This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. III. A. 513

Celui-ci apartient Monsieur Valard qui le trouvera bien sandra apeine d'abord de feuille 13

NOUVELLES

DE

MADAME DE GENLIS.

Celuy-cy appartient Mr Jean
Balard — de bien de fidal Ba
Commune de Jun fort pauvre
Sc de cinq tiberne qui le trouve
Vers le nord de Jean
Balard Desfidalba

L'ÉPOUSE IMPERTINENTE PAR AIR,

SUIVIE

DU MARI CORRUPTEUR

ET

DE LA FEMME PHILOSOPHE;

NOUVELLES

Tirées du Mercure de France et de la Nouvelle Bibliothèque des Romans.

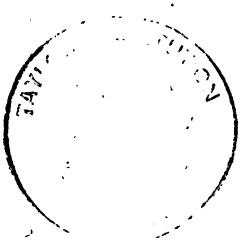
PAR MADAME DE GENLIS.

DE L'IMPRIMERIE DE GUILLEMINET.

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n° 16.

AN XII — 1804.



OUVRAGES

DE MADAME DE GENLIS,

QUI SE TROUVENT

CHEZ LE MÊME LIBRAIRE.

Adèle et Théodore, 3 vol. in-8°.	15 l.
— Le même, 4 vol. in-12.	10 l.
Annales de la Vertu, 3 vol. in-8°.	18 l.
— Le même, 5 vol. in-12.	12 l. 10 s.
Chevaliers (les) du Cygne, 3 v. in-12. fig.	6 l.
Discours moraux, in-8°.	4 l.
— Le même, in-12.	2 l.
Mademoiselle de Clermont, in-18.	1 l. 4 s.
Herbier moral, in-8°.	3 l.
— Le même, in-12.	2 l.
Méthode d'enseignement, in-8°.	4 l. 10 s.
— Le même, in-12.	2 l. 10 s.
Nouvelles Heures catholiques, in-8°.	1 l. 4 s.
Petit (le) la Bruyère, in-8°.	3 l. 12 s.
— Le même, in-12.	2 l. 10 s.
Petits (les) Émigrés, 2 vol. in-8°.	8 l.
— Les mêmes, 2 vol. in-12.	5 l.
— Les mêmes, 4 vol. in-18.	4 l.
Leçons d'une Gouvernante, 2 vol. in-8°.	10 l.
Mères (les) rivales, 4 vol. in-8°. pap. fin.	16 l.
— Le même, 4 vol. in-12.	7 l. 10 s.

Philosophie chrétienne, in-12. 2 l.
Souvenirs de Félicie L***, in-12. 2 l. 10 s.
Theâtre d'éducation, 5 vol. in-12. 12 l. 10 s.
Idem de Société, 2 vol. in-12. 5 l.
Veillées (les) du Château, 2 vol. in-8°. 12 l.
— Les mêmes, 3 vol. in-12. 7 l. 10 s.
Nouveaux Contes moraux, 2 vol. in-8°. 12 l.
— Les mêmes, 3 vol. in-12. 7 l. 10 s.
Vœux (les) téméraires, 2 vol. in-8°. 8 l.
— Les mêmes, 3 vol. in-12. 5 l.
La Duchesse de la Vallière, in-8°. 5 l.
— Le même, 2 vol. in-12. 5 l.
L'Épouse impertinente par air, suivie de la Femme philosophe et du Mari corrupteur, 1 vol. in-12. 2 l. 10 s.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

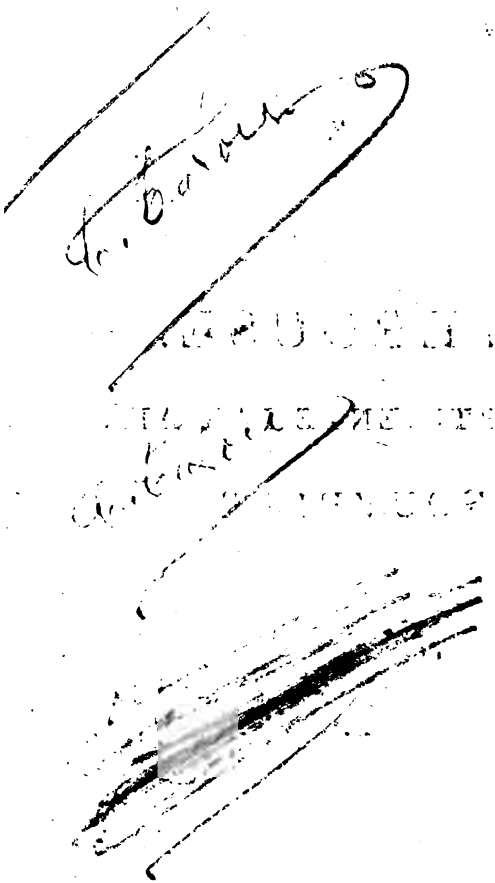
LA FEMME PHILOSOPHE et le MARI CORRUPTEUR parurent, il y a un an, dans la Bibliothèque des Romans; on fut obligé alors, pour satisfaire l'empressement du Public, d'en faire une édition particulière, qui fut promptement enlevée. Ces deux Contes étant sans cesse redemandés par tous nos Correspondans français et étrangers, ainsi que L'ÉPOUSE IMPERTINENTE PAR AIR, l'Auteur a permis

de réunir, dans une nouvelle édition, ces trois Contes, dont elle a revu avec soin toutes les épreuves.

L'ÉPOUSE

IMPERTINENTE PAR AIR.

NOUVELLE.



L'ÉPOUSE

IMPERTINENTE PAR AIR.

NOUVELLE.

QUAND les mœurs sont en général très-pures, le vice non seulement se cache, mais se déguise; et, pour ne pas choquer ou pour réussir, il tâche de prendre les apparences de la vertu: mais, lorsque la dépravation est à peu près au comble, on rougit souvent des sentimens honnêtes, et communément on les perd en les dissimulant. Le *Tartuffe* appartenait au siècle de Louis XIV; le *Vicieux par air* est un caractère extravagant, qui parut tout-à-coup dans le dix-huitième siècle, et qui peint mieux le temps où nous vivons, que ne pourraient faire les critiques les plus ingénieuses. L'hypocrite

se transforme, et dans un sens il a raison ; le vicieux par air se renie ; le premier n'a point de principes ; le second, plus coupable peut-être, trahit les siens : tous les deux sont également lâches, et, de plus, le dernier est insensé et ridicule. Il est guidé, non par un intérêt solide, mais par les motifs les plus puérils ; il est scandaleux de sang froid et pour plaire à ceux qu'il méprise. Ce caractère ne peut être bien tracé que par une plume plus énergique et plus habile que la mienne : je n'en peindrai qu'une nuance, et c'est assez pour moi.

Émilie et Mathilde étaient filles d'un homme de la cour, qui, durant le règne de la terreur, perdit la vie sur un échafaud. Les deux sœurs, à peine sorties de l'enfance, furent confinées dans une prison rigoureuse, et elles ne dûrent la vie qu'aux soins bienfaisans du jeune Merville, fils d'un négociant de Bordeaux. Merville, âgé de vingt-cinq ans,

avait une physionomie agréable, des manières douces et simples, de l'esprit et une ame sensible et généreuse. Il s'attacha passionnément à la jeune Émilie, l'aînée des deux sœurs, quoiqu'elle ne fût que dans sa quinzième année; mais, respectant son malheur, sa jeunesse et son innocence, il renferma ses sentimens au fond de son ame, et il ne lui montra que l'amitié d'un frère. Après la mort du tyran sanguinaire de la France, les deux sœurs recouvrèrent leur liberté; ces malheureuses orphelines, sans parens, sans amis, sans aucun moyen de subsister, trouvèrent dans l'attachement de Merville l'appui le plus utile. Il leur procura un asile honorable chez une de ses parentes: c'était la veuve d'un agent de change, elle se nommait madame Miller; sans être riche, elle jouissait d'une aisance honnête, et elle n'avait qu'un fils unique de l'âge à peu près de Merville. Dumond (c'était le nom de ce jeune

homme), n'avait ni la douceur de caractère, ni l'esprit de son cousin ; ses manières étaient gauches et rustiques; cependant il n'était pas méchant, il avait même un fonds de bonté et de sensibilité. Emilie et Mathilde restèrent chez madame Miller jusqu'à l'heureuse révolution du 18 brumaire 1800. Alors revint en France un oncle des deux sœurs; il s'appelait Darnal, frère de la mère de ces jeunes orphelines: il n'était point noble, il avait eu jadis une grande fortune, il en retrouva encore quelques faibles débris; et lorsqu'il eut arrangé ses affaires, il prit ses nièces chez lui. Emilie, beaucoup plus jolie que sa sœur, était celle qu'il aimait le mieux : Emilie touchait à sa vingtième année; elle avait une figure charmante, une âme sensible et reconnaissante, et de caractère le plus aimable. Interrogée par son oncle, elle lui avoua ingénuement qu'elle aimait Merville, le généreux Merville, son unique protecteur

durant sa longue infortune, son bienfaiteur et celui de sa sœur. Eh bien! dit Darnal, avant la révolution, on voyait sans cesse des filles de qualité épouser des roturiers; ce qu'elles faisaient jadis pour un vil intérêt d'argent, vous le ferez par sentiment et par reconnaissance, et dans un temps où toutes les distinctions de naissance et de rang sont abolies. D'ailleurs, Merville est un honnête homme, il a quinze mille livres de rente; c'est une fortune aujourd'hui pour vous, mon Emilie; ainsi j'approuve votre choix. Peu de jours après, Merville, au comble de ses vœux, reçut la main d'Emilie. Mathilde, encouragée par le mariage de sa sœur, confia à son oncle que la bonne madame Miller, qui avait pris pour elle une tendresse de mère, desirait avec passion qu'elle épousât son fils. Mais, dit Darnal, ce Dumond est bien laid: Pas trop, mon oncle, reprit Mathilde. — Il a l'air d'un sot. — Je vous assure, mon on-

ele, qu'il est rempli de bon sens, et qu'il a beaucoup de mérite. — Je le crois humoriste et brutal. — Oh! point du tout, il a un excellent caractère. — Mon enfant, vous ne l'aimez pas. — Pardonnez-moi, mon oncle. — Quoi! d'amour? — Cela n'est pas nécessaire. — Non, pourvu que vous ne perdiez jamais cette sage opinion. — Oh! mon oncle, je vous promets de la conserver toujours. — Eh bien! j'y consens; vous pouvez le dire à madame Miller. Mathilde épousa Dumond, trois semaines après le mariage de sa sœur, et elle fut demeurer avec son mari chez madame Miller. Emilie et son mari s'établirent dans une jolie petite maison que possédait Merville, à la Chaussée d'Antin. Ils ne se piquèrent point d'étaler du luxe; ils conformèrent leurs dépenses, non à la mode, mais à leur fortune; l'intérieur de la maison, arrangé avec élégance, n'offrit point l'assemblage curieux de ces bois rares plus chers

que la dorure; on n'y vit point cette hypocrite simplicité, plus ruineuse qu'un faste éclatant, mais tout y montrait le goût, l'ordre et la sagesse.

Les deux époux vécurent là, pendant six mois, dans la plus douce union. Au bout de ce temps, les émigrés rentrant en foule, plusieurs parens d'Emilie arrivèrent des pays étrangers. Ils coururent tous avec empressement chez elle et chez Mathilde; et, dans ces premiers momens, la *mésalliance*, loin d'être reprochée, fut extrêmement approuvée. Tous les fugitifs, quels que soient leur naissance et leur orgueil, sont d'une affabilité parfaite en revenant à Paris après une longue absence. Avant la radiation de la liste fatale, on a besoin de tout le monde; les gens même du caractère le plus noble et le plus généreux, dans cette situation, sont naturellement disposés à renoncer à leur fierté pour reconquérir un état et une patrie; tous les

anciens préjugés sont assoupis, on est d'une bonhomie qui gagne tous les cœurs. Merville, obligeant et sensible, fut enchanté de ses nouveaux cousins; les filles du comte de ***, le petit-fils du duc de C***, le jeune Mélidor, avaient une grace pour lui, et lui montraient une amitié dont il était si touché! Il employait pour eux son crédit, ses amis; il contribua beaucoup, par son zèle, au succès de leurs réclamations: les parens d'Emilie lui témoignèrent leur reconnaissance en venant assiduement dîner ou souper chez lui, et même ils lui amenèrent plusieurs personnes de leurs amis, et toutes de l'ancienne classe de la noblesse. La société d'Emilie, qui n'avait jusqu'alors été composée que de son oncle et de la famille de madame Miller, se trouva bientôt aussi nombreuse que brillante; on entraîna Emilie dans le grand monde, on lui donna en secret quelques conseils sur des usages qu'elle ignorait et sur son

ton, que l'on trouva un peu rouillé: Elmire, une de ses cousines, se chargea de la former. Elle lui apprit d'abord à se bien mettre et à se *draper*. Emilie ne savait pas du tout se *dessiner;* elle montra même à cet égard beaucoup de répugnance; on se moqua de sa pudeur bourgeoise. Voulez-vous donc, lui dit-on en riant, ressembler à madame Miller? Ce trait, lancé gaiement contre la bonne madame Miller, ne fit que trop d'impression sur l'esprit d'Emilie. Cette femme respectable, qu'elle avait aimée et révérée jusqu'à ce moment, lui parut tout-à-coup ridicule. Il faut avouer aussi que l'excellente madame Miller avait des manières très-vulgaires, une confiance imperturbable, et souvent des façons de parler extrêmement triviales, surtout lorsqu'elle était en gaieté. C'était une grosse femme naturellement rieuse, aimant à conter; familière, parce qu'elle était bienveillante; se s'intimi-

dant de rien, parce qu'elle n'avait nulle espèce de prétention, et qu'elle ne craignait ni ne comprenait la moquerie. Le rire et le sourire, quels qu'ils fussent, n'étaient jamais pour elle que l'expression de la joie; une épigramme n'était qu'une plaisanterie; si l'on avait des caprices, elle supposait qu'on était malade, elle prévenait le prétexte dont on couvre l'humeur. Vous souffrez, disait-elle; n'avez-vous pas mal à la tête? et elle offrait de l'eau de Cologne. Si on la brusquait, elle était loin de se fâcher, car elle s'inquiétait avec attendrissement. Madame Miller n'aurait pu conserver cet heureux caractère, si elle eût vécu dans le grand monde; et telle est cette société si élégante, si raffinée, qu'une bonté si parfaite ne peut s'y montrer sans paraître souverainement ridicule. Quand madame Miller arrivait chez Emilie, si cette dernière était seule, elle la recevait toujours avec la même tendresse; mais, si elle avait du

monde, sa présence l'embarrassait; madame Miller ne pouvait se mêler à la conversation sans l'inquiéter ou sans la faire souffrir. Emilie lui répondait brièvement ou avec sécheresse; pour terminer l'entretien, souvent même elle feignait de ne pas l'entendre et se hâtait de parler aux autres, afin de les empêcher de fixer leur attention sur la pauvre madame Miller, qui plus d'une fois fut consignée à la porte d'Emilie. Darnal l'apprit avec autant d'étonnement que de chagrin; il s'en plaignit vivement. Emilie répondit qu'il était impossible que madame Miller, avec son ton et ses manières, pût se plaire au milieu de sa famille. S'il est ainsi, reprit Merville, j'y suis donc déplacé moi-même? Emilie voulut bien rassurer son mari à cet égard; cependant elle ne trouva que trop de justesse dans cette réflexion, qui plus d'une fois déjà s'était confusément offerte à son esprit. Les cousines d'Emilie,

acquérant tous les jours plus d'ascendant sur elle, lui témoignèrent enfin combien elles la plaignaient d'avoir fait un tel mariage. — Mais je suis heureuse, dit Emilie. — Cela est impossible, reprit Elmire. Pour votre sœur, à la bonne heure : entre nous, elle a si peu d'esprit et de goût, qu'elle peut fort bien s'accoutumer à la société de sa belle-mère et de son mari. Mais vous, vous !.. avec la figure et les agrémens que vous avez, quel mariage vous auriez pu faire !.... Et, quand on vous voit avec ces gens-là, c'est une chose qui paraît si étrange !.... Comme ce ton-là, ces tournures-là doivent vous être insupportables !.... Ici Emilie, un peu choquée, fit avec émotion l'éloge des vertus de son mari. — Ah ! oui, reprit Elmire, c'est une honnête créature, un bien bon homme ; mais vous avez trop de supériorité sur lui ; vous avez trop de tact pour ne pas le voir tel qu'il est à tous les yeux. En effet, dit Emilie, séduite

par toutes ces louanges, en effet, je le vois sans illlusion... Pauvre petite!.. repartit Elmire, en la regardant avec l'air du monde le plus attendri et en lui serrant la main..... Emilie voyant son amie si touchée, le fut elle-même. On l'assurait si positivement qu'elle était fort à plaindre, qu'elle commença de ce moment à le croire. Elle soupira, et garda le silence. Enfin, reprit Elmire d'un ton sentencieux, c'est votre mari; ce titre impose de grands devoirs..... — Je les remplirai tous. — Sans doute: mais tâchez donc du moins qu'il ne vous appelle plus *ma bonne amie*, et dites-lui qu'il est absolument hors d'usage de tutoyer sa femme devant du monde. Quelques jours après cet entretien, le jeune et brillant Mélidor arrivant un soir chez Emilie, qu'il trouva seule, lui dit en entrant: Savez-vous, ma cousine, que j'ai pensé me battre tout-à-l'heure? — Bon dieu! et pourquoi? — Pour vous. — Comment?

— M'ordonnez-vous de vous le dire? — Assurément. — C'était chez madame de ***: elle m'a demandé de vos nouvelles; là-dessus on s'est mis à parler de vous, de votre grace, du charme de vos manières, de vos malheurs, et tout-à-coup Bréval a prétendu que vous vous étiez mariée *par choix et par amour.* Je vous repète ses propres expressions... *Par amour!* reprit Emilie, en rougissant, et avec un sourire dédaigneux, quelle folie!.... Et qu'a-t-on dit à cela? — On a ri. Mais moi, je me suis mis en colère, dans une véritable colère... Au reste, j'ai découvert le fond de tout ceci.... C'est une méchanceté de Morphise; c'est elle qui a composé ce *roman*, dont Bréval n'est que *l'éditeur*... Morphise vous hait; elle serait si heureuse si elle pouvait parvenir à vous donner un ridicule!.... — Je me suis mariée par un motif beaucoup plus intéressant que l'amour, la reconnaissance..... — Ah! la reconnaissance!

Fort bien; cela se conçoit : mais véritablement *la passion !....* Cet entretien faisait souffrir Emilie ; elle venait de nier la vérité, et de désavouer ses sentimens ; elle n'était pas sans trouble et sans quelques remords. Pour calmer un peu l'agitation de sa conscience, elle détailla toutes les obligations qu'elle avait à Merville ; et ce fut non seulement avec feu, mais avec exagération On lui permettait la reconnaissance... Mélidor l'écouta avec distraction, répondit froidement, et l'on parla d'autre chose.

Bien persuadée que si elle montrait sa tendresse pour Merville, elle se couvrirait de ridicule, Emilie voulut se persuader qu'elle s'était abusée elle-même sur ses sentimens ; elle compara l'extérieur de Merville à celui des jeunes gens à la mode, et elle trouva qu'il manquait de grace, d'aisance, qu'il n'avait point de légéreté dans la conversation ; elle se dit que, puisqu'il était

moins aimable que tous les hommes de sa société, il était impossible qu'elle eût de l'inclination pour lui; elle en conclut qu'elle avait pris *l'estime* pour le penchant : et cette seule idée suffirait pour dissiper l'amour, ou du moins pour l'affaiblir. Cette nouvelle manière de penser ne devait pas rendre Emilie aimable pour son mari. Elle perdait un bonheur intérieur qu'elle avait su goûter, elle ne pouvait s'empêcher de le regretter. Cependant, quoiqu'elle n'eût plus la même égalité d'humeur, elle était encore douce, obligeante et tendre avec son mari, lorsqu'elle se trouvait tête à tête avec lui; mais, dans le monde, elle devenait absolument une autre personne; craignant pour elle, et par intérêt même pour Merville, qu'il ne dît une chose déplacée, ou qu'il ne fît une gaucherie, elle éprouvait un malaise inexprimable; elle ne s'occupait que du soin de l'empêcher de parler ou d'agir; elle lui coupait brusquement la parole,

ou elle lui montrait une froideur presque dédaigneuse, afin de l'éloigner d'elle; elle aimait mieux le fâcher que le voir exposé à la moquerie des autres; elle frémissait lorsqu'il avait avec elle *l'air bourgeois* de la cordialité, ou qu'il lui parlait avec cette familiarité de *mauvais ton*, qui montre à tous les yeux la confiance et l'intimité. Merville, avec une extrême sensibilité et beaucoup d'esprit, était timide; il sentait lui-même qu'il avait peu l'usage du monde; enfin il adorait sa femme, il la voyait si recherchée, si admirée, que tant de succès lui inspirait pour elle une extrême déférence; comptant parfaitement sur ses sentimens, lorsqu'elle le traitait avec si peu d'égards, il comprenait seulement qu'il avait manqué à quelque usage, il se taisait ou se retirait. Cette société, composée d'anciens nobles, lui en imposait extrêmement; il était subjugué d'un côté, embarrassé de l'autre; cette situation pénible lui donnait une mine éton-

née, un maintien contraint et farouche, qui le rendaient en effet très-déplacé au milieu de toutes ces personnes si animées, si brillantes, et si parfaitement à leur aise. On pensa, avec assez de vraisemblance, que Merville était un sot. Emilie n'en dissuada pas, afin d'entretenir l'opinion qu'on avait de sa prodigieuse supériorité sur lui, et même elle finit par le croire elle-même. La patience, la douceur et la modestie de Merville achevèrent de lui ôter le reste de considération qu'elle avait pour lui. Elmire lui demanda de lui amener deux ou trois personnes qui désiraient faire connaissance avec elle, et qui étaient dans ce moment particulièrement à la mode; on forma le projet de leur donner à déjeûner, avec l'élite de la société, et il fut décidé qu'on choisirait un jour où Merville irait dîner chez madame Miller; ce qui fut exécuté. Merville, qui n'aimait ni les nouvelles connaissances, ni les déjeûners à l'an-

glaise, fut charmé qu'on eût choisi pour cette partie le jour de la semaine qu'il consacrait à madame Miller. Il partit à midi, en annonçant qu'il ne reviendrait qu'à six heures, comptant bien qu'il ne trouverait plus personne. La société, qui devait se rendre chez Emilie à une heure, n'arriva qu'à trois. Le déjeûner fut très-gai; tout le monde y fut aimable: Emilie parut charmante, et s'embellit encore de ses succès; jamais on ne l'avait vue si agréable, si piquante; elle fit oublier l'heure, et elle s'en inquiéta lorsqu'elle vit approcher celle qui devait ramener son mari..... Tout-à-coup Emilie pâlit et frisonne..,.. elle entendait dans l'antichambre la voix haute et sonore de madame Miller!.., Au moment même, la porte s'ouvre; et suivie de Mathilde et de Merville, madame Miller paraît donnant le bras à Dumond. Quelle apparition! quel coup de foudre pour Emilie au milieu de la société la plus élégante de Paris!....

Madame Miller essoufflée, crottée, suant à grosses gouttes, s'avance gaiement avec sa confiance ordinaire, en riant et contant de la porte et à tue tête ce qu'elle appelait *sa mésaventure*..... Elle avait voulu à toute force, après le dîner, venir s'informer des nouvelles d'Emilie, certaine qu'elle ne se portait pas bien, puisqu'elle était restée *au logis* sans son mari..... Ils avaient tous les quatre pris un fiacre, qui venait de casser dans la rue voisine; il avait fallu faire le reste du chemin à pied, et *puissante* comme je suis, ajouta madame Miller, c'est encore une *bonne trotte* pour moi..... Pendant ce récit, que rien ne put interrompre, Emilie fut deux ou trois fois au moment de s'évanouir; madame Miller la trouva pâle; ce qui, par bonheur, modéra sa gaieté; mais elle la gronda doucement de *dîner* ainsi avec des *drogues*; on lui répondit que c'était un déjeûner, ce qui attira de sa part de nouvelles dissertations

sur le régime: elle assura qu'un *bon pot au feu* était bien préférable à une bouillotire remplie d'eau chaude, et qu'au vrai, le thé n'était salutaire que dans les indigestions. Emilie était véritablement au supplice; pour Mathilde, quoiqu'elle eût toute la grace et tout le bon goût qu'on admirait dans sa sœur, elle conservait une sérénité parfaite, et n'avait pas l'air de remarquer le moins du monde les petits travers qui causaient tant de trouble à la pauvre Emilie. Quand sa belle-mère lui adressait la parole, elle lui répondait avec tant de simplicité, de douceur et de respect, elle montrait pour elle tant d'attachement et de vénération, qu'elle déjouait ou désarmait la moquerie. Cette profonde estime dont elle était pénétrée avait quelque chose de communicatif. Il faut bien, se disait-on, que cette madame Miller, malgré sa tournure étrange, ait des qualités admirables, puisque sa belle-fille la respecte et

l'aime autant. Emilie, dans cette occasion, comparée à sa sœur, parut avoir bien de la petitesse et de la puérilité; et, lorsqu'on fut sorti de chez elle, les femmes sur-tout, sous prétexte de la plaindre, se moquèrent beaucoup plus de son trouble et de sa confusion, que du mauvais ton de madame Miller.

Le soir Emilie se trouva seule avec Mathilde, et il lui fut impossible de ne pas éclater. Comment, lui dit-elle, n'avez-vous pas empêché madame Miller de venir chez moi? vous saviez que j'avais du monde; quel plaisir trouvez-vous à la voir tourner en ridicule? — J'aurais mieux aimé qu'elle fût restée chez elle, je n'ai pu la retenir. Cependant, je ne conçois pas l'état où je vous ai vue.... — J'avoue que je ne puis supporter de voir les gens que j'aime, s'exposer aux moqueries des personnes les plus distinguées de la société.... — Si l'on attaquait leur caractère, ou leur réputation, je vous comprendrais; mais

pour des choses aussi frivoles..... — Ah! ces choses-là sont si importantes aux yeux des gens du monde!.... — Doivent-elles l'être aux vôtres? D'ailleurs, si vous y attachez un si grand prix, pourquoi les faire remarquer davantage par votre confusion? pourquoi, dans ces occasions si fâcheuses pour vous, condamner vous-même vos amis, en montrant un tel embarras, en rougissant d'eux, en les abandonnant à la risée publique, au lieu de les soutenir, de les relever par des témoignages de respect et d'amour qui, de la part de proches parens, donnent toujours de ceux qui les reçoivent une opinion si favorable? — Pouvez-vous n'être pas déconcertée en voyant une belle-mère que vous aimez, si inférieure à toutes les femmes que l'on rencontre dans le monde? — Si inférieure! y pensez-vous, Emilie? bien loin d'avoir cette idée, je suis profondément pénétrée de sa *supériorité* sur

toutes ces femmes si bien mises et de si bon air, qui composent votre société.... Je suis fière de ma belle-mère, je m'enorgueillis de sa vie sans tache, de son caractère irréprochable, de sa générosité, de sa bonté parfaite, des bienfaits dont elle nous a comblées, et qui doivent donner tant d'estime pour elle..... — Ah! je ne les ai point oubliés; j'aime à les détailler à qui veut m'entendre.....—Eh bien! alors pouvez-vous rougir de cette femme généreuse et sensible, qui dans notre détresse nous reçut à bras ouverts, nous adopta l'une et l'autre, nous prodigua tous les soins d'une mère, et nous donna l'exemple de toutes les vertus?..... Pour vous consoler de l'effet désagréable qu'elle peut produire sur des gens légers et malins, qui ne la voient qu'en passant, songez qu'elle sera constamment admirée par toutes les personnes estimables qui vivront avec elle; enfin, soyez sûre que vous vous honorerez

vous-même, en paraissant l'apprécier ce qu'elle vaut, et qu'alors on n'aura pas l'impertinence de se moquer devant vous de son ton et de ses manières, ou de vous parler d'elle peu convenablement.

Cette conversation aurait produit l'effet le plus salutaire sur l'esprit et sur le cœur d'Emilie, si à la faiblesse de laisser voir combien sa nouvelle famille lui causait d'embarras et de honte, elle n'avait pas joint le tort de s'arroger une excessive supériorité sur son mari, et la folie de s'en enorgueillir. Cependant Emilie, répandue dans le plus grand monde, faisait une dépense ruineuse que Merville était hors d'état de soutenir; il fit à ce sujet des représentations si raisonnables, qu'Emilie n'hésita point à lui promettre de retrancher absolument les déjeûners et les dîners qu'elle donnait à ses amis; mais elle se trouva à ce sujet dans un grand embarras, car pour excuser un

peu son mariage et pour ajouter à sa considération, elle n'avait pas manqué de dire que Merville était fort riche; elle ne voulait pas avouer le contraire, et elle se détermina à sacrifier le caractère de son mari à cette puérile vanité; elle laissa entendre à ses amis qu'il était avare et jaloux; on l'assura qu'on s'en était bien apperçu, et l'on s'attendrit plus que jamais sur le sort d'Emilie. Les femmes légères de ce siècle ont des prétentions extraordinaires qui semblent contradictoires, et qu'elles savent concilier avec un art admirable : toujours actives, se livrant avec ardeur à la dissipation, elles n'aiment que *le repos et la solitude*; c'est qu'elles sont *entraînées*, qu'elles agissent par habitude, par complaisance. Voulant porter en tous lieux la joie et la gaieté, elles vantent sans cesse le charme de la *mélancolie* qui forme toujours le fond de leur caractère (mais il est reçu que les personnes *mélanco-*

liques ont de fréquens accès de gaieté, et que même elles sont plus rieuses que les autres) : leur *sensibilité* est *passionnée*, incontevable, et elles sont incapables de soigner des malades, d'assister des mourans, de consoler des affligés, parce qu'elles ne peuvent supporter le spectacle déchirant de l'infortune et de la souffrance; enfin elles veulent exciter à la fois l'admiration, l'envie et la pitié; vives et brillantes dans les cercles, elles sont plaintives dans les entretiens particuliers et toujours gémissantes dans leurs confidences. L'épouse dévoile *dans le sein de l'amitié* les défauts et les torts de son mari : ces récits touchans sont rarement fidèles; mais l'exagération n'est-elle pas permise à la sensibilité? La jeune fille se plaint en secret de sa mère, en assurant qu'elle ne l'en aime pas moins; *piété filiale* qui rend plus odieuse encore la mère injuste ou tyrannique. Toutes les femmes aujour-

INST.-OXFORD-TAYLOR

d'hui ont un goût singulier pour le rôle intéressant de *victime*, elles en font un moyen de séduction; d'ailleurs après toutes ces plaintes, si l'on se sépare d'un mari, si l'on néglige une mère, on est sans doute moins blâmée du public : voilà l'unique utilité de cette conduite. En connaît-on bien tous les inconvéniens funestes? On faisait autrefois des calculs différens; les secrets de ménage n'étaient alors ni trahis, ni divulgués; on se persuadait que les femmes, pour leur propre gloire, pour l'intérêt de leur famille, devaient employer tous leurs soins à faire estimer et respecter les auteurs de leurs jours et leurs époux : car on pensait que le dernier degré de la corruption et de l'absurdité, est de nuire à la réputation de ses protecteurs et de noircir ceux qu'on doit révérer.

Mathilde adoptait sans effort ces mœurs gothiques; guidée par une ame élevée unie à l'esprit le plus juste, loin

de se plaindre des brutalités d'un mari grossier, fantasque, rempli d'humeur et dépourvu d'esprit, elle était parvenue à persuader à toutes les personnes de sa connaissance que Dumond était un homme de mérite, d'un excellent caractère. Dumond, par bonheur, était taciturne et silencieux, Mathilde en faisait un *penseur;* selon elle, son manque d'usage et ses impolitesses n'étaient que des distractions; Dumond se taisant toujours dans le monde, parce qu'il n'avait rien à dire, passait, grace à Mathilde, pour un profond observateur; on citait même de lui des mots spirituels et piquans, on les tenait de Mathilde, et comment les révoquer en doute? Qui pourrait imaginer de nos jours qu'une femme n'emploie son esprit et son adresse qu'à faire valoir son mari?... Dumond, accueilli dans la société avec considération, fut tout étonné de ses succès; il comprit qu'il les devait à sa femme, il lui en

sut gré; la douceur et la prudence de Mathilde, la perfection de sa conduite achevèrent de le toucher; il ne devint pas aimable, mais il perdit beaucoup de sa rusticité, et il prit pour Mathilde une confiance et un attachement qui ne se démentirent jamais. Tandis que l'aimable et sage Mathilde ennoblissait sa jeunesse de toute la considération de l'âge mûr et se préparait un si doux avenir, Emilie, livrée toute entière à la société la plus frivole, croyait n'avoir rien à se reprocher, parce qu'elle conservait des mœurs pures; tous les jours plus impertinente en public avec son mari, elle le traitait si légèrement, et souvent même avec un dédain affecté si choquant, que Merville enfin se fâcha. Cette révolte trop tardive ne servit qu'à lui donner, aux yeux des amis d'Emilie, des torts de plus et de nouveaux ridicules; toute la société déclama contre le pauvre mari, et il fut décidé et reconnu que Merville

était un homme aussi borné que maussade, et d'un caractère insupportable.

Les deux sœurs étaient mariées depuis deux ans, lorsque Darnal leur oncle obtint une grande place extrêmement lucrative; il voulut alors prendre chez lui Emilie, sa nièce favorite, charmé de la rapprocher de lui, mais très-fâché d'être obligé de loger aussi Merville, qu'il avait pris en aversion, depuis qu'Emilie ne montrait plus de tendresse pour lui. Emilie faisait avec grace les honneurs d'une grande maison; Emilie, adorée de son oncle, et plus accueillie que jamais dans le monde, ne mit plus de bornes à son impertinence avec Merville. Ce dernier, poussé à bout, osa parler en maître irrité; Emilie jeta les hauts cris, se plaignit à son oncle, lui peignit Merville comme une espèce de monstre, afin d'empêcher Darnal d'avoir une explication avec Merville, et d'écouter sa justification; ainsi, pour conserver tout son crédit, elle acheva

de perdre son mari dans l'esprit de Darnal. De ce moment, l'aigreur devint extrême entre les deux époux, il y eut des scènes continuelles. Néanmoins Emilie, au fond du cœur, aimait encore Merville; souvent elle sentait ses torts et les réparait (mais tête à tête) avec une extrême sensibilité. Merville avait une grande passion, Emilie du moins ne lui donnait pas le plus léger sujet de jalousie, elle était irréprochable sous ce rapport, et l'amour, sur tout le reste, a tant d'indulgence!.. Malheureusement Emilie connaissait tout son empire, elle n'était ni assez raisonnable, ni assez généreuse pour n'en pas abuser.

Merville ne remarquait que trop l'espèce d'éloignement que Darnal avait pour lui; mais se flattant d'obtenir, par le crédit de Darnal, quelque grace importante, il comptait recouvrer, de cette manière, son indépendance. Un de ses amis vint un matin l'avertir

qu'une place considérable était vacante; aussitôt Merville conjura Emilie de parler sans délai à son oncle, afin de l'engager à faire des démarches nécessaires. Emilie le promit, et Merville sortit pour aller faire, de son côté, quelques sollicitations relatives à cette affaire. Emilie était priée à *un thé*, l'heure indiquée venait de sonner; cependant, quoiqu'avec beaucoup de regret et même d'humeur, elle consentit à voir son oncle avant de sortir; mais, en faisant cet effort de raison, elle était bien décidée à ne dire qu'un mot à Darnal, et à ne s'arrêter chez lui qu'un demi-quart d'heure; elle se rendit à son appartement, on lui dit que Darnal était enfermé avec son homme d'affaires, et qu'il ne pourrait la recevoir que dans une heure. A ces mots, Emilie regarde à sa montre; il est tard, dit-elle, je ne puis attendre, je parlerai à mon oncle ce soir, qu'on fasse avancer ma voiture. On obéit, Emilie part et vole chez El-

mire; après le thé, on la retint à dîner. Elmire avait sa loge à la Comédie Française, on donnait une tragédie nouvelle; Emilie s'y laisse entraîner. La pièce était mortellement ennuyeuse. Emilie, au troisième acte se leva : il faut, dit-elle, sacrifier ses plaisirs à ses devoirs, je veux parler ce soir à mon oncle; il s'agit d'une affaire très-importante pour M. Merville... On admira les principes et la raison d'Emilie, qui ne rentra chez son oncle qu'à neuf heures du soir. Darnal n'y était pas; cinq quarts d'heure après le départ d'Emilie, il avait reçu la visite de Mathilde, et il était sorti avec elle. Emilie fut bien embarrassée lorsque Merville, supposant qu'elle avait vu Darnal, la questionna sur ce qu'il avait répondu. Merville, profondément blessé, soupira, sans se permettre un seul reproche; Emilie, repentante et touchée, se promit de parler à son oncle avant de se coucher, et avec toute la chaleur et tout le zèle imaginable.

Darnal rentra sur les dix heures; on se mit à table, et, après le souper, Emilie emmena son oncle dans un cabinet, pour le solliciter sans témoins; mais aussitôt qu'elle eut expliqué ce qu'elle desirait, Darnal l'interrompant, il n'est plus temps, dit-il. — Comment? — Non, j'ai couru toute la journée pour cette affaire, elle est faite, j'ai obtenu la place... — Et pour qui? — Pour votre beau-frère. — Pour M. Dumond? — Mon Dieu oui. A peine ce matin étiez-vous sortie, que votre sœur est arrivée, et non seulement elle m'a demandé d'agir sur-le-champ pour son mari; mais, d'autorité, elle m'a emmené dans sa voiture, m'a fait faire toutes les démarches nécessaires, n'a jamais voulu me quitter (c'est une femme étonnante pour l'activité, quand il s'agit de son mari); il a fallu dîner chez elle, ensuite nous avons recommencé nos courses; je n'ai pu me dépêtrer d'elle, que lorsque tout

a été fini, conclu... Assurément, je vous aime mille fois plus que Mathilde; je ne suis pas fâché d'avoir assuré la fortune de votre sœur, mais si j'en pouvais faire autant pour vous, mon Emilie, je serais le plus heureux des hommes. — Ah! mon oncle, comment de vous même, en cette occasion, n'avez-vous pas pensé à M. de Merville?.. — Eh! mon enfant, si j'eusse demandé cette belle place pour lui, on se serait moqué de moi... — Mais pourquoi donc? — Il ne faut pas se flatter là-dessus, Merville a une telle réputation d'incapacité, de sottise et d'extravagance, qu'il n'obtiendra jamais rien. — Qui donc a pu le colomnier ainsi? — Il n'est pas question de *calomnie*, les sots n'ont point de détracteurs... ce sont vos amis et les miens, c'est toute notre société qui le voit ainsi. — Merville est le plus honnête des hommes... — Je n'attaque point sa probité, mais c'est un fou,... il vous rend si malheureuse, il est si

jaloux, si intraitable, d'une avarice si sordide, d'une humeur si bizarre, il est si borné... — Quels sont les méchans qui l'ont ainsi perdu dans votre esprit? — Encore une fois, il n'a point d'ennemis. Ne me suffit-il pas, pour le juger, de voir la manière dont vous vivez ensemble, cette aigreur, ces disputes éternelles?... Vous, si douce, si obligeante, quel ton avez-vous avec lui? Il est évident que, pour sortir ainsi de votre caractère il faut qu'il vous soit véritablement insupportable. Enfin, rappelez-vous toutes les plaintes qui vous sont échappées... — Jamais je n'ai dit qu'il fût *borné*, qu'il fût extravagant... — Vous ne vous êtes pas servie de ces expressions, mais vous m'avez-dit cent fois l'équivalent... convenez-en : c'est un vilain homme... — Oh! non, mon cher oncle, il a d'admirables qualités... et M. Dumond, dont vous avez fait la fortune, n'est qu'un imbécille... — Non pas, non

pas, Dumond a des formes très-désagréables, mais c'est un travailleur, qui s'enferme tous les jours quatre heures dans son cabinet... — Oui, pour y dormir... — Ne croyez donc pas cela, c'est un homme sage, instruit, réfléchi... — C'est ma sœur qui le dit. — On la croit, c'est tout ce qu'il faut pour obtenir des places. A ces mots, Emilie confondue, atterrée, quitta son oncle; outrée de dépit, accablée de chagrin, elle entrevoyait enfin l'inconséquence et la folie de sa conduite... Mais comment annoncer cette nouvelle à Merville?.. Pour se se tirer d'embarras, et pour dissimuler sa honte, elle imagina de prévenir Merville et de lui faire une scène; elle lui reprocha avec emportement de n'avoir point cherché à se faire des amis. Mais, reprit Merville, à quoi sont bons les vôtres, s'ils vous refusent de me servir? — Vous aviez le plus grand intérêt à gagner l'amitié de mon oncle. — Qu'avez-vous fait

pour me la procurer, et pouvais-je l'obtenir malgré vous? — Jamais vous n'avez cherché à lui plaire... — Vous m'en ôtez tous les moyens; et d'ailleurs Dumond lui plaît-il? Dumond peut-il plaire? .. — Il a beaucoup d'amis. — Tous ceux de sa femme, qui n'a que des liaisons utiles, honorables. — Trouvez-vous les miennes répréhensibles? — Non, mais elles sont beaucoup trop frivoles. — Ma sœur a de l'ambition, et moi je n'en ai point. — Dédaignez donc aussi le luxe, ne faites plus de dettes, renoncez à ce faste qui nous ruine, consentez à passer huit mois de l'année dans une petite terre à cinquante lieues de Paris, et alors je serai satisfait de la médiocrité de notre fortune : je ne desirais l'augmenter que pour vous.

A ces derniers reproches Emilie garda le silence; et qu'aurait-elle pu répondre? Quelques larmes mouillèrent ses paupières, et toutes ses réflexions

aggravèrent ses regrets et sa douleur.

Mathilde et Dumond changèrent de logement; ils louèrent une maison plus spacieuse et plus belle que celle de madame Miller, mais ils ne voulurent point se séparer de cette vertueuse femme, qui les suivit dans leur nouvelle demeure. Elle ne fut point reléguée dans un appartement reculé de ce grand hôtel, elle fit avec sa belle-fille les honneurs de la maison, et sa bonhomie lui gagna tous les cœurs. L'élégance et la grace de Mathilde donnaient un prix inestimable à l'espèce de culte qu'elle rendait à mad. Miller; chacun, pour plaire aux maîtres de la maison, se piqua d'aimer *la bonne mère*, si révérée de ses enfans; s'occuper d'elle, devint une espèce de mode, et il eût été du plus mauvais goût de se permettre l'apparence d'une moquerie sur cette femme, que l'amour filial et la reconnaissance rendaient si intéressante et si respectable. Sur la

fin de l'hiver de cette même année, Merville crut pouvoir renouveler ses sollicitations avec plus de succès, pour une place très-inférieure à celle que Dumond avait obtenue, il se décida à parler lui-même à Darnal, pour lui demander son appui. Lorsque Merville entra dans le cabinet de Darnal, ce dernier était assis devant son bureau, et, sans quitter la plume qu'il tenait, il invita Merville à lui dire ce qu'il désirait, mais ce fut de ce ton peu obligeant qui annonce qu'on ne veut accorder qu'une audience de quelques minutes. Merville, déconcerté, expliqua rapidement, et en balbutiant, son affaire. Eh! quoi, s'écria Darnal, encore!... Comment, monsieur, reprit Merville, que vous ai-je donc déjà demandé? Parbleu, répondit Darnal, ne viens-je pas d'obtenir une place pour Dumond?.... plus on fait, et plus il faut faire; cela est aussi trop indiscret. Je vous déclare que je ne veux plus user

mon crédit et fatiguer mes amis..... d'ailleurs, on est mal disposé pour vous. Votre conduite.... — Ma conduite, monsieur!..... — Dumond rend ma nièce heureuse; j'ai dû m'intéresser à lui; mais vous, monsieur..... — Emilie se plaint-elle? — Non, mais j'ai des yeux. — Et que voyez-vous? — Le plus mauvais ménage de Paris, j'en suis excédé, il faut que cela finisse. — Vous croyez bien, monsieur, qu'après cet entretien, je ne coucherai pas ce soir dans votre maison? — Ecoutez, parlons sans détour. Vous aimez l'argent, je suis riche, Emilie m'est chère, nous pouvons prendre des arrangemens qui nous rendraient tous heureux. — Je ne vous entends point. — Reprenez tout votre bien, je me charge entièrement du sort d'Emilie, je vous offre 50 mille francs pour l'arrangement de vos affaires, et consentez au divorce. A ce mot affreux, le malheureux Merville pâlit, il resta quelque

instans immobile; ensuite, sans répliquer un seul mot, il tourna brusquement le dos à Darnal, et il sortit précipitamment du cabinet et de la maison. Il ne rentra point pour dîner, le soir on l'attendit vainement à souper. Emilie s'étonna; Darnal n'était pas sans inquiétude : les gens même qui ont le moins de principes, éprouvent un malaise qui ressemble au remords, lorsqu'ils ont fait sans fruit une proposition malhonnête. A minuit Emilie reçut de Merville un billet qui contenait ces mots :

« Votre oncle m'a proposé le *divorce*, « et c'est vous sans doute qui l'avez fait « parler!.... Mes principes ne me per- « mettent pas de céder à vos vœux, « mais vous ne me reverrez jamais. Je « vous abandonne la moitié de ma « fortune, mon notaire vous en remet- « tra l'acte de donation. »

Grand dieu! s'écria Emilie, en fondant en larmes, moi demander le divorce! ô Merville! as-tu pu le croire! le

divorce ! ah ! quand je ne t'aimerais pas ; cette idée me ferait horreur !... mais tu vas me connaître, tu me rendras justice. A ces mots, elle courut chez son oncle, elle lui montra le billet de Merville, et l'accabla des plus sanglans reproches; elle lui répéta avec toute la véhémence de la vérité, qu'elle révérait, qu'elle chérissait Merville, et que rien dans le monde ne pourrait l'engager non seulement à divorcer, mais à se séparer de lui. Darnal, confondu, fit des réflexions assez sensées sur l'inconséquence des femmes; Emilie se hâta de le quitter pour aller écrire à Merville, elle envoya sa lettre chez Dumond, Merville n'y était pas. Emilie accablée d'inquiétudes se jeta sur son lit, et au point du jour elle sortit pour aller elle-même chercher son mari dans tous les lieux où elle espéra pouvoir le trouver, mais toutes ses recherches furent inutiles. Alors elle imagina que Merville était en Champagne dans sa terre; elle y envoya un courrier, qui revint au

bout de quatre jours et qui lui dit qu'on n'avait point entendu parler de Merville. Emilie, désespérée, fit encore beaucoup d'autres démarches qui furent toutes infructueuses. Quinze jours s'écoulèrent dans ces cruelles anxiétés; au bout de ce temps Emilie reçut par la poste une lettre de Merville, datée de Brest, et à bord d'un vaisseau; Merville disait à sa femme un dernier adieu, il partait comme volontaire avec nos braves guerriers, il allait à Saint-Domingue, pour y combattre les nègres révoltés... Emilie ne s'évanouit point, ne versa pas une larme. On se trouve un courage surnaturel quand on prend une noble et grande résolution. Infortuné! dit-elle, tu pars et tu me crois coupable!... ah! je le suis en effet, j'ai sacrifié mon bonheur à la vanité la plus puérile, mes yeux sont ouverts, ô Merville! je te suivrai, tu connaîtras mon cœur et j'obtiendrai mon pardon. Aussitôt Emilie ordonne à ses gens de tout préparer pour son départ, elle écrit à sa

sœur pour l'instruire de son dessein, elle passe chez son oncle et lui donne la lettre de Merville. Darnal la lit avec quelque émotion : Hé bien, dit-il, ce trait de courage lui fera honneur ; il acquerra de la gloire, nous lui écrirons, il reviendra... Non, mon oncle, reprit Emilie, je ferai mieux que lui écrire... — Quoi donc ? — J'irai le rejoindre... — Le rejoindre !... — Je pars cette nuit, je m'embarquerai... — Y pensez-vous, Emilie ? vous exposer aux dangers d'une navigation, pour aller dans un pays livré aux horreurs de la guerre la plus meurtrière et la plus barbare, et dans un climat dangereux, dévasté déjà par des maladies contagieuses... — Ne sait-on pas qu'une femme, sans avoir de faute à réparer, peut donner ce noble exemple de courage ? et moi !... — Votre conduite a toujours été pure. — Suffit-il de conserver des mœurs pour n'avoir rien à se reprocher ? Suis-je innocente, quand Merville désespéré va chercher tant de

périls pour me fuir et pour me laisser une odieuse liberté ?... Séduite par de faux airs, j'ai pu risquer de perdre son amour, mais son estime m'est plus chère mille fois que la vie, rien ne me coûtera pour la regagner. — Mais pourrez-vous supporter tant de fatigues ?... — Et pourrais-je ici supporter à la fois l'inquiétude et les remords! Darnal fit encore mille objections, Emilie répondit toujours avec la même fermeté. L'arrivée de Mathilde interrompit cet entretien, Mathilde se jeta dans les bras de sa sœur en pleurant et en applaudissant à sa courageuse résolution ; elle lui dit qu'elle avait obtenu de Dumond la permission de l'accompagner jusqu'au port de mer, et de ne la quitter qu'au moment où elle s'embarquerait. Darnal voulut encore faire des représentations, on ne l'écouta point : laissez-la partir, dit Mathilde, tous les cœurs généreux feront des vœux pour elle, cette seule action ennoblira sa vie, et lui don-

nera l'unique célébrité qui puisse honorer une femme; va, chère sœur, poursuivit-elle, ne crains ni les mers, ni les tempêtes, ni les horreurs de la guerre; le suprême protecteur de la vertu veillera sur toi, il te guidera, il te fera retrouver ton époux, il te ramènera dans ta patrie, et plus digne encore d'être aimée, tu feras les délices et la gloire de ta famille.

Darnal était l'homme du monde le moins susceptible d'enthousiasme; cependant, en accusant les deux sœurs d'extravagance, il ne put s'empêcher de laisser voir l'attendrissement que lui causait cette scène; malgré tout ce qu'il put dire, les deux sœurs partirent la nuit même. Emilie, arrivée au port, attendit pendant plus de quinze jours un vent favorable; enfin, elle se sépara de sa sœur, elle s'embarqua, et, après la plus heureuse navigation, elle arriva à Saint-Domingue. Mais que devint-elle, lorsqu'elle apprit que Merville s'étant déjà trouvé à trois affaires

dans lesquelles il avait montré le plus brillant courage, avait reçu plusieurs blessures que les chirurgiens jugeaient mortelles ! La malheureuse Emilie se fit conduire dans la maison de son mari, elle le trouva à l'extrémité, et depuis trois jours sans connaissance ; il était dans un délire continuel.... Emilie ne pouvant craindre l'effet que produirait sur lui sa vue inopinée, du moins, dit-elle, je mourrai près de lui !.... et elle entra dans sa chambre. Merville la regarda sans la reconnaître et même sans la voir, mais il prononçait son nom presqu'à chaque minute !.... Emilie, pâle, anéantie, s'assit au pied de son lit, et resta immobile jusqu'au moment où les chirurgiens vinrent visiter les plaies du malade ; elle aida à les panser, ne fit point de questions et se remit ensuite à sa première place. Une garde-malade s'approcha d'elle pour l'inviter à se coucher ; *jamais*, répondit Emilie, elle lui fit signe de la main de s'éloigner. La garde alluma

la lampe de nuit et se retira dans la chambre voisine.

Merville depuis une heure ne s'agitait plus, ne parlait plus, il avait les yeux fermés, mais on l'entendait respirer. Infortuné ! dit Emilie, c'est moi qui t'assassine !... Je ne fus point infidelle, je ne me séparai point de toi, je t'aimai toujours, j'ai conservé ma réputation, et cependant je suis la plus coupable de toutes les femmes, je suis la cause de ta mort !... Sont-ce donc des penchans séducteurs, des passions violentes qui produisirent ce crime irréparable ? Non. Je n'immolai mon bonheur et ton repos qu'à des frivolités ridicules !... Voilà donc où peuvent conduire les petitesses de la vanité !... O le plus noble, le plus généreux des hommes, j'ai rougi de toi !... toi dont je connaissais l'ame, toi dont le courage et les exploits viennent d'honorer ta patrie, j'ai rougi de toi !... l'importance que j'attachais à de puérilles conventions, à l'usage, à la mode, à l'élé-

gance, ont pu pervertir à ce point mon jugement et mon cœur !... Oui, j'aime à m'humilier profondément dans ces momens affreux, je veux me rappeler ce qui nous a désunis, ce qui nous a perdus; c'est te venger, c'est me punir autant que je le puis !... Mon bienfaiteur, mon vertueux ami, mon époux, j'ai rougi de toi !... ô par quels tourmens j'expie enfin cette inconcevable et funeste démence !... Comme elle disait ces mots, Merville en gémissant, prononça le nom *d'Emilie*... Il ouvrit les yeux, et regardant Emilie en tressaillant, il mit ses deux mains sur son visage, en disant d'une voix étouffée : ô chère et cruelle image, tu me poursuivras donc jusqu'au fond de la tombe !... Emilie frémit, elle crut qu'il était toujours en délire; mais elle imagina que, par une réminiscence confuse et par un mouvement purement machinal, sa vue le frappait et l'agitait; dans cette pensée, elle se cacha derrière le rideau du lit. Aussitôt qu'il fit jour;

le chirurgien arriva, il fut agréablement surpris en voyant que Merville avait repris sa connaissance; dès que le transport au cerveau vous a quitté, dit-il, vous êtes sauvé. A ces paroles si chères, Emilie éperdue, transportée, vint se jeter aux pieds du chirurgien. Ah! s'écria Merville, je suis encore dans le délire, je vois toujours cet objet qui m'obsède!... Non, non, dit Emilie, ce n'est point une illusion, c'est ta femme, c'est ton Emilie!... ah! vois ses larmes, son repentir, son amour, et tu ne pourras plus la méconnaître!... La joie est rarement funeste, celle qu'éprouva Merville acheva de le rendre à la vie; ses blessures, pansées par Emilie, se cicatrisèrent bientôt. On lui défendit de parler et de faire la moindre question pendant plusieurs jours; mais pouvait-il avoir besoin d'explication? il voyait Emilie, Emilie avait passé les mers pour le rejoindre!... Lorsque Merville fut convalescent, Emilie, en convenant de tous ses torts, en implorant le pardon

de fautes si bien réparées, se plaignit doucement que Merville eût pu croire qu'elle eût desiré le divorce. Merville répondit qu'il avait pensé que Darnal, en cette occasion, avait agi sans son aveu positif, mais avec la certitude qu'Emilie, au fond de l'ame, soupirait après l'indépendance; d'ailleurs, ajouta Merville, après la scène qui s'était passée entre votre oncle et moi, je ne pouvais rester chez lui, je sentais combien vous auriez de peine à quitter une maison si brillante, pour reprendre votre premier genre de vie. Je ne connaissais pas toute la grandeur d'ame, toute la sensibilité de mon Emilie, et je m'expatriai pour lui rendre la liberté qu'elle paraissait regretter.

Merville et sa femme restèrent près de deux ans à Saint-Domingue: dans cet espace de temps, Merville se couvrit de gloire. Il revint en France avec sa fidelle compagne, ils furent reçus avec transport par leurs parens, Emilie reparut dans le monde avec cet

éclat si doux, que la vertu touchante répand sur la jeunesse et la beauté. Merville, ayant acquis l'heureuse confiance que donnent la gloire et la certitude d'être aimé, fut à tous les yeux un autre homme, on rendit justice à son mérite, il obtint une place honorable. Emilie ne rompit point avec d'anciennes liaisons qui n'avaient plus rien de dangereux pour elle, mais elle ne donna sa confiance qu'à ses véritables amies, l'aimable Mathilde et la bonne madame Miller. Elle est devenue la plus heureuse des femmes, rien ne manque à son bonheur; elle est mère, et elle se promet bien de conter un jour son histoire à sa fille, afin de la convaincre que le travers le plus ridicule, le plus extravagant, ainsi que le plus funeste que puisse avoir une femme, est d'affaiblir par sa conduite, la considération de son mari et de le traiter en public avec *impertinence*, ou seulement avec l'air de l'insouciance et de la légéreté.

DIALOGUE

ENTRE

DEUX HOMMES DE LETTRES.

DIALOGUE

ENTRE

DEUX HOMMES DE LETTRES.

THÉOPHILE.

Oui, mon cher Ariste, la différence d'opinions n'altérera jamais l'amitié que j'ai pour vous. Je suis religieux, vous avez le malheur de ne pas l'être; mais vous convenez que la religion est *belle, consolante, nécessaire*, vous la respectez dans vos écrits : Dieu seul peut vous demander davantage.

ARISTE.

Je ne suis pas dévot, mais je suis convaincu que la morale évangélique peut seule former des citoyens paisibles, et des femmes vertueuses; et quand je fais l'éloge de la religion, je parle, ainsi que vous, d'après ma conscience.

THÉOPHILE.

Je n'en doute pas ; la révolution devait nécessairement éclairer, à cet égard, un aussi bon esprit que le vôtre.

ARISTE.

Cependant, je vous avoue que tout ce déchaînement contre les philosophes me déplaît beaucoup.

THÉOPHILE.

On ne se *déchaîne* pourtant pas contre Socrate, Platon, Epictète, et tous ces fameux philosophes de l'antiquité ; au contraire, on les cite, sans cesse, avec éloge. On ne se *déchaîne* même pas contre les philosophes modernes qui ont gardé quelque mesure ; on ne réfute leurs erreurs qu'avec le ton de l'estime...

ARISTE.

Oui, mais....

THÉOPHILE.

Que vous importe ce qu'on peut dire des philosophes impies et cyniques ?

vous n'avez rien de commun avec eux. Avez-vous jamais admiré de tels excès?

ARISTE.

Non, certes, dans aucun tems.

THÉOPHILE.

Il faut *refaire* ce qu'on a *détruit*, il faut instruire la jeunesse, et les gens du monde qui savent par cœur de scandaleux écrits, et qui (en général) ne savent que cela.....

ARISTE.

Depuis long-tems, on a tout dit sur la religion.....

THÉOPHILE.

On n'a rien écouté. Il faut *redire* : d'ailleurs, la vérité est comme la nature, elle est inépuisable.

ARISTE.

Je conviens qu'il y a de mauvaises choses dans les livres des philosophes, il faut les laisser, c'est-à-dire les mépri-

ser, et s'attacher seulement à ce qu'il y a de bon.

THÉOPHILE.

Proposez-vous ce *triage* aux jeunes gens qui ont des passions impétueuses? espérez-vous qu'ils mépriseront ce qui favorise leurs penchans, et qu'ils profiteront de ce qui les combat?

ARISTE.

J'admirerai toujours des ouvrages qui ont fait les délices de ma jeunesse....

THÉOPHILE.

Mais n'y blâmez-vous pas toutes les choses qui attaquent une religion que vous trouvez *nécessaire*, et celles qui tendent à corrompre les mœurs? approuvez donc des critiques utiles qui s'accordent maintenant avec les principes que vous avez; car en les publiant ces principes, en rendant de tels hommages à la religion, en montrant dans vos écrits une morale très-pure, et le mépris de la licence en tout genre, vous

avez abjuré solemnellement la philosophie de Voltaire et de Diderot. Vos protestations à cet égard, vos professions de foi, diffament mieux cette fausse philosophie, que tous les discours des gens religieux. La cause des philosophes irréligieux n'est plus la vôtre, du moins si vous êtes conséquent.

ARISTE.

Mais on déchire les tragédies de Voltaire.....

THÉOPHILE.

Quand on critique les ouvrages que vous aimez, vous prétendez qu'on les *déchire;* quand on relève les torts, les bévues, et qu'on se moque justement des sophismes pernicieux de certains auteurs, vous appelez cela des *méchancetés*, des *calomnies*. Mon ami, voilà les exagérations et les injustices qui multiplient, et qui prolongent les querelles. Quoi donc, les opinions littéraires ne sont-elles pas libres? chacun, sans au-

cune méchanceté, peut juger, à son gré, les ouvrages imprimés des auteurs morts ou vivans. Quand le critique paraîtrait trop sévère, personne, pour cette seule raison, n'aurait le droit d'attaquer son caractère, pourvu qu'on ne pût lui reprocher de fausses citations. Répondez aux critiques littéraires; si vous ne les approuvez pas, vous en êtes bien le maître; mais songez que des épigrammes et des injures ne sont pas des réponses. Il n'y a qu'une chose odieuse, inexcusable dans ces disputes, ce sont les personnalités.

ARISTE.

Vous aimez la paix, je le sais.....

THÉOPHILE.

Eh bien?

ARISTE.

Eh bien, convenez que nous ne l'aurons que lorsque les gens religieux cesseront de déclamer contre les philosophes.

THÉOPHILE.

Déclamer! voilà encore une de vos expressions... répondre à de vives attaques, et seulement quand elles sont répétées, c'est ce que vous appelez *déclamer*.....

ARISTE.

Ces vives attaques, je ne les vois pas trop.....

THÉOPHILE.

Mais vous les voyez *assez*, avouez-le?... Je ne parle pas de ces vils pamphlets anonymes, ennuyeux libelles que vous méprisez, alors même qu'ils sont dirigés contre ceux que vous n'aimez pas; mais tant d'articles, insérés dans des journaux, d'ailleurs estimables; tant de brochures, et même de *romans*, doivent engager et forcer les écrivains religieux à parler..... Convenez d'une chose, mon ami, c'est qu'à l'époque où nous sommes, au moment de la restauration de la religion, si généralement

approuvée par les incrédules même, qui desirent le rétablissement de la morale et des mœurs, il serait bien imprudent d'offrir, dans des ouvrages d'imagination, des éloges emphatiques de la *religion naturelle*, du divorce, et d'un amour criminel, en renouvelant l'apologie du suicide.....

ARISTE.

Qui pourait nier cela?

THÉOPHILE.

Supposez qu'un tel ouvrage eût paru dans le tems où madame de Lafayette écrivait des romans, que pensez-vous qu'on en eût dit?... Vous ne répondez rien. Vous vous rappelez que la *Princesse de Clèves*, ce roman que, depuis cent ans, toutes les mères laissent lire à leurs filles, ce roman écrit avec tant de décence, de délicatesse et de goût, fut critiqué avec sévérité, lorsqu'il parut, et sous le rapport de la morale. On soutint que, malgré la pureté de la conduite

del'héroïne, malgré sa constante rigueur pour le duc de Nemours, il était *contre les bonnes mœurs* de la représenter s'occupant, en secret, d'une passion criminelle, et se livrant aux rêveries que ce sentiment lui inspirait. Le *Cid*, cette admirable tragédie, ne fut critiquée que sous ce rapport; on trouva qu'il était *contre les bonnes mœurs* qu'une fille conservât de l'amour pour le meurtrier de son père, alors même qu'elle a le courage d'implorer la vengeance, et de demander la mort de son amant. Voilà où l'on en était alors en morale; où en sommes-nous aujourd'hui?..

ARISTE.

Ce siècle si moral a vu paraître les *Contes de La Fontaine*.

THÉOPHILE.

Un badinage licencieux ne sert d'autorité à personne. On ne détruit point les fondemens de la morale, en représentant des femmes dépravées, sous

leurs véritables traits; c'est profaner son talent; c'est faire une chose condamnable; mais les ouvrages véritablement pernicieux, sont ceux où l'on veut sérieusement et emphatiquement diviniser le vice et le crime, et tourner en ridicule la vertu. Ces ouvrages-là n'ont jamais été faits que par des philosophes, et ce projet que vous avez tous, ce projet ridicule de donner un air de *piété* à une femme déiste, comme il montre peu de connaissance du cœur humain...

ARISTE.

Mais, pourquoi?

THÉOPHILE.

Parce qu'il n'y a point de *piété* sans un culte constant et régulier, et par conséquent, sans une religion positive. Quelques actes isolés d'une piété vague, ne signifient rien, et même *dramatiquement* ne produisent aucun effet, et ne sauraient toucher. On ne peut se dissimuler (tant la religion est l'attribut né-

cessaire des femmes) qu'une héroïne athée, serait un vrai monstre; cela seul ne devrait-il pas conduire à penser qu'il est impossible de rendre intéressante une déiste? Le sceptique Rousseau eut assez de goût pour faire cette réflexion: sa *Julie* est pieuse. D'ailleurs, toutes ces prières de *déistes*, ces invocations à l'Etre Suprême, sont, non-seulement glaciales, mais elles ont, je ne sais quelle pompe emphatique, je ne sais quel air d'hypocrisie qui leur donnent une teinte de ridicule, et qui les rendent toujours fatigantes.

On est bien tenté de penser que la femme qui a secoué le joug de la religion, peut n'avoir qu'une opinion très-chancelante et très-ébranlée sur l'immortalité de l'ame, et sur l'existence de Dieu. Il est du moins très-permis d'avoir peu de *foi* à ses prières. Vous rappelez-vous une scène charmante, décrite dans les ouvrages de Bernardin de Saint-Pierre? c'est une jeune fille, bien

dévote qui, tandis que son amant est sur la mer, durant une tempête, prie au pied d'une croix placée près du rivage; dites-moi si cette prière ne vous touche pas mille fois davantage que tous les *hymnes* des déistes ?..

ARISTE.

Tout cela est fort triste.

THÉOPHILE.

C'est selon moi, (dans un sens) cela me paraît assez gai. Mais, mon ami, votre tristesse me rappelle celle qu'eut Voltaire dans une occasion à-peu-près semblable; quand le livre *de l'Esprit* parut, il fut très-fâché qu'Helvétius eût approuvé sérieusement l'adultère; il lui écrivit que cela était *trop fort* et révolterait; que ces choses-là ne pouvaient se dire qu'avec le ton de la plaisanterie(1), Vous avez tous fait le panégyrique de Voltaire, mais vous avez omis dans son

(1) Voy. *les Lettres de Voltaire.*

éloge le trait, selon moi, le plus frappant; c'est que cet homme qui dégrada son talent et son caractère par tant d'écrits scandaleux et méprisables, eut, cependant, toujours assez de goût pour sentir que la morale est inséparable du sérieux et du sentiment; quand Voltaire est grave, il est moral. Le génie, alors, lui tient lieu de principes; si Voltaire eût voulu faire un roman touchant, jamais il n'eût représenté comme un sentiment sublime, un amour adultère; jamais il n'eût pris un athée pour son héros. Oh! s'il existait, que dirait-il de toutes ces productions monstrueuses, et du style incorrect, extravagant et bizarre que l'on voudrait mettre à la mode, lui qui écrivait avec tant de clarté, de naturel et de simplicité?

ARISTE.

Ce qu'il dirait? je le sais, écoutez:

« L'envie de briller et de dire d'une « manière nouvelle ce que les autres ont

ARISTE.

Mon cher Théophile, que l'état actuel de la littérature m'afflige ! Ce mauvais goût qui trouve des approbateurs, cette division parmi les gens de lettres, cette partialité des journalistes...

THÉOPHILE.

Après nos discordes civiles, après les ravages produits par tant de pernicieux ouvrages, comment les gens de lettres ne seraient-ils pas divisés ? La parfaite impartialité parmi les journalistes, est, dans tous les tems, presqu'impossible ; mais il y a encore de grands talens, et beaucoup de talens aimables ; on revient à la morale, les journaux ont un ton décent, nous en avons plusieurs de fort estimables, et même dans tous les partis ; enfin, le goût du public n'est point gâté, il juge encore sainement ; toutes ces réflexions sont consolantes pour ceux qui aiment sincèrement les lettres.

ARISTE.

Oui, tout pourrait prendre une tournure heureuse, si les dévots voulaient bien ne plus parler contre les philosophes.

THÉOPHILE.

Mais, mon cher Ariste, pourquoi les philosophes ne cessent-ils pas d'attaquer la religion, et sous toutes les formes? Ils agissent en cela contre les vues du gouvernement: dévotion à part, il suffirait d'être bon citoyen pour se persuader qu'on remplit un devoir en les réfutant. Pourquoi toute critique vous paraît-elle une méchanceté dès qu'elle est faite par l'une des personnes que vous n'aimez pas? et pourquoi, sur les mêmes objets, les critiques les moins ménagées et les plus énergiques, vous semblent-elles toutes simples quand elles sont faites par des gens que vous aimez? Si un journaliste religieux, après avoir cité un long passage, en faveur du

suicide, extrait de l'ouvrage d'une femme, eût dit: *qu'il faudrait tous les matins réveiller les apologistes du suicide par un coup de pistolet, tiré au chevet de leurs lits, pour leur rappeler le souvenir des malheureuses victimes de ces principes sanguinaires*, vous vous seriez récrié sur l'horreur de cette image (belle et juste, cependant); vous auriez prétendu qu'il faut réfuter une femme avec plus de délicatesse. Diderot, parmi vous, n'a jamais passé pour être méchant. Cependant, après la mort de J. J. Rousseau, dont il avait été l'ami intime, il a impitoyablement déchiré sa mémoire; il appelle Rousseau un *artificieux scélérat, un homme atroce qu'il faut détester, parce que, dans ses* Confessions, *il calomnie lâchement ses amis, ses bienfaiteurs, etc. etc.* (1). Il y a du vrai dans

(1) Voy. *Règnes de Claude et de Néron*, par Diderot.

tout cela; mais les *dévots* ont-ils jamais porté de Rousseau un jugement aussi rigoureux, et s'ils en eussent parlé ainsi, quelle eût été votre indignation? Si un homme, non religieux, mais qui eût eu de l'éloignement pour la philosophie moderne, (on en a vu beaucoup de tels), eût été aussi méchant et aussi faux que Voltaire, vous l'auriez dépeint sous les traits d'un monstre exécrable. Voltaire n'a-t-il pas voulu donner des ridicules et des torts affreux au roi de Prusse, son bienfaiteur, après l'avoir enivré de louanges (1)? n'a-t-il pas écrit contre Maupertuis, son ami; et, avant leur brouillerie, n'appelait-il pas, dans ses lettres, le maréchal de Richelieu, *mon protecteur et mon héros*, et dans des lettres de même date, écrites à d'autres, ne l'appelait-il pas le *tyran du tri-*

(1) Il écrivait que Frédéric *était un tyran*, qu'il avait *un mauvais cœur*, qu'il pillait les vers des autres, etc.

pot ? (de la comédie) n'a-t-il pas fait persécuter la Baumelle, J. Baptiste Rousseau, et tous ses ennemis ? n'a-t-il pas calomnié d'une manière atroce tous ceux qu'il n'aimait pas ? n'a-t-il pas souillé ses critiques par les injures les plus grossières, et par la mauvaise foi la plus révoltante ? Qui peut oublier ce petit passage d'une de ses lettres, à son digne ami Damilaville, en lui envoyant un morceau d'histoire manuscrit : *Nous étions convenus, malgré la loi de l'histoire, de supprimer des vérités : parcourez ce manuscrit ; et si vous y trouvez quelque vérité qu'il faille encore immoler, ayez la bonté de m'en avertir.* Ce passage jette *un grand jour* sur les ouvrages historiques de Voltaire. N'est-ce pas aussi Voltaire qui écrivit qu'il voudrait *pouvoir couper la main de l'impudent Omer de Fleury*, la main qui avait tracé son *infame réquisitoire ?* (contre la philosophie irréligieuse). N'est-ce pas lui qui écrivait : *ce*

n'est pas assez de rendre Fréron ridicule, l'écraser est le plaisir; et qui écrivit encore: *on dit qu'on ôte à Fréron ses feuilles; mais quand on saisit les poisons de la Voisin, on ne se contenta pas de cette cérémonie?* N'est-ce pas lui qui s'exprimait ainsi sur la *secte abominable des chrétiens: c'est dommage que les philosophes ne soient encore ni assez nombreux, ni assez zélés, ni assez riches, pour aller détruire, avec le fer et avec la flâme, ces ennemis du genre humain... Nos infames ennemis se déchirent les uns les autres. C'est à nous à tirer sur ces bêtes féroces pendant qu'elles se mordent et que nous pouvons les mirer à notre aise.*

Avez-vous montré de l'indignation pour ces sentimens barbares, pour cette basse duplicité, pour cette animosité féroce? et ce même homme écrivit de nombreux volumes d'infamie contre les mœurs! Cependant, vous n'avez trouvé

dans tout cela que de la gaîté et de la légéreté. A la bonne heure; mais citez-moi un seul adversaire de la philosophie moderne, auquel on puisse reprocher de semblables excès? S'il existait, les gens religieux l'auraient condamné avec horreur, et sous quelles couleurs l'auriez-vous peint? Certes, vous n'avez pas le droit de vous scandaliser, et d'accuser de *méchanceté* des écrivains pleins de droiture, qui critiquent, sans ménagement, des ouvrages corrupteurs; ce que vous appelez dans ce cas *manque de mesure*, est une franchise courageuse qui sera d'autant plus admirée un jour qu'elle n'aura pas été commune.

ARISTE.

Voltaire eut de grands torts, mais aussi, quels talens!...

THÉOPHILE.

Si de grands talens donnaient le privilége d'avoir impunément une telle perversité, le génie, loin de mériter

l'hommage et l'admiration des hommes, ne serait plus qu'une puissance infernale et mal-faisante qui ne pourrait inspirer que l'effroi.

ARISTE.

Mais les dévots ne doivent-ils pas souffrir *comme des agneaux?*

THÉOPHILE.

Je sens bien que vous désirez sincèrement cette perfection aux écrivains religieux; sans doute, ils doivent supporter l'injustice sans aigreur et sans ressentiment, mais ils doivent défendre la vérité avec toute la force de leur raison et de leur caractère.....

ARISTE.

On nous annonce des petits contes anti-philosophiques, cela est *effrayant.*

THÉOPHILE.

Je les crois fort médiocres; mais ils vaudront toujours mieux que certaines *nouvelles* philosophiques dont vous

n'avez jamais osé parler, et pour cause.

ARISTE.

Et ces petits contes, de quel genre sont-ils ?

THÉOPHILE.

Moitié sentimental, et moitié plaisant.

ARISTE.

Plaisant !.. cela n'est guères digne de la gravité de votre cause.

THÉOPHILE.

Vous m'avez cité Voltaire, me permettez-vous de vous rapporter quelques paroles de Tertullien, citées par Pascal?

ARISTE.

Fort bien ; vous vous comparez à Tertullien et à Pascal ; je m'en souviendrai.

THÉOPHILE.

Cela fera un fort joli effet dans un *journal*, quoique vous sachiez bien que

citer un auteur, ce ne soit pas se comparer à lui.

ARISTE.

Voyons donc la citation?

THÉOPHILE.

La voici : « Il y a beaucoup de choses « qui méritent d'être moquées et jouées; « rien n'est plus dû à la vanité que la ri- « sée, et c'est proprement à la vérité « qu'il appartient de rire, parce qu'elle « est gaie, et de se jouer de ses enne- « mis, parce qu'elle est assurée de la vic- « toire : il est vrai qu'il faut prendre « garde que les railleries ne soient pas « basses et indignes de la vérité; mais, « à cela près, quand on pourra s'en ser- « vir, c'est un devoir que d'en user. »

(Lettres provinciales.)

ARISTE.

Tertullien a dit cela?

BIBLIOTECA NACIONAL

THÉOPHILE.

Et après avoir cité ce paragraphe,

Pascal s'adressant à ses adversaires, ajoute : « Ne trouvez-vous pas que ce « passage est bien juste à notre sujet? j'ai « exposé simplement vos passages sans y « faire presque de réflexions. »

(Lettres provinciales.)

ARISTE.

Et avec ces *risées*, ces plaisanteries, que devient *la charité chrétienne?* vous scandaliserez les dévots austères.

THÉOPHILE.

Écoutez encore Pascal :

« Étrange zèle qui s'irrite contre ceux « qui accusent des fautes publiques, et « non pas contre ceux qui les commet- « tent! Quelle nouvelle charité qui s'of- « fense de voir confondre des erreurs « manifestes, et qui ne s'offense point de « voir renverser la morale par ces er- « reurs! Si ces personnes étaient en dan- « ger d'être assassinées, s'offenseraient- « elles de ce qu'on les avertirait de l'em- « bûche qu'on leur dresse? et au lieu de

« se détournerde leur chemin, pour l'é-
« viter, s'amuseraient-elles à se plaindre
« du peu de charité qu'on aurait eu de
« découvrir le dessein criminel de ces
« assassins? »

(Lettres provinciales, IIe. lettre.)

ARISTE.

Quel mal nous dirons de vos petits contes!

THÉOPHILE.

Ce sera de votre part une grande inconséquence, car ils sont fondés sur une morale qui est devenue la vôtre, et je suis sûr que vous, particulièrement, vous en approuverez tous les principes. Vous blâmez, ou vous méprisez du fond de l'âme tout ce qu'on y critique. Ah! si vous renonciez sincèrement à tout esprit de parti, vous seriez enfin d'accord avec vous-même, et combien votre talent y gagnerait!

ARISTE.

Et vous, mon ami, si vous aviez bien

voulu ne pas faire tous ces rabâchages anti-philosophiques, vous auriez obtenu la bienveillance de tous les philosophes.

THÉOPHILE.

J'ai préféré votre estime à votre indulgence.

LA

FEMME PHILOSOPHE,

NOUVELLE IMITÉE DE L'ANGLAIS.

AVERTISSEMENT.

La nouvelle qu'on va lire n'est qu'une imitation d'un roman anglais qui parut il y a deux ans, qui n'a point été traduit, et qui est intitulé *Edmond Oliver*, par Charles Lloyd, deux volumes. Cet ouvrage est estimable sous tous les rapports : n'en voulant faire qu'une nouvelle, j'en ai retranché beaucoup de personnages ; j'ai traduit presque littéralement les premières pages, j'ai changé tous les incidens, toutes les scènes du reste, et j'ai fait un dénouement tout-à-fait différent ; mais j'ai conservé la marche générale, les intentions morales, et tous les caractères. Les personnages que je fais agir se trouvent tous dans le roman anglais, et je les représente tels qu'ils y sont dépeints, à l'exception de *Fanny Miller* que j'ai substituée à une fille publique, qui, dans l'original, ne paraît que dans une taverne. J'ai copié, avec exactitude, le caractère de *Gertrude*, (la femme philosophe) parfaitement tracé par l'auteur anglais ; mais, n'ayant point l'*élocution passionnée* qui distingue une femme philosophe, je n'ai pu faire parler convenablement *Gertrude*, qu'en empruntant des phrases tirées de plusieurs ouvrages célèbres d'un même auteur. Il m'a paru qu'il était plus délicat de ne point nommer cet auteur qui existe, afin de ménager sa modestie. Mais tous les discours de Gertrude, extraits de ces écrits philosophiques, seront en lettres italiques. Au reste, qui ne reconnaîtrait pas dans un ouvrage, écrit d'une manière si vulgaire, ces passages insérés d'un au-

teur qui a certainement un style unique, et qui, vraisemblablement, le sera toujours.

Altérer, ou dénaturer le sens d'une phrase que l'on cite est une absurdité méprisable, qu'il est si facile de découvrir, que je n'imagine pas que l'on puisse m'en soupçonner; je n'ai rien fait de semblable dans toute ma vie. Les accusations vagues, dans ce genre, ne méritent pas qu'on y réponde; cependant, si, par hasard, on doutait de ma scrupuleuse exactitude, qu'on indique la phrase qui paraîtra suspecte, et alors, je répondrai, en citant l'ouvrage, le volume et la page.

On a fait l'honneur aux Nouvelles que je donne successivement, depuis deux ans, de les traduire dans plusieurs langues, à mesure qu'elles ont paru; mais j'ose me flatter qu'il n'existe pas un seul traducteur en Europe qui soit en état de traduire celle-ci, parce que les discours de Gertrude et de *Robert Doiley*, sont d'une si haute philosophie, que le célèbre Kant, lui-même, ne les comprendrait pas. On prétend que Newton disait d'un de ses ouvrages, que *trois hommes*, seulement, en Europe, pourraient l'entendre, chose qui parut admirable alors; mais Newton, avec tout son génie, ne put dire *nul ne pourra m'entendre*, et, de nos jours, tant d'auteurs auraient le droit (si la modestie le leur permettait) de se vanter de cette gloire!.. Voilà, sans doute, le meilleur argument que l'on puisse faire en faveur du système de la perfectibilité.

LA
FEMME PHILOSOPHE,

NOUVELLE IMITÉE DE L'ANGLAIS.

Edmond était fils unique d'un riche marchand de Glasgow, veuf depuis plusieurs années. La sœur de la mère d'Edmond avait épousé le comte de Cathcart, dont elle eut deux filles; la cadette, nommée Gertrude, de l'âge d'Edmond, prit, dès son enfance, pour ce dernier, un sentiment qui, se fortifiant avec les années, devint enfin une passion violente qu'Edmond partagea, mais qu'il n'osa déclarer, connaissant la hauteur et l'ambition du comte de Cathcart. Les deux amans, privés d'espoir, s'aimaient avec innocence, s'étourdissaient sur l'avenir, et jouissaient délicieusement du bonheur de se voir, et de la

douce familiarité que les liens du sang autorisaient entr'eux, lorsque le comte annonça, tout-à-coup, qu'il allait partir et s'établir à Londres. Edouard, désespéré, s'affligeait en silence; mais Gertrude, impétueuse autant que sensible, ne sut ni contraindre sa douleur, ni dissimuler son amour.

Elle avait de l'esprit, une grande sensibilité, une imagination ardente; n'ayant jamais cherché à modérer ses sentimens, elle était entièrement dominée par ses goûts et par ses affections: trop vaine pour s'avouer à elle-même qu'elle n'avait pas la force de résister à des penchans contraires à son devoir, elle avait pris le parti de ranger dans la classe des préjugés, tout ce qui s'opposait à ses passions. Son amour pour Edmond lui demandait le sacrifice des convenances et le mépris de l'autorité paternelle; ainsi, elle dédaignait le préjugé de la naissance, elle se promettait de désobéir à son père; et loin de sentir

qu'elle ne cédait qu'à la passion, elle s'enorgueillissait de cette manière de penser. Les faiblesses et les sophismes de l'amour n'étaient, à ses yeux, que les sages calculs d'une raison supérieure et d'un grand caractère, et ce fut ainsi qu'avec une belle âme et des vertus, elle fit les premiers pas dans la route de l'erreur, non-seulement sans remords, mais avec autant d'orgueil que d'audace. La veille de son départ, elle eut, avec Edmond, un entretien particulier, et lui déclarant sa passion, elle lui jura (suivant l'usage) une éternelle fidélité. Edmond, plus timide, parce que l'amour n'avait pas exigé de lui les mêmes sacrifices, et que, par conséquent, il conservait encore des principes; Edmond, malgré sa joie et sa reconnaissance, fut effrayé des résolutions de Gertrude; mais cette dernière, dans un langage passionné, lui reprocha ses craintes; Edmond, séduit et transporté, rougit de voir une femme le surpasser en intrépi-

dité; il admira le *courage* et l'*énergie* de Gertrude, et il répéta mille fois le serment de lui consacrer sa vie. Gertrude partit pour Londres, et, six mois après, Edmond fut envoyé par ses parens à l'université d'Oxford. Edmond, dans cette fameuse école, oublia Gertrude, et corrompit ses mœurs. Au bout d'un an il apprit une nouvelle accablante : son père mourut, et laissa un testament par lequel il déshéritait entièrement son fils, pour donner tout son bien à un parent éloigné. Edmond fut obligé de quitter l'université; ruiné, pénétré de douleur et de remords, sans ressource, sans amis, abandonné de ses compagnons de débauche, le souvenir de Gertrude vint mettre le comble à l'horreur de sa situation. Dans un cœur égaré, mais sensible, le malheur ranime facilement un premier amour, c'est un lien qui rend la vie plus amère, mais qui, du moins, y rattache. Sans aucune fortune, et avec une réputation flétrie par les ex-

ces les plus licencieux, Edmond savait trop que Gertrude était perdue pour lui sans retour; mais il éprouvait un charme indéfinissable à retrouver, au fond de son âme un sentiment si vif et rempli d'innocence; l'amour et le repentir, en s'y confondant ensemble, s'y fortifiaient mutuellement. Il sentait, avec joie, que la source pure des plus douces émotions n'y était point épuisée; il lui semblait qu'aimer encore Gertrude, c'était retourner à la vertu.

Edmond se rendit à Londres, sans autre projet que celui d'apercevoir encore une fois Gertrude, et ensuite de s'enrôler soldat, quand le peu d'argent qu'il possédait serait dépensé. Il loua une petite chambre dans un quartier retiré; il prit des informations sur Gertrude; il apprit qu'elle n'était point encore mariée; que le comte de Cathcart venait de mourir, et que Gertrude, indépendante, maîtresse d'elle-même et libre encore, demeurait dans la rue

même que le hasard lui avait fait choisir. Les gens sensibles donnent toujours au *hasard* un grand rôle dans leur histoire; ils en font une providence particulière; ils en tirent des pronostics, des présages; il n'en est point, pour eux, d'insignifians, dès qu'ils ont quelque rapport avec les objets de leurs affections. Se trouver établi dans la rue de Gertrude, n'était pas un événement qu'Edmond pût trouver simple et naturel; il en fut aussi frappé, aussi saisi qu'il aurait pû l'être, si Gertrude, elle-même, fût venue lui annoncer son pardon, et lui offrir sa main. Oui, s'écriait-il, nous sommes nés l'un pour l'autre; se retrouver ainsi, c'est être réunis par le ciel même. O Gertrude! avant d'oser prétendre à vous, je dois expier mes erreurs; mais rien ne me coûtera pour vous mériter!... En prononçant ces paroles, les douces larmes du sentiment et de l'espérance inondaient son visage.... Un léger incident venait de lui rendre

tout son bonheur. Au déclin du jour, il sortit pour aller, dans la rue, contempler la maison de Gertrude. Enveloppé dans un grand manteau, avec un chapeau rabattu sur les yeux, il fut s'établir sur une borne, et, les regards fixés sur l'habitation chérie de sa maîtresse, il passa deux heures dans cette attitude, quoiqu'il n'eût rien apperçu, et qu'il n'eût même pas le plaisir de voir s'entr'ouvrir la porte ou l'une des fenêtres. On était sur la fin de juin, le *watchman* annonçait *dix heures;* la nuit calme, mais sombre, ne laissait plus distinguer les objets; on allumait les réverbères, et Edmond, plongé dans la plus profonde rêverie, était toujours immobile sur sa borne qui se trouvait placée à l'angle d'une maison, de sorte qu'Edmond avait une rue derrière lui. Tout-à-coup, il entendit marcher sur le trottoir de cette rue; plusieurs personnes venaient de son côté, et il distingue le petit cliquetis que produisent sur la

pierre unie des trottoirs, les talons d'une femme... son oreille devient attentive; on s'approche; bientôt, il entend le bruit d'une robe de taffetas; ce bruit annonce une démarche leste et légère: c'est une jeune personne qui s'avance. Edmond s'émeut. Un domestique, portant une lanterne, dépasse l'angle du mur auprès duquel Edmond est assis; ce domestique est suivi d'une femme qui donne le bras à un homme; sa robe flottante s'accroche à l'une des boucles de souliers d'Edmond; il se lève en tressaillant; la jeune personne, effrayée, fait brusquement un mouvement de côté, en s'écriant: Ah, mon dieu, que j'ai eu peur!.... Au son pénétrant de cette voix, Edmond retombe éperdu sur la borne..... Il ne se trompait pas, c'était, en effet Gertrude. Il la vit rentrer dans sa maison. L'homme qui lui donnait le bras, y entra avec elle; cet homme avait une tournure jeune, brillante. Le malheureux Edmond, glacé par cette appa-

rition, fixait les yeux sur la maison de Gertrude, non plus avec délices, mais avec l'œil sombre et perçant de la jalousie. Tout le premier étage de la maison s'illumina subitement; Edmond vit entrer Gertrude et le jeune homme dans le salon; tous les deux ouvrirent une fenêtre, et s'assirent sur le balcon. Ils paraissaient s'entretenir avec vivacité. Edmond trouvait dans leur attitude et dans tous leurs gestes, l'expression de l'intelligence et de l'amour... L'infortuné croyait les entendre, et son imagination leur donnait le langage le plus passionné!... Enfin, au bout d'une petite demi-heure, une belle voiture vide s'arrête devant la porte de la maison. Le jeune homme prend congé de Gertrude; il saisit une de ses mains et la baise, ensuite, il sort, il monte dans la voiture, il met la tête à la portière, pour voir encore une fois Gertrude qui lui dit *adieu*, en ajoutant: *à lundi*. La voiture part; Gertrude quitte la fenêtre qui se refer-

me; les lumières s'éteignent. Edmond suit, en idée, Gertrude qu'il suppose retirée dans sa chambre à coucher. Infidelle! dit-il, va goûter le repos que j'ai perdu sans retour! mais le désespoir et la vengeance veillent à ta porte!.... *A lundi!*... Non, *jamais!*.... si j'existe. Edmond, en disant ces paroles, entendit, à côté de lui, un profond gémissement. Oh! comme le soupir d'un infortuné pénètre au fond d'un cœur navré de douleur! comme il est accueilli par la touchante sympathie!.. Edmond, se retournant: Qui es-tu, dit-il, toi qui parles dans ma langue, qui es-tu? A cette question, une figure de femme, couverte de lambeaux déchirés, se traîne avec effort, et s'approche d'Edmond, en disant: *Je suis une infortunée!*... Oh, viens, s'écrie Edmond, assis-toi là, près de moi, nous pleurerons ensemble!... La femme s'assied en fondant en larmes; Edmond la regarde, et à la lueur du réverbère, il distingua, malgré

son effrayante pâleur, qu'elle était jeune et belle... Réponds-moi, lui dit-il d'une voix entrecoupée; connais-tu le plus déchirant de tous les maux? as-tu aimé? — Oui, et je fus abandonnée !.. O compagne de malheur! s'écria Edmond, en versant un déluge de pleurs!.... A ces mots, il tire de sa poche une guinée, et la lui donne. L'inconnue la reçoit d'une main tremblante. Homme généreux, dit-elle, ajoutez à ce bienfait qui me sauve la vie, celui de me dire votre nom? — C'est le nom d'un malheureux, d'un être obscur, oublié, trahi !... — Il m'en sera plus cher; ne me refusez pas. — Edmond Oliver! — O Providence!.. En faisant cette exclamation, du ton le plus pathétique, l'inconnue tombe évanouie sur les genoux d'Edmond. L'embarras d'Edmond fut extrême; aussi touché que surpris, il se décide à ne point abandonner cette infortunée créature. Il était à deux pas de son logement; il prend dans ses bras l'inconnue sans

connaissance, et la porte dans sa maison. On fut étrangement surpris de voir rentrer Edmond, chargé d'un tel fardeau. Son hôtesse était bonne et compatissante; elle applaudit à cette action. Edmond porta l'inconnue dans sa chambre, et la posa sur son lit. L'hôtesse et les servantes lui donnèrent les secours nécessaires; elle rouvrit les yeux en disant: *Edmond Oliver!*.... Mais bientôt on connut qu'elle n'avait pas sa tête; on lui trouva de la fièvre. Il était minuit; il fut décidé qu'elle passerait la nuit dans la chambre d'Edmond; une servante resta près d'elle. Edmond coucha dans un petit cabinet voisin. Aussitôt que parut le jour, Edmond se leva, et passa dans la chambre de l'inconnue; elle était toujours en délire. Un chirurgien vint la voir, et déclara que l'on ne pouvait, sans exposer sa vie, la transporter dans un hôpital. Eh bien! dit Edmond, qu'elle reste ici, je la soignerai. En effet, sans calculer ses moyens,

il lui donna une garde, et il invita le chirurgien à revenir deux fois par jour. Malgré le vif intérêt que lui inspirait cette jeune infortunée, Edmond s'occupait toujours de Gertrude et de ses projets de vengeance, et sur-tout de l'idée de troubler le rendez-vous donné pour *lundi*, c'est-à-dire, le lendemain. Il sortit pour aller faire des questions dans le voisinage, sur Gertrude. La femme d'un épicier ne l'instruisit que trop de tout ce qu'il voulait savoir; elle lui apprit que Gertrude aimait un beau jeune homme, nommé Robert Doiley; que quelques arrangemens de famille avaient retardé ce mariage qui devait se faire dans trois semaines. Edmond, désespéré, ne put savoir où demeurait son rival; mais il se promit de l'attendre le lendemain à la porte même de Gertrude. Le soir, Edmond erra encore dans la rue, et s'arrêta long-tems devant la maison de Gertrude; il ne vit rien, et il rentra chez lui à onze heures. La

garde de l'inconnue lui dit que le chirurgien la trouvait beaucoup plus mal, et qu'il jugeait son état mortel. Edmond, profondément touché, s'approcha du lit de la malade, toujours sans connaissance; et dans l'intention de ne point se coucher, afin d'aller s'établir, au point du jour, auprès de la maison de Gertrude: il dit à la garde de se reposer sur un canapé, et il s'assit auprès du lit de la malade. Au bout d'un moment la garde s'endormit. Edmond, les yeux fixés sur l'inconnue, la contemplait avec attendrissement. Infortunée, dit-il, c'est sans doute l'oubli, l'abandon d'un ingrat qui te prive du jour... A travers les ombres de la mort, on voit encore, sur ce visage défiguré, l'empreinte douloureuse d'une funeste sensibilité!.. Fleur languissante et flétrie par le souffle brûlant des passions, tu vas tomber avant le tems; tu n'as brillé qu'un matin; la courte durée d'un orage fut celle de ta vie!.... Descends en paix dans le seul

asile du repos!.. Un être plus malheureux que toi, un être sensible conservera ta mémoire obscure. Ai-je besoin de te connaître et de savoir ton nom, pour te plaindre et te pleurer?.. Douce victime de l'inconstance, le triste Edmond n'est-il pas ton frère et ton ami? Ah! du moins, les larmes du sentiment couleront sur ton cercueil! Et moi, malheureux! privé d'un père qui me rejeta en mourant, trahi par ce que j'aimais, oublié de tout ce que j'ai connu, quelle main, sur mon lit de mort, soutiendra ma tête défaillante? je n'entendrai point alors les soupirs de l'amitié, et mon dernier regard ne rencontrera qu'un regard indifférent!.. A ces mots, la malade fit un léger mouvement, et, tout-à-coup, rouvrant les yeux, elle tressaillit en voyant Edmond. O mon libérateur! dit-elle, le ciel, sans que vous le sachiez, vous a conduit; je pourrai, sinon m'acquitter envers vous, du moins vous révéler un secret important qui changera

votre sort !... Elle s'arrêta; elle parut vouloir parler; mais ses yeux se refermèrent, et elle retomba dans un profond assoupissement. Edmond, se rapelant le saisissement qu'elle avait éprouvé lorsqu'il lui avait déclaré son nom, ne put attribuer au délire de la fièvre ce qu'elle venait de dire. En même tems, il lui était impossible de former la moindre conjecture sur un événement aussi extraordinaire; mais que m'importe? se disait-il, Gertrude est ingrate, Gertrude ne m'aime plus; ah! son changement a fixé mon sort, nul événement désormais ne peut le rendre heureux.

A six heures du matin, Edmond descendit dans la rue; il se promena sur les trottoirs pendant plus d'une heure. Au bout de ce tems, il vit les fenêtres de Gertrude s'ouvrir, et un moment après, elle vint s'asseoir sur son balcon. Elle paraissait sortir de son lit; elle n'avait, pour tout vêtement, qu'une robe de mousseline blanche, négligemment atta-

chée ; ses beaux cheveux, plus noirs que l'ébène, retombant en désordre sur son front et sur ses épaules, rehaussaient l'éclat de sa fraîcheur éblouissante. Edmond ne l'avait jamais vue si belle. Uniquement occupé du bonheur de la contempler, il ne songea plus à se cacher. Gertrude l'apperçut, et le reconnaissant aussitôt : Edmond ! s'écria-t-elle, mon cher Edmond !.. oh ! venez, venez !.. Edmond, transporté, se précipite vers la maison ; il frappe à coups redoublés, la porte s'ouvre ; il s'élance dans le corridor (1), il franchit l'escalier, et Gertrude, qui vole à sa rencontre, se jette dans ses bras. Qui pourrait dépeindre le ravissement d'Edmond ? Cet accueil touchant l'affranchit de sa jalousie, détruit tous ses soupçons, dément, à ses yeux, tous les rapports du voisinage ; il ne lui reste plus que des remords. Il a pu soupçonner Gertrude, il a pu l'accuser ! quel

(1) Communément les maisons anglaises n'ont point de cours.

crime, quelle injustice irréparable!... Lorsque Gertrude l'eut conduit dans son *parloir* (1), il se jeta à ses pieds. O Gertrude, s'écria-t-il, tant de bonté me confond, j'en suis indigne. Ah! je n'ai jamais cessé de vous adorer; mais... Je sais, interrompit Gertrude en souriant et en le forçant de se relever, je sais que vous vous êtes permis, à Oxford, *quelques distractions*, et j'excuse facilement toutes les erreurs qui sont dans la nature. Mais parlons d'une chose plus importante: est-il vrai que votre père vous ait déshérité? — Oui, par un testament fait dans sa dernière maladie; il a laissé toute sa fortune à John Summer, son premier commis, qui, comme vous le savez, n'était son parent qu'à un degré très-éloigné. — Et sous quel prétexte votre père a-t-il fait cette atroce injustice? — Aucun. — Il paraissait vous aimer tant! cela est in-

(1) Un salon s'appelle ainsi à Londres.

concevable. Au reste, cher Edmond, j'ai de la fortune, j'ai des amis, et j'ose croire que vous comptez sur le cœur de Gertrude. A ce discours, Edmond, pénétré, exprima sa reconnaissance, de la manière la plus passionnée. Gertrude l'écoutait d'un air attendri, lorsque la porte s'ouvrit, et l'on annonça Robert Doiley. Edmond, qui ne pouvait plus voir en lui un rival dangereux, n'éprouva, à sa vue, que le chagrin d'être interrompu. Gertrude se leva: Monsieur Doiley, dit-elle en montrant Edmond, le voilà, je vous le présente; vous imaginez facilement combien je suis heureuse de le revoir. Ces paroles, prononcées avec une aisance qui ressemblait à l'ingénuité, transportèrent Edmond. Gertrude avait parlé de lui à M. Doiley, et de manière à lui persuader qu'elle serait *heureuse* en le revoyant! Quelle preuve d'amour et de fidélité, quelle candeur! Le jeune et brillant Robert Doiley n'était que le confident de Gertrude, peut-

être, en secret, l'adorait-il; mais il connaissait ses sentimens pour Edmond. Il ne pouvait avoir la plus légère espérance. Telles étaient les réflexions d'Edmond, et telles devaient être les idées d'un jeune Irlandais nouvellement sorti de l'université. M. Doiley s'avança vers lui en souriant. Edmond lui serra la main avec attendrissement. Gertrude sonna; on apporta le thé. Gertrude s'assit entre Edmond et Robert, tendant une main à chacun d'eux, et en disant d'un ton sentimental : Ah! que je suis bien placée suivant mon cœur! elle accompagna ces paroles du plus doux regard. Une larme brûlante tomba sur la main que tenait Edmond, Gertrude fut émue, et soupira. Robert releva gaiement la conversation. Gertrude lui reprocha doucement son enjouement, et elle assura que, pour elle, *la tristesse philosophique était d'accord avec son être.* Robert lui répondit avec galanterie; il dit qu'elle avait *une supériorité en disproportion*

avec la destinée de son sexe, et une puissance d'analyse qui concentrait, dans un même foyer, les élémens divers de la vie. Ensuite, on parla de littérature et d'un ouvrage nouveau sur les femmes, que Robert critiqua beaucoup; il ajouta que *lorsqu'on écrit des femmes, il faut tremper sa plume dans l'arc-en-ciel, et jeter sur sa ligne la poussière des ailes du papillon* (1). Ce bon mot de Robert amena une dissertation sur les femmes et sur l'amour. Robert prétendit que *l'impulsion de la femme vers l'homme est en raison composée de la directe de la passion et de l'inverse de la crainte; raison qui se complique d'une multitude d'élémens divers dans nos sociétés; élémens qui concourent presque tous à accroître la pusillanimité d'un sexe, et la durée de la poursuite de l'autre. Espèce de tactique où les ressources de*

(1) Diderot, douzième volume de ses œuvres.

la défense et les moyens de l'attaque ont marché sur la même ligne (1).

Après cette savante dissertation, Robert, tout-à-coup, se mit à faire un éloge auquel on ne devait pas s'attendre, celui de la naïveté. *Oui*, s'écria-t-il, *sans naïveté, point de vraie beauté : la naïveté est de tous les états ; on est naïvement héros, naïvement dévot, naïvement beau, naïvement orateur, naïvement philosophe* (2). *On est un arbre, une fleur, une plante, un animal naïvement. Je dirais presque que de l'eau (en peinture) est naïvement de l'eau, sans quoi elle visera à l'acier poli ou au cristal* (3). Gertrude applaudit *naïvement* cette éloquente définition de la naïveté. Edmond garda

(1) Diderot. *Supplément au voyage de Bougainville.*

(2) *Naïvement* sot, *naïvement amphigouriste.*

(3) Diderot, *Pensées détachées sur la Peinture.*

le silence ; on parlait une langue trop sublime pour lui ; mais il regardait Gertrude, il était content d'elle, et, par conséquent, charmé de tout, et même des phrases qu'il ne comprenait pas. Robert, après avoir montré toute sa philosophie et tout son esprit, parla de la promenade à cheval qu'il devait faire avec Gertrude, après le thé. Alors, Edmond prit congé de Gertrude, et sortit de chez elle, le plus heureux de tous les hommes. Enivré de son bonheur, il fut y rêver en liberté dans le parc de Kensington, où il s'oublia jusqu'à la nuit. En rentrant chez lui, il retrouva l'inconnue malade, dans le même état; il se coucha, et le lendemain, à dix heures, il vola chez Gertrude; elle l'attendait et le reçut avec la même grace. Edmond, dont le saisissement et la timidité avaient, la veille, contenu les transports; montra beaucoup plus de confiance ; il parla, avec enthousiasme, de sa passion et de ses espérances : après l'avoir paisible-

ment écouté, Gertrude prenant la parole : Mon cher Edmond, dit-elle, je vous ai aimé avec toute l'énergie qui est dans mon caractère ; mais votre silence me persuada que vous aviez changé ; je m'en affligeai avec une véhémence dont rien ne peut donner l'idée; car j'eusse été capable alors de vous tout sacrifier. J'étais prête à fuir en Ecosse avec vous, à braver, pour vous, tous les préjugés reçus, et la colère d'un père... Eh! quoi donc, interrompit Edmond, effrayé de ce discours, ne m'avez-vous pas, hier, accordé mon pardon?... Votre pardon, mon ami, reprit Gertrude, en aviez-vous besoin? ne sommes-nous pas invinciblement dirigés et maîtrisés par nos passions et par nos sensations? Se plaindre de l'inconstance, est, de toutes les injustices, la plus stupide. — Mais vous m'aimez toujours? — Je n'ai véritablement aimé que vous, et je sens que cette passion aurait pu faire le destin de ma vie... — Grand Dieu! est-il donc un obstacle?..

— Oui, mon cher Edmond, je ne suis plus à moi... — Juste ciel, qu'entends-je, cruelle! vous êtes mariée? — Non, mais je me suis donnée... sans amour, soyez-en sûr; l'estime, une grande conformité d'opinions, le besoin d'attachement, le sentiment que j'inspirais, celui que je regrettais, voilà ce qui forma cette liaison. J'ai moins cédé à l'*entraînement* de la passion qu'à la reconnaissance; j'ai calculé *les chances* de bonheur que promettait l'avenir. Ce ne fut pas dans les premiers momens de désespoir que me causa votre oubli; *honte à moi*, si, dans ce tems de douleur et de regrets, j'eusse été capable d'un tel effort; *pouvais-je alors conserver le don de généraliser mes idées, de méditer des abstractions, de me séparer un moment de mes impressions, pour les analyser?* On ne trouve que dans un premier penchant, *cette inépuisable source d'idées et d'émotions heureuses que l'amour jette, comme par torrens, dans la vie...*

C'est une crise dévorante qui atteint toutes les destinées ! c'est *le complément de l'existence !...* J'ai payé mon tribut, et je ne cherche plus de bonheur, que celui de l'*être aimant* qui s'attache à moi avec abandon. Je m'étourdis sur l'avenir, hélas! *Il faut prendre la vie en masse !* A l'époque où j'ai connu Robert Doiley, j'étais décidée à me donner la mort. *Les ames passionnées qui s'abandonnent à leur nature ont besoin d'envisager cette ressource, pour ne pas se dépraver dans le malheur.* La profondeur de mes sentimens imprimait à toute ma personne, je ne sais quoi de frappant qui fixa l'attention de Robert. Au milieu des idées funestes qui m'occupaient, j'avais un courage extraordinaire : *On commence à se livrer à un excès par entraînement ; mais, à son comble, il amène toujours une sorte de tension involontaire et terrible. Hors des lignes de la nature, dans quelque sens que ce soit, ce n'est plus*

la passion qui commande, mais la contraction qui soutient. Robert, par ses soins et par sa tendresse, répandit un baume salutaire sur les blessures de mon cœur; ma *tension involontaire* cessa; je ne fus plus soutenue par *la contraction*, et je tombai dans une douce langueur!.... Enfin, que vous dirais-je? n'ayant plus l'espoir de rendre heureux l'être que j'aimais, je me consolai de mon malheur, en faisant la félicité de celui qui n'existait que pour moi; je cédai sans remords, je me donnais sans infidélité; mais vous êtes bien certain, j'espère, que notre union *est parfaitement pure;* tous mes amis me rendent cette justice; le monde dit ou pense autrement, qu'importe son opinion? J'ai promis d'épouser Robert. Quelques arrangemens de famille le forcent à retarder ce mariage, objet de tous ses vœux; mais, dans six semaines, je serai son épouse. Il connaît les sentimens que j'ai eus pour vous; trop grand, trop au-des-

sus des préjugés, pour être jaloux, il m'autorise, cher Edmond, à vous offrir un asile. Nous vivrons ensemble sans nous craindre, sous la garde sacrée de la vertu, et les sentimens les plus vifs animeront notre existence, sans nous égarer et sans troubler notre repos.

Pendant cet étrange discours, Edmond, pétrifié, la bouche entr'ouverte, les yeux fixés sur Gertrude, n'eût même pas la tentation de l'interrompre; l'excès de son étonnement le rendait immobile..... Il n'avait pas compris la moitié de cette longue tirade, et l'air assuré de Gertrude, son sang froid, son ton, à la fois pédant, emphatique et nonchalant, lui causaient autant de surprise, que cette singulière déclaration. Comme il gardait toujours le silence, Gertrude attribua l'état où elle le voyait au saisissement d'une profonde admiration. Cher Edmond, reprit-elle, cette franchise, ces procédés, qui vous étonnent, ne sont que les résultats de la sensibilité

unie à la philosophie; depuis notre séparation, mes idées se sont bien étendues, et..... Perfide, interrompit enfin Edmond, avec l'accent de la fureur, vous me la faites détester, cette philosophie exécrable! oh, que je la méprise! elle a corrompu le cœur et gâté l'esprit de Gertrude!..... Votre changement ne doit pas me surprendre; j'ai mérité d'être oublié!... mais puis-je, sans mourir, voir Gertrude, sans pudeur, sans principes et sans délicatesse!... Gertrude, m'annoncer, avec calme, qu'elle a pris un amant! Gertrude, infidelle et parjure, m'offrir un asile chez le rival qu'elle me préfère!... Mais il n'est pas encore votre époux; vous n'avez pu prévoir le ressentiment d'un cœur sensible, profondément blessé!..... Adieu pour jamais!..... Je ne pourrai vous oublier, mais je saurai me venger..... A ces mots, Edmond se précipita vers la porte; Gertrude, effrayée, voulut l'arrêter, mais Edmond la

repoussa et sortit impétueusement.

Robert avait dit qu'il retournait chez lui, pour y prendre des chevaux; Edmond s'y rendit sur-le-champ: il entre, demande à parler à Robert, et, seul avec lui, il lui déclare qu'il est son rival, et l'invite à le suivre..... Robert, étonné, propose une explication philosophique; Edmond répond brutalement, et Robert se décide à le suivre. Ils furent dans un endroit écarté près du parc, et là, ils mirent l'épée à la main..... Dans ce moment, passe un homme de bonne mine qui s'avance précipitamment vers les combattans, se jette au milieu d'eux et les sépare; Edmond reconnaît Charles Silney, un jeune homme aimable et vertueux, avec lequel il avait été intimement lié dans les premiers mois de son séjour à Oxford. Charles Silney, malgré la résistance d'Edmond, lui arrache son épée, le prend sous le bras et l'entraîne. Robert, très-satisfait de ce dénouement,

tourne ses pas d'un autre côté et disparaît.

Charles emmène Edmond chez lui, et là, le questionne avec tant d'amitié, qu'Edmond céda sans effort au plaisir si doux, d'ouvrir un cœur blessé, fermé depuis long-temps à la confiance! Il fit le récit détaillé de ses fautes, de ses malheurs, de son amour et de ses peines.

Charles était riche, bon, sensible; il fut profondément touché de la situation d'Edmond, et, devant partir le lendemain pour l'Italie, il lui offrit de l'emmener avec lui; Edmond accepta avec joie cette proposition. Charles devait aller coucher à la campagne, à six milles de Londres, et, désirant ne point se séparer d'Edmond, il conduisit ce dernier dans sa maison; car Edmond, avant de partir, voulait revoir la malheureuse inconnue qu'il logeait chez lui, et Charles, que ce récit avait vivement intéressé, monta, avec Edmond, dans la chambre où couchait cette

infortunée. Les deux amis la trouvèrent dans le même état, toujours privée de sa connaissance et de la parole : cependant, le son de voix d'Edmond, parut la ranimer un peu ; elle se retourna, rouvrit les yeux, les éleva sur lui, et le sentiment et la joie se peignirent dans ses regards ; mais, perdant peu à peu cette douce expression, ils devinrent étonnés et fixes,.... Edmond lui parla, elle ne répondit rien et ferma les yeux. Edmond ne la quitta qu'avec un extrême attendrissement ; il fut convenu avec l'hôtesse, que si l'inconnue recouvrait la santé, elle resterait en possession du logement d'Edmond, et qu'elle serait nourrie à la table de l'hôtesse : sa pension fut payée d'avance pour un an.

Edmond quitta Londres, non sans penser douloureusement à la philosophe Gertrude, mais, du moins, avec la ferme résolution de tâcher de l'oublier. Charles avait une sœur, veuve depuis deux ans, et nommée madame Melrose,

qui logeait avec lui dans sa maison de campagne. Madame Melrose, âgée de vingt-deux ans, était jolie, ingénue, douce et timide. Quelque préoccupé et même quelqu'affligé que puisse être un homme, il remarque toujours une jeune femme aimable. Edmond trouva madame Melrose charmante; en admirant sa douceur, sa simplicité et sa modestie, combien il maudissait, en secret, la philosophie qui peut dépouiller une femme de tant de grâces!....

Les deux amis partirent le surlendemain : laissons-les voyager, et retournons à Londres.

Gertrude, instruite par Robert, de tout ce qui s'était passé entre lui et Edmond, fut d'abord très-alarmée; peu de jours après, elle apprit, avec plaisir, qu'Edmond était parti pour l'Italie; elle l'avait aimé véritablement : mais, séduite par la manière de penser de Robert, lui croyant un génie supérieur, et la plus grande passion pour elle, la

vanité, et, sur-tout, les raisonnemens philosophiques l'avaient conduite beaucoup plus loin qu'elle n'avait eu l'intention d'aller. N'ayant point caché à Robert ses premiers engagemens avec Edmond, elle avait parlé de constance, de fidélité;.... Robert avait répondu : que ces *préceptes singuliers* étaient *opposés à la nature, contraires à la raison, et faits pour multiplier les crimes;* que *rien n'est plus insensé qu'un précepte qui proscrit le changement qui est en nous, et qui commande une constance qui n'y peut être;* que *l'on est en délire, si l'on croit qu'il y ait rien, soit en haut, soit en bas, dans l'univers qui puisse ajouter ou retrancher aux lois de la nature.* (1)

L'embarras de répondre, la honte de paraître respecter des préjugés vulgaires, empêchèrent Gertrude de con-

(1) Diderot. *Supplément au Voyage de Bougainville.*

tredire ces maximes qui, d'ailleurs, n'étaient pas tout-à-fait nouvelles pour elle; car, avec un assez bon fonds de lectures philosophiques, elle avait, depuis long-temps, les germes de la philosophie, une tête ardente, un desir effréné de célébrité, des passions impétueuses.....

Robert ne manqua pas de la louer, à l'excès, sur la supériorité de son esprit, et sur la force de son caractère; Gertrude voulut se montrer digne de ces éloges flatteurs. On sait combien l'émulation accélère les progrès. Robert, admirant ceux de son aimable disciple, sut profiter de l'enthousiasme qu'il inspirait.... Gertrude, alors, eut un moment de faiblesse, elle laissa entrevoir quelques remords; mais Robert lui rappela les grands principes de la philosophie : l'être *fier*, lui dit-il, *l'être vertueux, ne doit obéir qu'à la morale universelle! Que signifient ces devoirs qui tiennent aux circonstances, qui*

dépendent du caprice des lois et de la volonté des prêtres, et soumettent la conscience de l'homme à la volonté d'autres hommes asservis, depuis long-tems, sous le joug des mêmes préjugés (1)? Robert ajouta, que l'*adultère, et l'inceste même, ne sont point des crimes; que les législateurs qui sévissent contre ces prétendus crimes, sont des bêtes féroces qui battent la nature, et que la société qui se soumet à leurs lois, n'est qu'un ramas d'hypocrites, ou d'imbéciles en qui le préjugé a tout-à-fait étouffé la voix de la nature, ou d'êtres mal organisés, en qui la nature ne réclame pas ses droits.* (2)

Gertrude, enfin, perfectionnée par ces sublimes leçons, parvint à s'élever au-dessus de *tous les préjugés*, c'est-à-dire à ne vivre que pour le plaisir,

(1) D'un ouvrage nouveau.

(2) Diderot. *Supplément au voyage de Bougainville.*

et à se laisser entièrement guider par ses goûts. Elle avait pris Robert pour amant, sans l'aimer; mais ensuite elle s'attacha passionnément à lui, quoiqu'elle eût dit le contraire à Edmond. Elle parla de mariage, Robert donna sa parole de l'épouser; mais, sous différens prétextes, il éludait de remplir cet engagement; et enfin, il avait déclaré, qu'avant de se marier, il fallait absolument qu'il fît un voyage de six semaines dans ses terres. Les choses en étaient là lorsqu'Edmond partit pour l'Italie. Non-seulement Robert n'avait jamais eu le projet d'unir son sort à celui de Gertrude, mais il avait, depuis long-tems, le desir d'en épouser une autre: quoiqu'il aimât beaucoup la philosophie pour lui, il avait calculé qu'une jeune personne, bien pieuse, et bien sincèrement attachée à tous *les vieux préjugés*, vaut mieux, *pour un mari*, qu'une femme philosophe: en conséquence, il retournait dans le Devonshire, avec l'inten-

tion de demander en mariage la fille d'un de ses voisins, élevée à l'*ancienne manière*; elle avait d'ailleurs une fortune considérable, et Gertrude, prodigue et dissipatrice, avait déjà prodigieusement dérangé la sienne. Gertrude, ainsi que toutes les femmes philosophes, aimait, par principes, le luxe et la parure; elle savait combien il est méritoire de contribuer *à nourrir* les ouvriers des manufactures; elle *nourrissait* beaucoup de marchandes de modes et de bijoutiers, et elle avait contracté des dettes énormes, dont elle ne connaissait pas la moitié, car elle oubliait toutes celles dont elle égarait les mémoires. Cependant, sa passion pour Robert augmentant chaque jour, elle prit, à ce sujet, une inquiétude vague, qu'elle ne put surmonter; et un soir, qu'elle en était plus tourmentée qu'à l'ordinaire, elle lui écrivit un billet, conçu dans ces termes :

« Je vous aime; mais peu de tems s'est

« écoulé depuis que ce sentiment règne
« en mon âme; il n'a pas encore renou-
« velé mon être; tous les sentiers ne
« m'offrent pas encore la trace de vos
« pas; chaque jour n'est pas encore
« marqué pour devenir à jamais l'anni-
« versaire d'un de vos accens ou de vos
« regards. J'ai dans la vie, dans l'espace,
« dans ma pensée, des retraites pour
« vous fuir. L'habitude et la passion,
« ces deux pouvoirs, en apparence,
« contraires, ne se sont pas réunis pour
« m'asservir; mais, si vous laissez mon
« cœur se dire: Robert ne me quittera
« jamais, c'en est fait de moi-même....
« Cependant, comme le cœur de l'hom-
« me est indépendant de ses propres
« résolutions, je ne vous demande qu'un
« serment qu'il vous sera toujours pos-
« sible de tenir. Si vous pressentez que
« votre âme est prête à se détacher de la
« mienne, jurez-moi qu'avant l'instant
« où je pourrais le découvrir, vous me
« donnerez la mort.... L'homme est un

« être passager qui implore la durée.
« Néanmoins, ô Robert, c'est la mort
« que je vous demande, si vous devez
« changer; car alors, pour moi, la vie
« serait déshéritée de tout avenir!....
« Je vous ai prouvé mon amour, je ne
« m'en enorgueillis point. Quand toutes
« les facultés du cœur sont consacrées à
« un seul objet, qu'importent les combi-
« naisons du hasard qui offrent, à ce dé-
« vouement, des occasions de se prouver,
« plus ou moins éclatantes? La passion
« se peint toute entière en elle-même,
« rien de ce qui en dérive ne peut l'éga-
« ler, et c'est à son foyer sublime que
« tous ses rayons doivent être sentis.
« Telles sont, ô Robert, les idées que
« m'inspirent la conviction solitaire
« d'une raison méditative, et les senti-
« mens qui retentissent à mon âme.
« Adieu, j'attends votre réponse. » (1)

Les cœurs froids et les esprits mé-

(1) D'un auteur moderne.

diocres comprendront peu de choses à cette lettre, ils appelleront cela du *galimatias;* mais les philosophes diront que c'est là le véritable ton de la passion; ils sentiront combien il y a de grâces et de naturel dans cette manière d'écrire : ce n'était pas celle de Voltaire et de J. J. Rousseau, on n'a pris que leurs principes, et, quant à leur style, il est reconnu que celui de leurs disciples vaut infiniment mieux. Robert ne répondit point. Au bout de deux mois, Gertrude apprit que Robert venait de se marier. Pour surcroît de honte et de douleur, Gertrude, malgré ce qu'elle avait dit sur la *pureté de sa liaison* avec Robert, n'ignorait pas que, sous trois mois, elle serait mère.... A cette même époque, ses créanciers saisirent tous ses biens; elle fut obligée de quitter sa maison, et même de donner ses diamans et ses bijoux pour sauver sa liberté; tous ses domestiques, à l'exception d'une seule femme-de-

chambre, l'abandonnèrent à la fois, et avec insolence, parce qu'il lui fut impossible de les payer entièrement. Brouillée avec la famille qu'elle déshonorait, trahie par son amant, délaissée par de faux amis, insultée par des valets, dépouillée de tout, accablée d'ignominie, la malheureuse Gertrude, suivie de la fidelle Betzy, se réfugia dans un petit village aux environs de Londres. Malgré ses torts, sa détresse aurait dû lui rendre une famille. Ses parens eurent la bassesse et la dureté de n'offrir à cette infortunée, ni consolations, ni secours. On va dîner et souper chez ceux qui se conduisent ainsi, lorsqu'ils ont de bonnes maisons; mais on les condamne, on les méprise, que leur importe? Les gens heureux ne savent jamais ce qu'on pense et ce qu'on dit d'eux.

Les philosophes modernes enseignent qu'il est impossible de vaincre les passions violentes, ils se font même un mérite sublime de les porter au dernier

degré d'extravagance et d'impétuosité; néanmoins, ces faibles esclaves de leurs penchans ne parlent que de la force de leur caractère et de leur *indomptable fierté*. Ils ne voient qu'un homme *médiocre* et sans *énergie*, dans celui qui, sachant se maîtriser lui-même, résiste, avec persévérance, combat avec courage, et triomphe en s'immolant à la vertu. Etrange déraison qui s'enorgueillit de ce qui devrait humilier, et qui, s'enthousiasmant pour la *liberté politique*, ne croit pas à la liberté morale, ou la méprise.

Les femmes faibles que la fausse philosophie n'a point corrompues, savent, du moins, qu'elles s'égarent lorsqu'elles quittent la route de la vertu, et le repentir peut les y ramener; mais une femme philosophe, *disciple de la nature*, méprise, avec arrogance, tous les devoirs qu'elle trahit; la religion ne lui paraît qu'une absurdité, et les sermens, qu'une chimère et une folie. Elle dit:

que l'homme d'un jour ne doit point enchaîner l'homme de toute la vie; que l'Être tout-puissant et souverainement bon, n'a pas besoin que sa créature soit fidelle aux vœux imprudens qu'elle lui a faits. Ainsi l'homme, changeant continuellement de desseins, de desirs, de sentimens, et ne *pouvant vaincre ses passions*, ne peut sans extravagance *enchaîner son avenir*, et même, *l'homme d'un jour* est absous de droit, lorsqu'il manque à la promesse qu'il a faite pour le lendemain; et, comme la *nature* n'a jamais ordonné de résister à l'impulsion des sens et à l'amour, il en résulte que la chasteté n'est qu'une simplicité ridicule et même condamnable, puisqu'elle s'oppose *au vœu de la nature;* c'est ce que les philosophes, tout-à-fait sincères, ont solemnellement déclaré, et ce que les principes des autres font conclure.

Gertrude, désespérée de la perfidie de Robert, et profondément humiliée

de l'abandon de ses amis et de la perte de ses biens, n'éprouvait aucun remords. Que pouvait-elle se reprocher? n'avait-elle pas suivi fidellement les mouvemens inspirés par la nature? Cette philosophie seule peut donner à une femme du calme et de l'effronterie dans le vice, et de la fierté dans le déshonneur. Mais cet orgueil insensé n'avait pas la puissance de modérer un désespoir impétueux, et de consoler une âme sensible. Gertrude ne vit plus rien dans l'avenir qui pût exalter son imagination, en enivrant son cœur d'illusions et de passion, et sa vanité de succès brillans; c'était pour elle une infortune entière et sans ressource; elle forma un projet sinistre qu'elle se promit d'exécuter aussitôt qu'elle aurait mis au jour l'enfant qu'elle portait dans son sein.

Gertrude habitait, depuis deux mois, sa triste retraite, lorsqu'un matin, (le dix de janvier) la bonne Betzy entra dans sa chambre, en lui présentant un

bouquet; c'était le jour de la naissance de Gertrude, à laquelle cette attention rappela un souvenir douloureux, celui des hommages et des fêtes brillantes dont elle avait jusqu'alors été l'objet à cette époque. Que fais-tu ? dit-elle à Betzy en poussant un profond soupir; non, Betzy, non, désormais on ne doit plus me donner des fleurs.... Va dans le petit bois, coupes-y une branche de cyprès, apporte-la-moi; voilà, maintenant, le symbole qu'il faut m'offrir... Betzy, sans rien comprendre à ce langage, obéit. Cependant, l'air solemnel et le ton sinistre de Gertrude, lui causaient une sorte d'effroi dont elle ne pouvait se rendre compte. Gertrude, comme toutes les personnes qui joignent à la sensibilité que nul principe ne modère, une imagination ardente et dépravée, avait l'esprit faux, et quelque chose d'emphatique dans le maintien; on eût cru, en la voyant, que sa douleur était feinte; mais, par l'effet d'une

longue habitude, l'exagération et l'affectation se trouvaient naturellement dans ses idées, dans son langage et dans ses manières. A force de prétendre à l'originalité et à la sublimité, elle était devenue, de très-bonne foi, enthousiaste et bizarre.

Betzy descendit dans les champs. Madame Melrose, sœur de l'ami d'Edmond, retirée dans ce même village, se promenait seule dans le bois; elle était auprès du cyprès, lorsque Betzy vint en couper une branche. Surprise de cette action, et de l'expression de tristesse répandue sur le visage de cette jeune fille, elle l'interrogea. Betzy, naturellement très-communicative, dit beaucoup plus qu'on ne demandait. Madame Melrose avait entendu parler des égaremens de Gertrude; elle vit, par le récit naïf de Betzy, que cette infortunée était dénuée de toute ressource, et réduite au désespoir, et elle résolut de l'aller voir le jour même, aussitôt que

la nuit serait venue, car elle voulait cacher une démarche que beaucoup de gens auraient pu trouver imprudente. A six heures du soir, elle se rendit chez Gertrude, et prit le voisinage pour prétexte de sa visite. L'aimable figure de madame Melrose, l'expression angélique de douceur et de bonté qui embellissait tous les mouvemens de sa physionomie, gagnèrent le cœur de Gertrude: elle montra une vive sensibilité; mais, par une fierté estimable dans ce cas, elle n'eut pas l'espèce de confiance que madame Melrose désirait obtenir; elle ne se plaignit point de son dénuement, ne parla que *des peines de son cœur;* elle déclara très-simplement qu'elle était au moment de devenir mère; elle gémit, sans détour, de l'inconstance et de la trahison de Robert Doiley : *Son âme,* dit-elle, *sa voix, son regard, s'emparèrent de mon être. Sans lui, il n'y a plus sur la terre, pour moi, que des couleurs effacées, des images con-*

fuses, des ombres errantes. Il est si distingué par son esprit, *son génie*, sa figure! Il a un *visage enchanteur* et du *charme dans la taille* (1). Lorsqu'au milieu d'un cercle, il me *saluait la première, je me sentais fière de cette marque d'intérêt, comme si les moindres signes de sa faveur marquaient à chaque personne, son rang, dans la vie....* Lorsqu'il *m'entourait dans ses bras*, et que *j'avais la tête posée sur son sein, j'éprouvais, je ne sais quelle émotion indéfinissable hors de l'existence, au-delà de ses bornes.....* Pour mon repos, j'aurais dû le fuir, *mais je ne crus pas devoir briser son cœur par des vertus intempestives....*

(1) Ces louanges, données par une femme à son amant, auraient paru fort ridicules dans le siècle de madame de Lafayette, et du tems de Richardson; mais on ne connaissait pas alors l'amour impétueux qu'on éprouve aujourd'hui. Voilà comme une femme *passionnée* doit s'exprimer.

Il me disait : *Pauvre créature ! fille du ciel ! tu es le bonheur, l'oubli de toutes les peines, la magie de la destinée....* Comment résister à ce langage séducteur !... Mais, dans notre dernière entrevue, combien je le trouvai changé ! *ses yeux n'exprimaient ni l'entraînement, ni l'abandon....* J'ai quitté Londres pour ne plus errer dans les lieux où j'étais aimée, *dans ces lieux où l'immobilité est là, pour attester le changement de tout le reste....* Ce que j'ai le *plus de peine à supporter, c'est l'absorbation et la fixation sur une seule idée.... Enfin, j'ai manqué la vie, et j'ai décoloré mon existence.*

La pauvre madame Melrose, qui n'était pas une femme de génie, ne vit dans ce discours qu'un égarement déplorable, causé par l'infortune; elle eut la simplicité de croire que la philosophe Gertrude extravaguait. Sa pitié s'en accrut; Gertrude la conjura de

revenir; elle le promit, et tint parole. Le lendemain, elle trouva Gertrude assise à côté de son feu, et plongée dans une si profonde méditation, qu'elle n'en fut apperçue qu'au moment où elle l'embrassa. Je me livrais à *un enthousiasme rêveur*, dit Gertrude, *et je m'examinais moi-même avec une attention féroce....* Je voudrais vainement pouvoir goûter *la satisfaction qui donne la possession de soi, acquise par la méditation.... par une sorte d'abstraction dont la jouissance est cependant réelle, on s'élève à quelque distance de soi-même, pour se regarder, penser et vivre; et comme on ne peut dominer aucun événement, on les considère tous, comme des modifications de notre être qui exercent ses facultés et hâtent, de diverses manières, l'action de sa perfectibilité. Ce n'est plus vis-à-vis du sort, mais de sa conscience qu'on se place.....* Eh bien, interrompit madame Melrose en

souriant, lorsque dans votre enthousiasme *rêveur*, vous examinant avec *férocité*, vous vous placez à quelques pas de vous-même, pour *regarder vos pensées*, n'êtes-vous pas un peu surprise, ma chère Gertrude? — Ah, sans doute, *je m'étonne moi-même de la constance avec laquelle j'analyse les affections du cœur!*... — Avant tout, ma chère amie, vous feriez bien de vous calmer... — Me calmer!... jamais. *Condamnée à la célébrité, sans pouvoir être connue, j'éprouve le besoin de me faire juger par mes écrits*... Quoi! ma chère Gertrude, vous voulez devenir auteur? Je voudrais faire l'*histoire des mœurs, de l'administration de la littérature, de l'art militaire de tous les peuples*.... — Une femme, annoncer qu'elle fera l'histoire *de l'art militaire de tous les peuples!*..... — Oui, je ferai tout cela, et bien d'autres choses encore; *mais si les peines du cœur bornaient le cours de ma destinée, je*

voudrais qu'un autre accomplît le plan que je me suis proposé. — Un autre! dites donc que vous en chargerez une académie toute entière, et, en outre, cinq ou six généraux d'armée; encore auront-ils bien de la peine à exécuter une si vaste entreprise. — Ce prodigieux travail ne serait pour moi qu'un jeu; les charmes de l'étude pourraient seuls me distraire de mes peines, *ce sont les jouissances les plus douces qui restent sur la terre aux âmes exilées de l'amour;* mais qui peut distraire d'un amour trahi?... Cependant, il faut mieux souffrir de l'inconstance; *l'âme alors est moins flétrie que si, sans événemens malheureux, la passion, par cela seulement qu'elle est, eût, au bout d'un certain tems, décoloré la vie, après être retombée sur le cœur qui n'aurait pu la soutenir.....* L'amour!... avant de mourir, je veux le peindre....—Quand vous aurez fait vos traités politiques et votre tactique uni-

verselle? — Je peux tout entreprendre à la fois; ma tête ardente et *mon âme orageuse* suffisent à tout; oui, je peindrai l'amour brûlant, impétueux, enivrant, irrésistible, tel que l'éprouve une grande âme.... Dans ces derniers tems, une *femme condamnée à mort avec son amant... présageant peut-être le terme où elle pouvait perdre l'amour qu'il avait pour elle, éprouvait un sentiment féroce et tendre qui lui faisait obtenir la mort comme une réunion éternelle;* et moi aussi, je suis capable de cette tendre férocité!.... *Le sentiment enivre chaque instant, et tant qu'on ne voit, qu'on n'éprouve rien que par un autre, l'univers entier est lui, sous des formes différentes, le printems, la nature, le ciel, ce sont les lieux qu'il a parcourus....* Appaisez-vous donc, ma chère Gertrude, interrompit madame Melrose effrayée de ce délire, songez à ce que vous dites; comment voulez-vous

qu'un amant puisse *parcourir le printems, la nature et le ciel?*..... M'appaiser? s'écria Gertrude, m'appaiser! quand je parle de l'amour!... — Mais, mon amie, sans vous retracer ici les préceptes de la religion, songez-vous que la saine philosophie nous enseigne qu'il est lâche et criminel de céder aux passions..... — C'étaient Platon, Socrate, Marc-Aurèle, Epictète qui prétendaient cela; *loin de moi ces axiomes impitoyables des âmes froides et des esprits médiocres*..... Je n'ai pris pour maîtres que les philosophes modernes; et, comme le dit avec tant de charme l'un de *mes* philosophes; *la sensibilité, espèce d'odorat d'une finesse exquise, va chercher profondément dans la substance de tout ce qui s'offre à elle, ces émanations fugitives, mais délicieuses, dont la douce impression ne se fait sentir qu'aux seules âmes dignes de*

l'éprouver (1). *Dans quelque situation qu'une profonde passion nous place, jamais je ne croirai qu'elle éloigne de la véritable route de la vertu.* J'aimais Robert avec idolâtrie, *avec abandon.... L'amour qui m'unissait à lui ne peut égarer, ne peut rendre criminelle; il est au-dessus des lois, des opinions des hommes; il est la vérité, la flamme, le pur élément, l'idée première du monde moral, les sentimens qui vous animent tous, n'en sont qu'une empreinte effacée.* A ces mots, madame Melrose, véritablement inquiète de l'état de Gertrude, la conjura de se taire, et lui présenta un grand verre d'orgeat qu'elle la força de boire, espérant que ce breuvage rafraîchissant calmerait un peu l'effervescence de son sang enflammé. J'avoue cependant, reprit Gertrude, qu'*il n'y a que les hommes capables de se tuer*

(1) D'Alembert. *Éloge de Despréaux.*

qui puissent, avec quelque ombre de sagesse, tenter cette grande route de bonheur..... Comment! s'écria madame Melrose, si l'on a de l'horreur pour le suicide, c'est une folie d'aimer?—Oui, et d'ailleurs, je regarde le suicide comme *un acte sublime*..... — Un acte sublime! . . . . . — *Il y a quelque chose de sensible ou de philosophique dans l'action de se tuer, qui est tout-à-fait étranger à l'être dépravé.* — Quelque *chose de sensible?* Mais c'est tout le contraire, c'est l'acte du plus horrible égoïsme : abandonner et désespérer tout ce qui nous aime, que trouvez-vous donc de *sensible* à cela? D'ailleurs, nous voyons dans l'histoire, que les scélérats les plus fameux et les plus atroces se sont tués.... Je sais bien que presque tous vos maîtres approuvent le suicide, et que l'un deux a dit : *Que les hommes qui se donnent la mort par dégoût pour la vie, méritent presque autant le nom de sages,*

que celui de courageux (1). Mais je n'ai jamais entendu dire que ce crime fût un *acte sublime.... — Les grands criminels peuvent être intrépides dans le danger, c'est une suite de l'enivrement, c'est une émotion, c'est un moyen, c'est un espoir, c'est une action; mais ces hommes ne se tuent presque jamais* (2): *soit que la providence n'ait pas voulu leur laisser cette sublime ressource, soit qu'il y ait dans le crime une ardente personnalité..... qui exclut les sentimens élevés..... Il est bon que les véritables scélérats soient incapables de cette action; ce serait une souffrance, pour une âme honnête, que de ne pas pouvoir mépriser complétement l'être qui lui inspire de l'horreur.* — O ma chère Gertrude!

---

(1) Helvétius. *De l'Esprit.* Voltaire aussi approuve formellement le suicide.

(2) Quand ils le peuvent, ils se tuent presque toujours.

vous y penserez, et j'espère qu'à la fin vous sentirez combien ce langage est affreux, sur-tout dans la bouche d'une femme... A ces mots, madame Melrose épouvantée, se leva; elle fit boire encore à Gertrude un verre d'orgeat; elle recommanda à Betzy de lui faire prendre toute la nuit du petit-lait, ensuite elle quitta Gertrude. Les jours suivans, madame Melrose rendit les mêmes soins à Gertrude : elle n'avait que trop entrevu les funestes résolutions que formait en secret cette infortunée, et la pitié, l'humanité, la religion inspiraient à madame Melrose le desir le plus vif de prévenir, s'il était possible, l'horrible catastrophe que les principes et la folie de la malheureuse Gertrude lui faisaient redouter. Un soir, en arrivant chez elle, madame Melrose vit du mouvement dans la maison, et Betzy, toute en larmes, lui conta que la vieille demoiselle, propriétaire de la maison, renvoyait Gertrude sans pitié

et sans délai, parce que cette dernière n'avait pu payer un terme échu du loyer. Madame Melrose fut trouver miss Brigitte; (c'était le nom de la propriétaire) elle paya la somme due; mais miss Brigitte persista, avec beaucoup d'aigreur, dans la résolution de renvoyer Gertrude : elle ajouta que ses principes et l'intérêt de sa réputation ne lui permettaient pas de garder chez elle une personne non mariée, *dans la situation* où se trouvait Gertrude. Cette austère miss Brigitte avait quarante-six ans, et un visage qui, dès l'âge de vingt-cinq, avait mis *sa réputation* à l'abri de tout malheur. Madame Melrose, indignée, se leva, quitta brusquement la prude miss Brigitte, et fut dans la chambre de Gertrude; cette dernière, immobile et consternée, était assise auprès d'une petite table, tandis que Betzy, en pleurant, faisait ses paquets. Gertrude éprouva un mouvement d'humiliation et d'embarras, en voyant paraître Mme Melrose;

accoutumée, depuis son enfance, à placer son bonheur dans l'admiration des autres, son orgueil repoussait la pitié; ce doux sentiment, lorsqu'il se rapportait à sa fortune actuelle, loin d'être pour elle une consolation, lui paraissait presque une insulte. Madame Melrose vint se jeter à son cou; Gertrude, dont l'âme était naturellement grande et sensible, fut profondément touchée; mais l'exaltation de la vanité et une multitude d'idées fausses ne lui permettant pas de se livrer à ce qu'elle éprouvait, elle voulut se montrer impassible, et affectant de sourire, je vais me rendre à Londres, dit-elle. Non, non, interrompit madame Melrose, vous allez venir chez moi, vous y resterez jusqu'à ce que vos affaires soient arrangées, six mois, un an..... Y pensez-vous, reprit Gertrude avec une extrême émotion, vous savez l'état où je suis..... — Eh bien, vous ferez vos couches chez moi, je vous soignerai, je ne vous quitterai point, et

quand votre santé sera parfaitement rétablie, nous nous occuperons, l'une et l'autre, de vos affaires. A ces mots, deux larmes s'échappèrent des yeux de Gertrude ; mais ces larmes se séchèrent aussitôt, en voyant Betzy s'élancer aux pieds de madame Melrose, en s'écriant : Ah ! Madame, vous nous sauvez la vie !.. Cette action, qui donnait tant d'importance au bienfait de madame Melrose, blessa l'orgueil de Gertrude. Êtes-vous folle, Betzy ? dit-elle d'un ton sec. La pauvre Betzy se releva avec une sorte de confusion ; et Gertrude, se tournant vers madame Melrose, la remercia froidement, et parut persister dans le dessein de retourner à Londres. Madame Melrose, sans l'écouter, dit à Betzy d'aller chez elle chercher sa voiture. Betzy ne se fit pas répéter deux fois cet ordre, elle sortit en courant, et madame Melrose, embrassant tendrement Gertrude, lui parla avec tant d'amitié, que Gertrude, enfin,

accepta sans peine ses offres touchantes.

Gertrude, en admirant la bonté de madame Melrose, fit des réflexions qui la confirmèrent dans l'affreux projet qu'elle avait formé; elle laissait croire, par vanité, qu'elle espérait pouvoir arranger ses affaires, mais, au fond, elle pensait qu'elle était ruinée sans ressource, et qu'alors, après ses couches, elle se retrouverait dans la plus profonde misère, et avec un enfant!.... Elle imaginait bien que la sensible madame Melrose ne l'abandonnerait pas; mais elle ne pouvait supporter l'idée de lui être à charge et de ne subsister que par ses bienfaits. Non, non, se disait-elle, il vaut mieux se délivrer de tant de peines et d'inquiétudes; il vaux mieux montrer un grand caractère et laisser des regrets, que traîner une vie obscure dans une situation subalterne, et s'exposer à souffrir les humiliations inévitables dans une telle destinée. Madame Melrose est bonne et généreuse, je lui léguerai mon enfant, et

ce sera d'une manière si solennelle, que, pour l'intérêt même de sa propre gloire, elle ne pourra jamais abandonner cette innocente créature. Cette idée frappa tellement Gertrude, qu'elle écarta de son imagination tout ce qui pouvait, du moins, la faire hésiter : elle ne songea plus qu'à former le plan de sa mort, à préparer une scène dramatique, à se représenter l'effet qu'elle produirait; elle jouissait d'avance de l'étonnement, de l'admiration qu'elle inspirerait; elle pensait, avec enthousiasme, qu'elle n'avait plus que ce moyen de fixer sur elle tous les yeux, et de rendre son nom à jamais célèbre; et, victime de l'orgueil, elle se préparait sans terreur à s'immoler, parce qu'elle s'occupait uniquement de ce qui pouvait flatter sa vanité. Fixer son cœur et son esprit sur une seule pensée, employer toute son imagination à l'embellir et à lui donner de l'éclat et de l'élévation, telle est la folie de tous les sentimens véh mens

et de toutes les passions, et la cause funeste de nos égaremens les plus coupables. Ainsi que les personnes bornées, les gens passionnés ne voient qu'une seule face de l'objet qui les frappe; la passion n'élève l'esprit que par secousses inégales, elle ne l'agrandit point; elle donne souvent de la profondeur sur un point seulement, elle ne donne jamais l'étendue.

Madame Melrose n'ignorait pas que Gertrude était proche parente de ce jeune Edmond qu'elle avait vu, avec intérêt, et qui voyageait avec son frère; et Gertrude savait qu'Edmond, après avoir fait, avec Charles Silney, le voyage d'Italie, revenait dans sa patrie, et qu'on l'attendait incessamment. Gertrude pensait toujours à Edmond, avec attendrissement, elle desirait qu'il pût être présent à la scène terrible qu'elle méditait, certaine de regagner toute son estime, et de lui laisser d'elle un souvenir ineffaçable. Gertrude s'était appro-

çue que madame Melrose parlait d'Edmond avec plaisir; elle imagina facilement qu'elle pourrait s'attacher à lui; cette idée blessait son orgueil, quoiqu'elle aimât madame Melrose. Si je pouvais me décider à vivre, se disait-elle, quel serait mon rôle avec ces deux personnes, Edmond, ayant pour moi tout le mépris d'un amant outragé, et madame Melrose éprouvant les inquiétudes de la jalousie? Il faut mourir, tout me l'ordonne: je montrerai un héroïsme si rare dans une femme, et un courage si sublime, que je ferai renaître dans le cœur d'Edmond des sentimens que madame Melrose n'obtiendra jamais. Madame Melrose, à la recommandation de son frère, allait quelquefois à Londres voir cette infortunée recueillie par Edmond, et qu'il avait laissée mourante et sans connaissance dans son logement. Après une longue maladie, elle avait enfin repris la santé et toutes ses facultés. Elle demanda Ed-

monde, et parut affligée en apprenant qu'il était en Italie. Elle lui écrivit, pour le remercier, avec les plus touchantes expressions de la reconnaissance, et pour lui annoncer qu'elle avait un important secret à lui révéler, mais qu'elle ne pouvait le confier à la poste, et qu'elle attendrait son retour pour le lui dire de vive voix. Cette jeune personne s'appelait Fanny Miller; elle était plongée dans une profonde mélancolie; et, quoiqu'elle parût vivement touchée des bontés de madame Melrose, elle refusa constamment de lui conter son histoire.

Cependant, madame Melrose mettait tous ses soins à distraire Gertrude de sa douleur, et, sur-tout, à la ramener aux idées religieuses; mais elle n'avait nul ascendant sur elle. Gertrude l'aimait, elle estimait son caractère, et, en même tems, elle ne faisait aucun cas de son esprit. Une femme qui n'admirait que la sagesse et la vertu, qui craignait les pas-

sions, et qui pensait que la raison doit en garantir, ne pouvait paraître, aux yeux de Gertrude qu'une personne excessivement médiocre.

Un jour que madame Melrose essayait, avec ménagement, d'inspirer à Gertrude quelques sentimens de repentir, Gertrude lui répondit que *l'être qui n'a jamais fait de mal à personne, est exempt de fautes au tribunal de sa conscience;* mais, reprit madame Melrose, croyez-vous que nous ne soyons sur la terre que pour n'y pas nuire? Gertrude convint que ce qu'elle venait de dire n'était pas fort réfléchi; elle ajouta qu'elle avait toujours été bienfaisante, et, suivant l'usage des philosophes, elle fit un long éloge de *son âme* et de *ses qualités naturelles*. Cependant, dit madame Melrose, pouvez-vous raisonnablement vous flatter de n'avoir jamais fait de mal par vos discours si peu ménagés et si hardis? Lorsque vous parlez de l'amour avec tant d'enthousiasme,

croyez-vous qu'une jeune personne faible et sans expérience puisse vous écouter sans danger?... Quand vous soutenez que le suicide est une *action sublime*, comment ne craignez-vous pas d'être entendue de l'infortuné tenté déjà de s'ôter la vie; ne frémissez-vous pas en pensant que vous le déciderez..... que c'est vous qui aurez fait verser le sang qu'il répandra, et que sa malheureuse épouse et ses enfans désolés vous accuseront, avec justice, d'avoir été son assassin?.... Gertrude répondit qu'elle ne s'exprimait ainsi que tête à tête avec son amie, et je ne crois pas, ajouta-t-elle avec un sourire dédaigneux, que de tels discours soient dangereux pour vous. Cette opinion m'honore, reprit madame Melrose, et je vous en remercie. L'orgueilleuse Gertrude sourit encore. Madame Melrose hasarda de lui parler de religion, et Gertrude répondit nettement, que *la religion est presque toujours destructive des qualités natu-*

relles (1)... *Les qualités naturelles développées par les principes, par les sentimens de la moralité, sont de beaucoup supérieures aux vertus de la dévotion.* — Mais quelles vertus naturelles sont donc supérieures à celles que donne la piété? sont-ce la tempérance et la chasteté?... — Oh! ces vertus-là ne sont point dans la nature: nous ne les comptons point. — Et le pardon des injures? — Est une lâcheté: les grandes âmes sont vindicatives. — L'humilité? — L'humilité est une platitude. Plus on est fier de ses vertus, plus on s'estime soi-même, plus on est grand. — Vous me forcez de convenir que tous les philosophes sont des héros. Du moins, vous nous accorderez la patience et la résignation dans le malheur? — La résignation, dans ce cas, est une faiblesse méprisable.

(1) Cette phrase n'est pas française; mais on a déjà dit que tel est le langage actuel de la haute philosophie.

Qui peut s'affranchir, doit briser sa chaîne. La mort délivre de tout. — Et la modération? — C'est l'insipide vertu des esprits médiocres. — La charité? — Elle n'est rien auprès de notre bienfaisance. Enfin, on peut dire, contre la dévotion, que *par-delà ce qui est commandé, tout ce qu'on refuse est légitime; la justice dégage de la bienfaisance; la bienfaisance de la générosité; et, contens de solder ce qu'ils croient leurs devoirs, s'il arrive une fois dans la vie, où telle vertu clairement ordonnée exige un véritable sacrifice* (1)... — Mais, ma chère Gertrude, vous dites là des choses incompréhensibles. Est-il donc une plus grande générosité, que celle de rendre le bien pour le mal? est-il une *bienfaisance* plus touchante que celle de donner tous

(1) Je me suis assurée, en lisant l'*errata* de l'ouvrage, qu'il n'y a nulle faute d'impression dans ce passage inexplicable.

ses biens aux pauvres, et de dévouer sa vie entière aux infortunés? Voilà les actes d'une *charité* parfaite; ils ont été communs dans tous les siècles; pouvez-vous en citer autant à la gloire de la philosophie? La religion a rendu la plus sublime bonté, si vulgaire, qu'à peine la remarquons-nous. Qu'eussent dit les anciens sages, s'ils eussent vu, parmi eux, des femmes de tout âge, s'associer pour s'enfermer, à jamais, avec des moribonds et des pestiférés, afin de les soigner? Quel eût été leur étonnement et leur admiration? Parce que ces miracles de la charité chrétienne sont communs, devons-nous les voir sans émotion et sans vénération?... — *Il est des biens, des services, des condescendances de tous les instans qu'on n'obtient jamais de ceux qui, ayant tout réduit en devoir, n'ont pu dessiner que les masses.* — Je vous défie de me citer un service que l'on ne soit pas en droit d'attendre de l'homme religieux. Il est

vrai qu'une femme pieuse n'aura point de condescendance vile et criminelle; par exemple, elle ne favorisera pas un commerce adultère.... — Pour moi, je crois que *celui qui n'a jamais besoin de consulter ses devoirs, parce qu'il peut se fier à tous ses mouvemens; celui qu'on pourrait trouver, pour ainsi dire, une créature moins rationnelle, tant il paraît agir involontairement, et comme forcé par sa nature; celui qui exerce toutes les vertus véritables sans se les être nommées à l'avance, et se prise d'autant moins que, ne faisant jamais d'effort, il n'a pas l'idée d'un triomphe : celui-là est l'homme vraiment vertueux.* — Je suis étonnée qu'une grande métaphysicienne comme vous confonde ainsi la *vertu* avec la *bonté* parfaite, ou plutôt la bonté idéale. La vertu suppose toujours un effort et un combat, c'est pourquoi les anciens l'ont ingénieusement représentée sous les traits de *la force*. Mais quel est donc

cet être qui, pour ne faire que des actions vertueuses, n'a *jamais besoin de consulter ses devoirs?* où l'avez-vous rencontré? L'Évangile dit : Que *Dieu seul est bon;* parce que lui seul l'est sans effort et par son essence divine; mais pour nous, croyez-moi, nous avons besoin de lois positives; et s'il faut du courage pour les suivre, cet effort nous fait sentir l'imperfection de notre nature, comment pourrait-il nous enorgueillir? D'ailleurs, chaque chrétien s'applique ces belles paroles d'un des pères de l'Église! *Quand Dieu couronne vos mérites, il ne couronne que ses dons* (1). Enfin, permettez-moi de vous citer, sur ce sujet, une réflexion qui me paraît assez frappante :

« Celui qui n'est guidé que par la seule « humanité, se permet, dans la pratique « de la bienfaisance, de *préférer*, et, par « conséquent, *d'exclure*, à son gré, sui-

(1) Saint-Augustin.

«vant ses goûts et ses répugnances; il «choisit ses bonnes actions. Celui que la «religion inspire, saisit toutes les oc-«casions qui se présentent de faire le «bien : rien ne lui répugne, rien n'est «au-dessus de son zèle et de ses forces; «il ne cède point à un attrait particu-«lier, à un instinct aveugle; il obéit à «des lois positives, indispensables et «sacrées, et même, s'il était forcé de «choisir entre deux bonnes actions, il «préférerait, sans hésiter, la plus dif-«ficile à faire, la plus pénible, parce «qu'il sait qu'elle est la plus méritoire, «et que, d'ailleurs, peu de gens s'en «chargeraient. » (1)

Jugez donc s'il est possible de comparer, avec justice, l'utilité de la *bienfaisance* philosophique à celle de la *charité chrétienne?* Cet entretien ne fit aucune impression sur l'esprit de

(1) La *Philosophie chrétienne*, par l'auteur de cette Nouvelle.

Gertrude : on est si profondément attaché à une *morale* qu'on a composée soi-même d'après ses goûts et son caractère, qu'il n'est plus possible de l'abjurer que lorsque les passions s'affaiblissent, ou lorsqu'une funeste expérience en a fait connaître la fausseté et les horribles conséquences.

Au commencement de la semaine suivante, Gertrude sentit les douleurs de l'enfantement, et mit au monde une fille. Une nourrice, choisie par madame Melrose, prit soin de l'enfant. Gertrude demanda avec instance que la nourrice et l'enfant restassent chez madame Melrose, jusqu'à ce qu'elle fût en état de sortir. Madame Melrose y consentit, quoiqu'elle n'ignorât pas combien cette condescendance serait blâmée par toutes les prudes du village, animées par miss Brigitte; les amis mêmes de madame Melrose n'approuvaient pas son extrême bonté pour une personne déshonorée avec tant d'éclat. Je sens, leur

répondit madame Melrose, que cette indulgence, à mon âge, pourrait me faire tort, si j'avais eu d'ailleurs une conduite légère; mais j'ose dire que j'ai toujours montré tant de prudence et de réserve, qu'il est impossible d'attribuer à un manque de décence et de principes, tout ce que je fais pour cette infortunée. Je n'ai pu voir, sans pitié, le délaissement et le profond désespoir de cette jeune et belle créature; malgré ses fautes et ses erreurs, je suis certaine que son âme n'est point corrompue : elle a conservé de la noblesse et de la sensibilité; enfin, j'ai pris pour elle l'amitié la plus tendre, et la religion même m'ordonne de la plaindre, de la secourir, de tout faire pour l'éclairer : quelles promesses ne fait-elle pas à celui qui pourra ramener une âme égarée dans le chemin de la vertu!.....

Ces sentimens rendirent inutiles tous les efforts que l'on fit pour détacher ma-

dame Melrose de la malheureuse Gertrude. Cette dernière commençait à se rétablir, et s'était déjà levée une fois, lorsque madame Melrose reçut un billet de son frère, daté du port où il avait débarqué : il lui mandait qu'il suivrait de près sa lettre. En effet, il arriva le lendemain, en annonçant qu'Edmond viendrait le jour suivant. Edmond était resté à Londres pour y voir Fanny Miller, cette jeune personne qu'il avait laissée dans son logement. Il éprouvait une extrême curiosité d'apprendre, enfin, cet important secret qu'elle devait lui révéler. Fanny fondit en larmes en revoyant son bienfaiteur; et pressée par lui de s'expliquer, je sais mieux que personne, lui dit-elle, combien vous êtes généreux; cependant, j'ai besoin que vous me promettiez de ne point solliciter toute la rigueur de la justice contre le crime que je vais vous dévoiler..... Un crime! interrompit Edmond avec émo-

tion!... Oui, répondit Fanny, mais un crime dont je ne suis point complice. Parlez sans crainte, reprit Edmond, et s'il est question de pardonner, comptez sur moi. Ecoutez-moi donc, dit Fanny : pour vous instruire parfaitement, je suis forcée de vous conter mon histoire; mais j'abrégerai ce récit autant qu'il me sera possible.

Je suis née à Glasgow, d'une famille de négocians, ruinée par différens malheurs. A dix-sept ans, je perdis mes parens : j'avais reçu de l'éducation, mais n'ayant nulle ressource au monde, je fus obligée de vivre de mon travail. Je me plaçai chez une marchande lingère, parente de John Summer, le premier commis de feu votre père. Ce jeune homme qui, sous un extérieur agréable, cachait l'âme la plus noire, parut s'attacher à moi; il séduisit sans peine un cœur sensible et crédule; il prétendit que de puissantes raisons de famille

l'empêchaient de m'épouser; il me fit les sermens les plus solemnels pour l'avenir, et je consentis à quitter la maison où j'étais, pour aller m'établir dans un appartement plus près de lui, et par conséquent dans le voisinage de la maison de votre père. Au bout de quelques mois, Summer me détermina à partir pour Londres, en me promettant qu'il m'y rejoindrait promptement, et qu'alors il m'épouserait: il fut convenu qu'un de ses amis, qui partait sous huit jours, se chargerait de moi, et me conduirait à Londres, chez une tante de Summer, qui, disait-on, m'attendait et me recevrait comme une nièce chérie. Quelques jours après, Summer, un matin, vint chez moi; il était dans une grande agitation: il me dit que, pour une affaire qui exigeait un profond secret, et qui ne le regardait point, il avait besoin de mon logement pour vingt-quatre heures, et

il me demanda d'aller passer ce tems chez une personne de ma connaissance. J'y consentis. Ce mystère m'inquiéta d'autant plus, que depuis long-tems je remarquais dans Summer un changement frappant : il était sombre, agité, distrait et rêveur. Pour éclaircir mes soupçons, je résolus de demeurer secrètement dans mon appartement. Je restai cachée dans un petit cabinet dont la porte vitrée, couverte d'une gaze, donnait dans ma chambre, et je fermai soigneusement les verroux intérieurs de cette porte. Ce cabinet avait une autre issue par laquelle je pouvais entrer et sortir sans être apperçue. Sur le soir, je vis paraître Summer tenant une lumière; il la posa sur un secrétaire dont la partie supérieure était ouverte; le bas formait une armoire fermée, et dont j'avais gardé la clef. Summer se promena dans la chambre; il avait l'air égaré, de tems en

tems il regardait à sa montre. Au bout d'une demi-heure, un autre homme entra, il s'appelle Blomer, c'est un homme de loi. Summer et lui s'assirent auprès du secrétaire, et Summer prenant la parole: il se meurt, dit-il, et ne passera pas la nuit (il parlait de votre père); nous n'avons plus de tems à perdre; avez-vous fait le testament? Oui, répondit Blomer, et j'ai parfaitement imité la signature, la voici; et il lui présenta la fausse pièce. Voyons, dit Summer, l'original et le *modèle* que je vous ai donnés. A ces mots, Blomer tire un porte feuille de sa poche qui renfermait ces deux papiers; il l'ouvre, pour les jeter sur le secrétaire; les papiers ployés tombent, de manière qu'ils entrent dans une fente, et disparaissent, parce qu'ils tombèrent dans le bas d'armoire dont j'avais la clef. Ils essayèrent en vain de l'ouvrir; ils étaient pressés. Il faut, dit Summer en par-

lant du faux testament, que j'aille mettre cette pièce à la place de celle que j'ai prise; ensuite je reviendrai avec un serrurier rouvrir cette armoire, et si, comme je n'en doute pas, j'y retrouve le testament original et le modèle écrit de ma main, je vous donnerai le prix convenu. Blomer insista pour avoir sur-le-champ cinq cents guinées, argent comptant, et l'obligation par écrit du reste. Après quelque résistance, Summer céda : il donna l'argent, ensuite il sortit avec son complice. Summer voulant revenir sous trois quarts d'heure, n'éteignit point la lumière : il la posa dans la cheminée.

Saisie d'horreur de tout ce que je venais d'entendre, je me hâtai d'entrer dans la chambre aussitôt que Summer fut parti. J'ouvris le bas d'armoire, j'y trouvai les deux papiers : l'un était le véritable testament de votre père, par lequel il vous institue son unique héri-

tier, l'autre était le modèle du faux testament, écrit de la main de John Summer, et dans lequel vous êtes déshérité en sa faveur. Il avait prêté le vrai testament afin que la signature fût parfaitement imitée, en exigeant de Blomer de lui rapporter ces pièces, afin de les brûler lui-même; mais la Providence qui déjoue les mesures les mieux concertées du crime, rendit inutile ce complot abominable, et par l'incident le plus frivole. Je refermai soigneusement l'armoire, je mis les papiers dans ma poche, et je sortis de la maison. Accablée de douleur, je réfléchis au parti que j'avais à prendre; j'avais la faiblesse d'aimer encore l'homme dont je détestais le caractère; je me flattai que je pourrais le ramener à la vertu; je lui écrivis que je voulais lui parler: il ne vint point; votre père était mort. On produisit le faux testament, qui fut reconnu valable. Summer, occupé à recueillir cette

immense succession, m'écrivit qu'il ne pouvait disposer d'un moment, et m'ordonna impérieusement de partir pour Londres, comme j'en étais convenue avec lui; il renouvelait la promesse de me rejoindre incessamment. Son ami vint me presser: il m'entraîna; je partis bien décidée à ne jamais m'unir à Summer, si je ne parvenais pas à l'engager à vous restituer, de quelque manière, ce qu'il n'avait acquis que par un forfait. Il fut sans doute étrangement surpris en ne retrouvant pas les papiers dans l'armoire; il est vraisemblable que ses soupçons tombèrent sur Blomer, et que l'inquiétude que dut lui causer cet incident, l'empêcha de jouir du fruit de son crime. Cependant j'arrivai à Londres. Quelle fut ma surprise lorsqu'alors mon compagnon de voyage me déclara que je ne devais plus songer à Summer dont il me donna une lettre outrageante, dans laquelle il me conseillait de céder

aux sentimens que son ami, disait-il, avait pour moi. Ce digne ami d'un scélérat employa tout pour me corrompre. Je ne pus me soustraire à ses persécutions que par la fuite; je laissai chez lui tout ce que je possédais, et je me sauvai dans un autre quartier. Seule, sans argent, sans ressource, sans protecteur, dans une ville immense qui m'était inconnue; j'eus cependant la pensée de déposer, chez un homme de loi, les deux papiers importans que la Providence avait remis entre mes mains; je les avais mis sous une enveloppe cachetée; un notaire les reçut juridiquement, et les serra dans son étude. Je cherchai de l'ouvrage, j'en trouvai, et je vécus ainsi quelques mois; ensuite je tombai malade. A peine convalescente, la femme chez laquelle je demeurais eut la barbarie de me renvoyer, parce que j'étais hors d'état de la payer. J'errai tristement toute la journée, mais

en vain, pour trouver un asile. J'étais si faible, que j'avais à peine ma tête. La nuit vint, je m'assis sur une pierre; je tombai, je crois, dans une espèce de sommeil. Au bout de quelque tems, un mouvement machinal de frayeur me ranima; je me levai, je fis quelques pas, le ciel me conduisit près de vous.... Ici, Fanny s'arrêta, et ses larmes coulèrent.

Elle tira de sa poche un paquet cacheté, et se jetant aux genoux d'Edmond : ô mon généreux bienfaiteur ! s'écria-t-elle, voilà les papiers qui vous rendront votre fortune; mais ne perdez point le misérable Summer.... Soyez sans inquiétude, ma chère Fanny, reprit Edmond, non seulement je ne le livrerai point à la rigueur des lois, mais, après lui avoir montré ces deux pièces, je faciliterai sa fuite, je lui conseillerai de passer en France ou en Hollande sous un autre nom, et je lui assurerai les moyens de subsister; et vous, Fan-

ny, vous à qui je devrai mon existence, que n'êtes-vous pas en droit d'attendre de moi! J'ai fait ce que la seule probité m'eût prescrit, dit Fanny, quand vous n'auriez pas été mon libérateur; tout ce que je vous demande, c'est de me procurer un asile dans un couvent; c'est là que je veux terminer mes jours. Edmond combattit cette résolution, mais elle était inébranlable. Edmond promit qu'il y acquiescerait si dans quelques mois Fanny était dans les mêmes dispositions. Le soir même, Edmond, empressé d'annoncer à son ami Charles Silney cette heureuse nouvelle, partit pour l'aller retrouver à sa maison de campagne. Il savait avec quelle bonté la douce et sensible madame Melrose avait recueilli Gertrude; madame Melrose avait mandé tous ces détails à son frère, et ces lettres écrites avec une touchante simplicité, étaient pour jamais gravées dans le souvenir d'Ed-

mond. Ce fut avec une émotion inexprimable qu'il se vit pour plusieurs jours sous le toit où se trouvaient la femme coupable qu'il avait passionnément aimée, et la femme angélique qui joignait tant de charmes à tant de vertus... Il revit Charles avec un plaisir qu'il n'avait point encore éprouvé ; le changement de sa fortune le lui rendait plus cher, en autorisant une espérance confuse et ravissante.... Il l'instruisit, en peu de mots, de son entretien avec Fanny. Madame Melrose survint. Ma sœur, dit Charles, félicitez Edmond ; il a recouvré toute sa fortune. Ah ! reprit-elle de premier mouvement, il pouvait s'en passer..... Elle s'arrêta, mais elle rougit, c'était parler encore. Charles prit la parole : il fit l'éloge de la conduite d'Edmond avec Fanny. Grand Dieu ! s'écria Edmond, est-ce dans cette maison hospitalière qu'une action si simple peut surprendre?....

Vous allez partir pour Glasgow, demanda madame Melrose d'un air timide. Edmond répondit qu'il partirait sous deux jours, mais qu'il terminerait ses affaires avec toute l'activité dont il était capable, afin de revenir promptement. Gertrude ne parut point : on ne parla point d'elle, on y pensa peu, et la soirée se passa délicieusement.

Pendant ce temps, la malheureuse Gertrude, tristement confinée dans son appartement, méditait les plus funestes projets. Elle savait qu'Edmond était auprès de madame Melrose, et une jalousie d'orgueil ajoutait encore à sa sombre misanthropie. Madame Melrose ne vint pas comme de coutume lui souhaiter le bon soir; elle en fut profondément blessée. A onze heures, Betzy, qui remontait pour se coucher, lui conta que madame Melrose chantait une romance en s'accompagnant de la guitare. Gertrude fut saisie d'étonnement

et d'indignation, comme si elle eût déclaré son sinistre dessein. Elle renvoya Betzy, et s'enferma seule dans sa chambre; alors, se promenant à grands pas: on chante, dit-elle, on se livre à la gaîté.... et cette femme prétend être mon amie!... Amour, amitié, bonheur, tout est anéanti pour moi.... Ah! c'est déjà ne plus exister!... mais demain peut-être on s'occupera de moi, demain, on apprendra du moins à connaître l'infortunée Gertrude..... on s'attendrira sur son sort, il ne sera plus tems..... et, après l'avoir négligée, oubliée, on s'honorera d'avoir recueilli ses dernières pensées, on les citera, avec admiration, on dira: elle ne fut point une femme ordinaire.

Cette dernière idée qui, de nos jours, a fait écrire à quelques femmes des extravagances si coupables, acheva d'affermir Gertrude dans son dessein criminel.

Le lendemain matin, Gertrude sortit

seule à la pointe du jour : tout le monde dans la maison était couché encore.

Il y avait, dans le village, un seul apothicaire; Gertrude se rendit chez lui, il venait d'ouvrir sa boutique; Gertrude entre, s'assied, et demande à parler au maître, il vint : elle lui dit qu'elle était l'amie de madame Melrose, qu'elle logeait chez elle. Vous êtes apparemment lady Cathcart? demanda l'apothicaire; oui, reprit Gertrude: je dois faire un voyage; j'ai l'habitude, si commune parmi les Anglaises, de prendre de l'opium tous les soirs, j'en voudrais une petite provision. — Pour combien de tems?—Pour trois semaines ou un mois. —Ce que vous demandez formera une dose énorme qui, prise à la fois, serait un poison mortel. Je ne puis la donner qu'à une personne connue. Vous permettrez donc, Madame, que mon garçon vous suive jusque chez madame Melrose, afin que je sache, à n'en pou-

voir douter si vous êtes en effet lady Cathcart : quand on en sera sûr, on vous remettra ce paquet; un nom si illustre doit dissiper jusqu'à l'idée du crime. — Je trouve cette précaution très-simple. Je vous prie, Monsieur, d'arranger les paquets. — Ayez la bonté d'attendre quelques minutes, je vais les aller préparer moi-même. Au bout d'un quart d'heure, l'apothicaire revint; il donna le paquet à un de ses garçons, qui accompagna Gertrude jusqu'à la porte de madame Melrose, et, après avoir questionné le portier, il remit le paquet à Gertrude qui le reçut d'une main tremblante, et se hâta de regagner sa chambre. Là, elle posa le fatal paquet sur une table, et elle tomba dans un fauteuil. Il y avait dans sa tête une telle confusion d'idées, qu'elle était hors d'état de faire une seule réflexion; mais elle regardait fixement, avec horreur, ce papier funeste

qui renfermait la mort!..... Elle savait que l'effet de l'opium est assez lent; elle voulait ne s'empoisonner qu'à l'instant où elle descendrait chez madame Melrose, afin d'avoir le tems de lui parler avant de mourir. Cependant une terreur machinale produisant en elle une extrême irrésolution, elle crut éprouver quelques scrupules; elle aimait mieux se trouver des remords, que s'avouer de l'effroi..... Elle pensa à son enfant, et ses larmes coulèrent; son incertitude s'accrut; elle se leva, fit quelques tours dans la chambre, et s'arrêta devant sa fenêtre, dont la jalousie était fermée;.... tout-à-coup elle entend un éclat de rire..... elle tressaille; dans la situation où elle est, il lui semble qu'un ennemi barbare vient l'insulter; les sons qui expriment la joie sont si discordans à son oreille!.... Cachée par la jalousie, elle s'approche, et, regardant sur la terrasse qui était au bas de sa fenêtre, elle vit

Charles Silney, Edmond et madame Melrose qui se promenaient ensemble. La malheureuse Gertrude fut éblouie de l'éclat brillant de la figure de madame Melrose, qui avait en effet toute la vive et douce fraîcheur de la jeunesse et de l'innocence. Elle recevait d'un air riant une branche de lilas que lui présentait Edmond avec l'expression du respect et du sentiment... Gertrude se retira brusquement de la fenêtre, pâle, tremblante; elle passe devant une glace, et frémit en se regardant, comme si elle eût vu un fantôme !... Elle retombe dans son fauteuil; elle jette autour d'elle des regards égarés; elle apperçoit sur la table un livre; elle le prend, l'ouvre, et lit ce qui suit : *Il serait difficile de ne pas s'intéresser à l'homme, plus grand que la nature, alors qu'il rejette ce qu'il tient d'elle* (1); *alors*

(1) Ainsi, il suffit d'être ingrat pour devenir *plus grand* que son bienfaiteur.

qu'il se sert de la vie pour détruire la vie; alors qu'il sait dompter, par la puissance de l'âme, le plus fort mouvement de l'homme, l'intérêt de sa conservation.

Après avoir lu ce passage, Gertrude se ranime, s'enflamme et se décide. Elle se lève; et, poussée par l'aveugle furie de l'orgueil, elle délie le paquet funeste, mêle ensemble toutes les doses, en forme un breuvage qu'elle prend ensuite avec précipitation. Alors, exaltée par le crime même qu'elle vient de commettre, et par l'idée de l'effet terrible qu'elle va produire, elle retrouve une force surnaturelle; elle sort de sa chambre, tous ses mouvemens sont animés et rapides; son visage s'est coloré, ses yeux sont devenus étincelans..... Elle s'élance dans l'appartement voisin, elle y prend son enfant, et, l'emportant dans ses bras, elle descend l'escalier avec une vîtesse extrême, pour se ren-

dre chez madame Melrose; ses longs cheveux noirs s'étaient dénoués, et retombaient en ondes et en boucles flottantes sur ses épaules et sur sa robe blanche : en cet état, quoique sa beauté fût extraordinaire, elle avait quelque chose d'effrayant.... Madame Melrose déjeûnait, assise entre Edmond et son frère, devant une table à thé... Tout-à-coup la porte s'ouvre avec bruit, Gertrude paraît, fait deux pas, s'arrête, et reste immobile : en cessant d'agir et de se mouvoir, elle perd une partie de son courage; ses yeux égarés se ternissent, la pâleur de la mort couvre son visage.... Edmond tressaille, et se lève. Grand dieu! Gertrude, s'écrie madame Melrose, que voulez-vous, qu'avez-vous fait? — *Une action sublime !...* Je me suis délivrée d'un insupportable fardeau.... je me suis empoisonnée!.... A ces mots Edmond pousse un cri douloureux, et tombe évanoui sur le plan-

cher; Charles Silney le prend dans ses bras, l'emporte, disparaît, et Gertrude se trouve seule avec madame Melrose. Gertrude, fortifiée par la sensibilité que venait de montrer Edmond, (car c'était pour elle un triomphe) s'approche de madame Melrose, et lui présentant son enfant: Mon amie, lui dit-elle d'un ton solennel, je vous lègue ma fille.... Et pourquoi, interrompit madame Melrose, pourquoi me chargerais-je de cette malheureuse enfant quand sa mère l'abandonne? Dois-je éprouver pour elle des sentimens que vous n'avez pas?

A ces terribles paroles, Gertrude, pâlissant encore, sentit au fond de son cœur la première angoisse d'un remords déchirant.... Ah! dit-elle, ne rejetez pas le dernier vœu d'une amie mourante!... Cruelle! s'écria madame Melrose avec véhémence, c'est moi qui fus ton amie! pour toi, j'ai rejeté les conseils de mes parens, j'ai bravé

la censure du monde, j'ai risqué de ternir ma réputation, je t'ai recueillie, je t'ai prodigué les plus tendres soins, quel est le prix que tu me réservais? Tu remplis d'horreur la maison paisible où l'amitié te donnait un asile; tu m'enlèves le fruit de tout ce que j'ai fait pour toi; tu m'arraches avec barbarie une juste récompense; tu me perces le cœur en te séparant de moi pour jamais, et ne me laissant pour tout souvenir que les plus funestes témoignages d'indifférence et d'ingratitude!.... — Ciel!... ma mémoire!... quoi!... vous la maudirez!... — Non, mais elle sera méprisable et flétrie aux yeux de tout ce qui sait aimer.

La malheureuse Gertrude, en perdant toutes les illusions de l'orgueil, sentit que son courage et ses forces l'abandonnaient entièrement. Hélas! dit-elle en chancelant, et d'une voix défaillante, je touche aux derniers instans de ma vie!... je suis criminelle, je

fus insensée, mais prenez compassion de cette innocente créature!... — Tu fus sans pitié pour elle, et sans reconnaissance pour moi... — Quel sera donc mon recours?... — Tu n'en as plus sur la terre; n'as-tu pas brisé volontairement tous les liens de la nature et de l'amitié? — Être tout-puissant! c'est donc toi seul que je puis implorer dans ce profond désespoir.... — Et tu viens de l'outrager!.... — Mais il est notre père!... — Il est aussi notre juge. — Il pardonne au repentir!.. En prononçant ces paroles, l'infortunée tombe à genoux, et, tenant toujours son enfant, elle éleva vers le ciel ses bras tremblans, en disant: O mon Dieu! ô toi, seul refuge du coupable gémissant, et puni par la justice humaine, toi, père de l'orphelin, pardonne et protège cette enfant.... Gertrude, s'écrie madame Melrose, prosterne-toi! remercie-le ce Dieu bienfaisant, il a veillé sur toi..

tu vivras, tu n'es point empoisonnée.... — Est-il possible ! ô ciel !... — J'avais pénétré ton affreux dessein, celui qui t'a remis le prétendu poison était prévenu ; tu n'as pris qu'une potion fortifiante..... O ma fille ! s'écria Gertrude, en fondant en larmes, et en pressant son enfant contre son sein avec un mouvement passionné : O ma libératrice ! amie généreuse et sublime !... Madame Melrose, baignée de pleurs, se précipita vers Gertrude, la releva, la prit dans ses bras, l'y tint long-tems serrée ; ensuite, la faisant asseoir à côté d'elle, pardonne-moi, lui dit-elle, ma feinte rigueur, elle m'a tant couté ! mais je l'ai crue nécessaire pour te faire sentir toute la folie et toute l'horreur du suicide. Gertrude prit les mains de madame Melrose, et les pressant contre son cœur : mon angélique amie, lui dit-elle, tu m'as retirée d'un abyme effroyable, je te dois tout, jouis de tes

bienfaits, ils sont immenses, et je puis te payer : la vie que tu as sauvée doit être pure ; mon avenir t'appartient, il ne sera point souillé !... Oh ! qui pourrait résister à l'ascendant de la vertu, lorsqu'elle se montre sous ses véritables traits, sous les tiens ?.... Oui, j'abjure de funestes erreurs ; oui, je ne vivrai que pour justifier ta généreuse indulgence, pour faire honorer ta bonté !... Ah ! sans doute désormais je regretterai toujours l'innocence ; mais je m'enorgueillirai de mon repentir, puisqu'en expiant mes égaremens il pourra servir à ta gloire.

A la fin de cette conversation, Gertrude parla d'Edmond ; et, après avoir fait de lui un éloge touchant, elle exprima le desir qu'elle éprouvait, de tenir à madame Melrose par un lien de plus, en la voyant s'unir à son cousin-germain ; madame Melrose répondit avec ingénuité ; elle ne cacha point que

si le cœur d'Edmond répondait au sien, elle ferait avec joie le sacrifice de sa liberté.

Tandis que cette scène se passait chez madame Melrose, Charles Silney, instruit par sa sœur, rassurait Edmond sur Gertrude, et le remplissait de la plus profonde admiration pour madame Melrose. Le jour suivant, Edmond, encouragé par Charles Silney, déclara ses sentimens, et obtint l'aveu de ceux qu'il inspirait; il fut convenu qu'il recevrait la main de madame Melrose, à son retour de Glasgow; il partit. Arrivé à Glasgow, il montra au vil John Summer les papiers que lui avait remis Fanny Miller; Summer se jeta à ses pieds, implora sa générosité. Edmond lui promit une somme d'argent comptant, et de lui donner le tems de s'évader; mais il exigea de lui l'aveu formel, par écrit, de son crime. Summer, après avoir rempli cette condition, re-

çut l'argent, prit la fuite, et Edmond rentra dans tous ses biens, en produisant en justice le véritable testament de son père, et les autres papiers. Le complice de Summer était mort l'année d'auparavant. Edmond se hâta de retourner à Londres; il y retrouva Fanny irrévocablement décidée à finir ses jours dans un couvent; il l'envoya dans un monastère, en Allemagne, en lui assurant une pension de deux cents guinées; ensuite, il vola aux pieds de madame Melrose. Gertrude n'était plus avec elle. Durant l'absence d'Edmond, Charles Silney, ayant pris connaissance des affaires de Gertrude, découvrit que par des fripponneries évidentes, on retenait à cette infortunée une partie de son bien. Charles avait du crédit, il menaça d'une procédure; on entra en arrangement, et une jolie terre, dans le Devonshire, fut rendue à Gertrude, qui partit sur-le-champ, après avoir

comblé ses généreux amis de toutes les bénédictions de la plus vive reconnaissance. Rendue à la vertu par tout ce qui peut y rattacher solidement, l'expérience, le sentiment et la raison, Gertrude expia ses égaremens en se confinant pour jamais dans une retraite absolue. Une femme coupable a tout réparé, lorsque, jeune, belle et spirituelle, elle disparaît du monde, et parvient à tomber dans un profond oubli. Chercher l'obscurité, l'obtenir et l'aimer, c'est la véritable expiation des crimes causés par l'orgueil. Edmond épousa madame Melrose; et, après dix ans de mariage, Edmond apprécie mieux encore son bonheur que dans les premiers tems d'une union si fortunée. L'amour dans une femme passionnée s'épuise promptement, ou du moins il est connu tout entier dès qu'il se déclare; mais, dans le cœur ingénu d'une femme sensible et modeste, il se voile

de tous les charmes délicats de la pudeur et de la douce timidité; il ne s'exhale point, il se concentre et se cache; il ne peut être suspect, il rougirait de l'*abandon;* il n'éclate point, il se décèle, il se trahit; il laisse toujours entrevoir plus qu'il n'ose promettre; il n'a point d'artifice, mais plus il est tendre, et plus il est craintif et retenu; il faut des années pour le bien connaître : cet amour-là dure long-tems..... Il est devenu *gothique* parmi nous, mais Edmond assure que c'est le seul véritable, le seul qui puisse embellir une femme, attacher un époux, et faire le charme de la vie.

LE PHILOSOPHE
PRIS AU MOT,
OU
LE MARI CORRUPTEUR.

LE PHILOSOPHE

PRIS AU MOT,

OU

LE MARI CORRUPTEUR.

J'ai exposé simplement vos passages, sans y faire presque de réflexions.

PASCAL, *Lettres provinciales.* (1)

CE fut sur la fin d'un dîner *philosophique*, chez le baron d'***, que le marquis de Clange, disciple chéri, et admirateur passionné des encyclopé-

---

(1) Et je n'ai extrait aucun passage des ouvrages qu'une femme ne pourait citer avec bienséance, *Candide*, et tant d'autres de Voltaire; *la Religieuse*, *Jacques le Fataliste*, etc. de Diderot; que serait-ce si je n'avais pas eu cette délicatesse?

distes, annonça qu'il allait enfin se marier; un cri général d'improbation s'éleva. Quoi! s'écria d'Alembert, vous allez sacrifier le seul bien réel : *la liberté!*..... Il prononça ces paroles avec un ton de fausset plus perçant et plus aigre encore qu'à l'ordinaire; car ce philosophe avait contre le mariage, et même contre l'amour, je ne sais quelle humeur qui ressembloit beaucoup au dépit. Enfant de l'Amour, il renia son père, que les Grâces vengèrent, en fuyant à jamais le géomètre bel-esprit. Vous êtes jeune encore, dit Marmontel, quelle folie de prendre, au milieu de sa carrière, un engagement éternel! Attendez, du moins, ajouta Diderot, que nous ayons établi le divorce. Laissez le faire, reprit *****, n'avons-nous pas assez adouci les devoirs sévères du mariage?..... Mais, messieurs, répondit le marquis, accordez-vous donc, vous me désapprouvez, et cependant, vous avez tous décla-

mé contre le célibat. — Oui, assurément; mais ce n'est pas le mariage, entouré de toutes les absurdités et de toutes les entraves de la superstition que la philosophie peut aimer..... Avez-vous là mon *Supplément au Voyage de Bougainville?*..... — Belle demande! de tous vos écrits, le plus fort et le plus philosophique! — Eh bien, quand nous en serons là, quand les esprits seront assez éclairés pour adopter, comme *principes*, de telles vérités, nous vous permettrons de vous marier. — J'épouse une enfant de quinze ans..... Est-elle jolie? demanda Marmontel. Elle est charmante, répondit le marquis, elle a beaucoup d'esprit naturel, et je vous promets de lui faire aimer la philosophie. Vous savez que le *patriarche de Ferney* recommande, sur-tout, pour l'intérêt de la bonne cause, de *gagner les jeunes femmes*. — Oui, mais je crois que ce n'est pas sur *les maris* qu'il s'en repose. — A quinze ans, avec

un cœur neuf et sensible, et une tête romanesque, on peut regarder un mari (du moins pendant quelques mois) comme un amant, et je saurai profiter, pour former sa raison, de ces premiers momens d'enchantement et d'amour. Vous en recueillerez le fruit, reprit d'Alembert, d'un ton solemnel; vous vous formerez, pour l'avenir, une compagne aimable, à laquelle vous aurez donné des lumières et toutes *les vertus d'un honnête homme*.

Le marquis de Clange, âgé de trente-trois ans, et d'une figure agréable, avait dans l'esprit plus de finesse que d'étendue; il se croyait *profond*, parce qu'il approuvait toutes les opinions philosophiques, reçues alors par presque tous les gens du monde. Il avait, dans la conversation ordinaire, de la grâce et de la légéreté; mais lorsqu'il voulait raisonner, il répétait, avec une pédanterie ridicule, tous les lieux communs de son école, et si, par hasard, on s'a-

visait de les combattre, il souriait avec pitié, et n'écoutait plus; il n'opposait *aux préjugés*, que le dédain et le silence; c'était ce qu'il appelait de la *tolérance;* il n'en avait point d'autre, car, d'ailleurs, il méprisait et il haïssait ceux qui ne pensaient pas comme lui. Quoiqu'il eût une excessive vanité, il n'était point fat; une grande sensibilité le préservait de ce travers; ses passions étaient impétueuses, et il avait adopté, avec transport, toutes les maximes modernes qui les favorisaient; quant aux autres principes philosophiques, relatifs à la politique, à *l'égalité*, aux *droits de l'homme*, etc. il ne les regardait que comme de simples spéculations, il ne les avait jamais médités, il ne s'en montrait enthousiaste que pour faire valoir son esprit et son caractère, et il n'en était pas moins attaché aux avantages brillans que lui procuraient une grande naissance et son rang à la cour. Il devait épouser une riche héri-

tière; Julie de Volmas (c'était le nom de cette jeune personne) avait eu le malheur de perdre les auteurs de ses jours, dans les premières années de son enfance; sa grand'mère, qui vivait dans une province éloignée de Paris, s'était chargée de son éducation; Julie reçut d'excellens principes et de vertueux exemples, et elle en profita; mais elle perdit, à quatorze ans, son dernier appui, sa grand'mère mourut; elle fut remise alors sous l'autorité d'un vieux tuteur qui la fit venir à Paris, et la mit dans un couvent. Elle avait une grande fortune, une figure charmante, et toutes les grâces de la jeunesse et de l'innocence; sa main fut demandée par les hommes les plus brillans de la cour, le marquis de Clange obtint la préférence. Il eut la permission d'aller voir Julie à son parloir; il en devint passionnément amoureux; il était aimable, et Julie applaudit avec transport au choix de son tuteur: Julie, pieuse, douce,

ingénue et sensible, avait le germe précieux de toutes les vertus ; elle conservait de sa grand'mère un souvenir touchant ; toutes ses leçons étaient présentes à son esprit, son cœur les approuvait. Rien ne lui en paraissait sévère, elle les avait suivies, sans effort, jusqu'à cette époque : elle ne voyait qu'un nouveau devoir à remplir, celui de révérer et de chérir un mari ; mais ce devoir lui paraissait si doux, elle aimait celui qu'elle allait épouser.

Le mariage se fit le premier de mai, le jour où Julie eut quinze ans accomplis ; cette circonstance, la fraîcheur, et la naïveté touchante de la jeune épouse, produisirent, le jour de ses noces, des couplets de chansons un peu moins communs qu'ils ne le sont ordinairement en semblable occasion. Julie, pour la première fois de sa vie, porta des vêtemens magnifiques, une parure éclatante, et entendit le langage séducteur de la galanterie ; souvent,

durant le cours de cette journée, la vanité causa des distractions à l'amour, et souvent aussi, ces deux sentimens se confondirent ensemble, et s'exaltèrent l'un par l'autre.

Julie, suivant l'usage, avait reçu, dans sa corbeille de mariage, une bourse remplie d'or, et cette bourse contenait cinq cents louis. Julie était charitable, et elle se promit, en secret, d'employer cette somme à délivrer des prisonniers. Elle devait partir, sous quinze jours, avec son mari, pour une maison de campagne, située à deux lieues de Paris; elle prit la résolution de faire l'action bienfaisante qu'elle méditait la veille de son départ, car les visites et les devoirs de famille ne lui laissaient pas la possibilité de disposer d'une matinée.

Le surlendemain de son mariage, on lui annonça qu'il fallait s'aller montrer aux spectacles ; sa grand'mère l'avait élevée sans rigorisme, et sans lui interdire, pour l'avenir, les spectacles ; elle

lui avait seulement conseillé d'y aller peu, en ajoutant qu'elle ferait mieux encore de n'y point aller du tout. Julie témoigna, avec sincérité, le desir de se dispenser de suivre sa belle-mère à l'Opéra; sa belle-mère parut disposée à respecter son scrupule, mais le marquis de Clange le combattit par les moqueries les plus piquantes. Julie ne put supporter le malheur de paraître ridicule aux yeux de celui qu'elle aimait, il ne la persuada point dans ce moment, (on n'est point séduite lorsqu'on est humiliée) mais il l'emporta sur ses principes; elle les sacrifia à l'amour, et sur-tout au respect humain, et elle fut à l'Opéra. L'enchantement de la musique et du spectacle, le plaisir de fixer sur elle tous les regards et d'être admirée, changèrent promptement les dispositions intérieures de Julie. Son mari, placé derrière elle, jouissait de toutes ses sensations; il crut avoir remporté une grande victoire. De retour chez lui,

il eut avec Julie un assez long entretien sur ce sujet. Ma charmante Julie, lui dit-il, vous avez trop d'esprit, pour conserver des préjugés de femmelette et de provinciale; et je suis sûr que vous en sentirez bientôt tout le ridicule. Julie, charmée d'entendre louer *son esprit*, par un homme qui passait pour en avoir tant, assura qu'elle retournerait à l'Opéra avec plaisir: de son côté, le marquis lui dit que d'ailleurs il serait charmé qu'elle conservât des *sentimens religieux;* il ajouta qu'il en avait lui-même: cette assurance enchanta Julie, car elle ignorait encore la véritable signification de cette phrase, employée si souvent par les déistes.

Les jours suivans, Julie fut présentée à la cour; ensuite, on la mena plusieurs fois à la Comédie; et enfin, le marquis la fit dîner avec les philosophes ses amis. Elle entendit des conversations qui lui parurent étranges, elle ne les compris pas, et dans la crainte de don-

ner mauvaise opinion de son esprit, elle n'osa en demander l'explication. Mais un jour, les philosophes parlèrent du luxe, et en firent le plus grand éloge; l'un deux soutint gravement qu'une *femme galante* est beaucoup plus *utile à l'état*, en faisant travailler les marchandes de modes et les ouvriers, que *la dévote* ne peut l'être, *en soignant des malades, secourant des pauvres et délivrant des prisonniers* (1). Tout le monde fut de son avis, et le marquis, sur-tout, donna les plus grands applaudissemens à cette idée. Un autre philosophe ajouta que *la bienfaisance n'est qu'une faiblesse, à moins qu'elle ne serve à l'utilité publique* (2). Ainsi, ces actes isolés de charité qui n'ont aucune influence générale, comme, par exemple, de soigner en secret des individus inutiles et souffrans, et tant d'au-

(1) Cette sentence se trouve dans le livre *de l'Esprit*, d'Helvétius.

(2) *Vie de Turgot*, par M. de Condorcet.

tres actions de cette espèce, ne sont pas vertueuses et ne prouvent que de la *faiblesse*. Ainsi, lorsqu'il s'agit de donner, de secourir, de faire du bien, il faut calculer posément si ces actions pourront *servir à l'utilité publique*. Julie, très-surprise, écoutait en silence; ces discours n'avaient rien d'abstrait, elle pouvait les comprendre, et elle en fut trop frappée, pour les oublier. Le lendemain la conversation ne roula que sur l'amour de la patrie, on étala des sentimens romains qui touchèrent beaucoup Julie. Deux ou trois jours après cette conversation, elle fit plusieurs courses chez des marchands; elle n'avait jamais vu de belles boutiques, elle fut éblouie, elle se rappela alors la définition d'une *bonne citoyenne;* Julie aimait *sa patrie*, et chez Baulard (1), et chez Sikes (2), elle renonça totalement au pro-

(1) Marchande de modes.
(2) Bijoutier.

jet de délivrer des prisonniers ; et les cinq cents louis, à peu de choses près, furent dépensés en chiffons et en marchandises anglaises. Julie, rentrée chez elle, éprouva bien quelques remords ; mais elle se répéta, j'ai fait l'action la plus utile à l'état, qu'une femme puisse faire. Des auteurs, *des grands-hommes* le disent, et c'est l'opinion de mon mari qui a tant d'expérience, tant d'esprit et des sentimens si religieux : ces réflexions la tranquillisèrent entièrement.

Le lendemain, Julie étant seule dans un cabinet, vit entrer la femme-de-chambre qui l'avait élevée, et qui lui conta qu'elle avait découvert, dans le quartier, un pauvre vieillard et sa femme, malades l'un et l'autre, et manquant de tout. Ce récit, dont les détails étaient extrêmement touchans, émut tellement Julie, qu'elle résolut d'envoyer à ce couple infortuné trente louis qui lui restaient encore. Sans annoncer son dessein, elle se leva pour aller cher-

cher l'argent dans sa chambre : elle passa d'abord dans son salon, elle y trouva une marchande qui lui montra une garniture de dentelle si fine, si belle, que Julie ne put s'empêcher de l'examiner. Julie n'avait que des dentelles choisies par sa belle-mère ; et dont tous les dessins *gothiques* avaient, au moins, trois ou quatre ans ; les jeunes femmes de sa famille critiquaient amèrement cet article de sa parure ; ainsi elle fut bien tentée de la dentelle qu'on lui offrait, on l'assurait que le dessin en était tout nouveau..... Sans se décider et sans renvoyer la marchande, elle passa dans sa chambre, et là, elle se mit à réfléchir à ce qu'elle devait faire. Si je donne cet argent à ce pauvre vieillard et à sa femme, dit-elle, je ferai une action qui n'aura pas la moindre *utilité publique*. Il est vrai qu'elle satisferait mon cœur ; mais c'est une *faiblesse ;* et si j'achète la dentelle, je contribuerai à encourager nos manufactures de Flandre.....

Ici, Julie se représenta vivement la beauté de la garniture, et elle n'hésita plus. Allons, dit-elle en prenant l'argent, il faut suivre son devoir, j'achèterai la dentelle. A ces mots, elle retourna dans le salon, et s'empara philosophiquement de la garniture. La femme-de-chambre revient solliciter pour les pauvres vieillards. La marquise lui dit de leur envoyer un louis; la bonne femme-de-chambre représenta que ce secours ne serait pas suffisant. Allez, reprit gravement Julie, *mes principes* ne me permettent pas de donner davantage.

On partit pour la campagne. Le marquis adorait sa femme; Julie, ingénue, vive et gaie, joignait au charme de la candeur les graces les plus piquantes. Le marquis, accoutumé à flatter les femmes pour leur plaire, se conduisait avec la sienne, non comme s'il eût voulu l'attacher à lui, mais comme s'il eût été nécessaire de la séduire.

C'est en confondant ainsi tous les sentimens, que l'on est parvenu à dénouer les liens les plus respectables et les plus sacrés. La mère qui ne veut être *que l'amie* de sa fille, perd l'autorité de ses conseils et la dignité touchante de son caractère. Pourquoi renoncer aux droits de la nature ? et quel titre, quel nom peut valoir ce doux nom de *mère ?* L'échanger, c'est descendre, c'est tout perdre. Le mari qui ne veut être *que l'amant* de sa femme, forme un projet très-dangereux, et prend un rôle impossible à soutenir. Cependant Julie, élevée dans la persuasion qu'un mari est un protecteur, un guide, un maître, trouva très-doux de n'entendre parler que d'amour et de parfaite égalité. Ah! disait-elle, quelle triste, quelle fausse idée on m'avait donnée du mariage ? Ma bonne grand'mère était incapable de mentir : elle me parlait avec sincérité; mais son mari apparemment était un tyran, et elle a

cru que tous les hommes lui ressemblaient..... Ces réflexions furent encore fortifiées par la lecture. Julie n'avait jamais lu de romans ; son mari lui ouvrit une bibliothèque qui en était remplie ; elle vit alors qu'*un amant* est l'esclave le plus soumis et le plus dévoué aux volontés de sa maîtresse : elle vit que c'est lui qui doit toujours obéir ; ce fut une grande découverte pour elle. Ah, ah! dit-elle à son mari, tu ne m'as pas instruite de tous mes droits ; ne crains rien, je n'en abuserai pas, mais il est bon de les connaître. Le marquis, séduit par sa grâce et sa naïveté, lui répondit en effet comme *un amant ;* et Julie, de la meilleure foi du monde, le prit au mot. En même tems, elle était si bien née ; elle avait naturellement tant de douceur, qu'elle n'exerça son empire qu'avec délicatesse et des formes aimables ; mais elle connaissait son ascendant, et elle se promit bien d'en profiter dans toutes les occasions essentielles.

Un jour que tous les beaux esprits se trouvaient rassemblés chez la jeune marquise, on parla de l'amour, et l'on *convint* unanimement qu'une *grande passion* est invincible, que son énergie la justifie toujours, et que d'ailleurs l'amour, loin de pouvoir égarer, épure, exalte la vertu, alors même qu'il est illégitime, et que lui seul enfin donne la véritable bonté (1). Julie, au fond de l'ame, fut très-étonnée qu'un amour adultère pût produire de tels effets; mais comment en douter, quand elle voyait s'accorder, sur ce point, dix personnes, d'un esprit supérieur, et qui toutes parlaient de la vertu avec enthousiasme?... Ce jour même, elle eut une longue conversation, tête à tête, avec son mari; elle l'aimait à la folie, et lui exprimait ses sentimens avec une candeur touchante. Ma chère Julie, lui dit le

(1) Ces *vérités morales* sont sur-tout développées dans plusieurs ouvrages nouveaux.

marquis, conservez toujours cette ingénuité qui vous caractérise; une seule chose dégrade les femmes, c'est la fausseté. Promettez-moi que si jamais vous preniez pour un autre le sentiment que vous avez pour moi, vous m'en feriez l'aveu. Ah! ciel, s'écria Julie, quelle odieuse supposition! Je vous assure, mon ami, qu'indépendamment de la tendresse que j'ai pour vous, j'ai reçu des principes qui suffiraient pour me mettre à l'abri d'une si coupable faiblesse... —Je veux tout devoir à vos sentimens. Il est très-possible que, par la suite, un autre objet puisse vous plaire; alors ne me trompez pas, je cesserai d'être votre amant, mais je serai toujours votre ami. L'amour ne se commande pas; je regretterai sans doute le bonheur, mais je n'aurai point le droit de me plaindre; je pourrai vous conserver mon estime, et je jouirai de cette douce consolation. Ici, le marquis s'arrêta pour observer l'effet que produisait sur Julie un dis-

cours qu'il croyait sublime, et qui, dans son opinion, devait donner la plus haute idée de son esprit et et de sa grandeur d'ame. Julie, stupéfaite, le regardait fixement en silence, ne sachant s'il parlait sérieusement, ou s'il faisait une plaisanterie. Je vous étonne, reprit le marquis en souriant, cette manière de penser n'est pas commune, elle demande une force de caractère qui n'appartient qu'à un très-petit nombre d'hommes... Quoi! s'écria la marquise, quoi! mon ami, si je devenais infidelle, et si je vous le disais, vous ne vous fâcheriez pas? vous ne me mépriseriez pas? — Non, parce que je suis incapable d'une injustice. Je me flatte que le sentiment qui nous unit sera durable; mais enfin si, contre mon attente, votre cœur se détachait du mien; si, par une séduction, trop souvent irrésistible, il était entraîné vers un autre objet, je ne songerai plus qu'à vous donner d'utiles conseils, à vous guider, et à vous éclairer, si votre nouveau choix

pouvait compromettre votre bonheur. Je vous le répète, soyez toujours sincère, ne vous avilissez jamais par des artifices qui révolteraient sur-tout un caractère tel que le mien; ne me déguisez rien, et dans toutes les suppositions possibles, comptez sur une indulgence sans bornes. — Et vous, mon ami, si vous changiez pour moi, me le diriez-vous? — Assurément; cette sincérité doit être réciproque. — Mais cet aveu me ferait tant de peine! — Va, rassure-toi, nous sommes nés pour nous aimer toujours.

Cet entretien laissa de profondes traces dans l'esprit de Julie; elle y pensait sans cesse, elle était tentée d'admirer cette générosité; cependant, elle sentait bien qu'il était impossible de l'accorder avec les maximes de l'Evangile : elle avait encore un profond respect pour la religion, quoiqu'elle eût déjà perdu une grande partie de sa piété. Elle voyait clairement que son mari avait, à cet

égard, des opinions fort différentes; elle s'en affligeait, et trouvait ce sujet si grave, qu'elle n'osait lui en parler; elle craignait confusément de ne pouvoir le ramener, et de paraître à ses yeux trop crédule. Il y avait une chapelle dans la maison, on y disait la messe tous les dimanches, et le marquis ne manquait point d'y assister; mais au bout de quatre mois, la marquise voulut aller à confesse, et passer ce jour-là dans la retraite; il fallut le dire à son mari, il fit quelques moqueries, Julie répondit un peu sèchement, qu'elle avait promis à sa grand'-mère mourante, d'aimer toujours la religion, et qu'elle tiendrait son serment. Mais, ma chère, reprit le marquis, votre grand'mère était une femme de beaucoup d'esprit, qui, je vous assure, ne croyait pas un mot de tout cela; ma grand'mère n'était certainement pas une hypocrite, dit Julie en pleurant. Ne croyez donc pas, interrompit le marquis, que je veuille attaquer sa mémoire;

je respecte celle qui dévoua ses dernières années à ma Julie, et si elle existait, je la chérirais, mais je puis vous protester qu'il est reconnu qu'elle n'avait aucun préjugé, du moins, tant qu'elle a vécu dans le monde, elle a paru les mépriser tous. Elle a cru nécessaire, en province, d'avoir l'air de s'y soumettre; c'était en elle une bienséance, et non de l'hypocrisie; moi-même, quand je suis dans mes terres, je me conduis ainsi. — Quoi! l'on vous a dit que ma grand'mère, quand elle habitait Paris... — Avait beaucoup de philosophie. — Qu'est-ce que la philosophie? — C'est de ne croire que ce que la raison conçoit et approuve. — Mais il y a tant de choses que les savans même, dit-on, ne peuvent concevoir... — Revenons à votre grand'mère : n'avez-vous pas vu chez mon oncle, le vieux comte d'Orgimont? — Oui. — Eh bien, il a été pendant quinze ans l'amant de votre grand'mère. — L'amant de ma grand'mère! cela est

incroyable... Et qui pourrait se souvenir de cela? — Lui-même, et plusieurs autres vieillards ses contemporains. — Ma pauvre grand'mère! elle était si vieille, si sourde! il est impossible qu'elle ait eu un amant. — C'est un fait, et avant le comte d'Orgimont, elle a eu le maréchal de R***... — Si vous saviez tout ce qu'elle disait contre les amans, vous ne pourriez jamais croire cela. — J'espère que vous ne supposez pas que je sois capable d'inventer de semblables histoires? — Ah, Dieu! je suis certaine que vous en êtes persuadé. Mais, vous n'existiez pas dans ce tems-là. — Le comte d'Orgimont a conservé toutes les lettres de votre grand'mère; mon oncle en a vu plusieurs; il m'a dit qu'elle écrivait d'une manière très-passionnée. — Des lettres d'amour de ma grand-mère, comme cela doit être curieux! après cela, on peut tout croire. Je ne serai plus étonnée de rien, si ma grand-mère a écrit des lettres d'amour...

Quelques jours après cette conversation, la marquise se mit à lire les *œuvres de Voltaire*, se promettant de feuilleter ensuite les livres des autres philosophes. Ce *plan d'études*, joint aux entretiens philosophiques qu'elle écoutait chaque jour, étendit rapidement ses idées. Au bout de cinq mois de mariage, la douce et naïve Julie commençait à perdre de sa *niaiserie*, et à disserter, elle-même, assez passablement, sur *les passions;* elle avouait déjà que *bien des choses* dans la religion *répugnaient à sa raison.* On applaudissait à ses progrès, on l'enivrait de louanges sur son esprit, et l'on développait ainsi, en elle, une émulation *de gloire* dont on pouvait tout attendre pour l'avenir.

Le marquis desirait passer tout l'automne à la campagne; mais Julie, avec autant de décision que de grace, voulut retourner à Paris, et loua deux loges aux spectacles, l'une à l'Opéra, l'au-

tre à la Comédie. Le marquis avait eu, avant son mariage, des liaisons *très-intimes* avec la comtesse de C***; c'était une femme de la cour, d'une conduite scandaleuse, mais qui jouissait de toute la considération que peuvent donner l'éclat de la naissance et la fortune. Le marquis pensait qu'un homme ne doit jamais se brouiller avec la femme dont il a été l'amant; et qu'alors même qu'il vient de la quitter, il est de *bon goût* de paraître assiduement chez elle: c'est ce qu'on appelait *des procédés*. Cette conduite préservait un homme de tout le blâme que peut attirer l'inconstance. Et c'est ainsi que *l'usage du monde*, entièrement perfectionné de nos jours, était devenu, dans presque toutes les circonstances de la vie, la sauve-garde du mépris, et le supplément de la sensibilité.

Le marquis, ayant d'ailleurs des intérêts d'ambition qui l'engageaient à ménager la comtesse, mena sa femme chez

elle, et ne cacha point ses motifs à Julie. Cette dernière se sentit d'abord de l'éloignement pour une femme qui avait une si mauvaise réputation; ensuite elle la trouva aimable, elle s'amusa chez elle, et finit par la prendre en amitié. Ce fut alors que tous les principes de l'éducation *provinciale* se trouvèrent véritablement ébranlés. On ne se rappelait distinctement de la vieille grand'mère qu'une seule chose (qui n'était qu'une calomnie), c'est qu'elle avait eu pour amant le maréchal de R*** et le comte d'Orgimont. On opposait avec succès ce souvenir à quelques petits scrupules incommodes que l'on éprouvait encore quelquefois.

Bientôt Julie convint nettement qu'il est impossible d'avoir de l'esprit, et de conserver de la religion, et que si Pascal et Bossuet eussent pu lire *Candide*, *la Pucelle* et *l'Esprit*, ils n'auraient pas manqué de travailler à l'*Encyclopédie*, au lieu de s'amuser à écrire ces

pensées, ces discours, ces oraisons funèbres qui ne contiennent pas une idée philosophique. Julie s'affligeait aussi que ce pauvre Fénélon, persécuté pour son Télémaque, eût pris la peine inutile de composer ce poëme, refait philosophiquement dans un tout autre style, sous le titre de *Bélisaire*. Enfin Julie rejeta le christianisme, pour suivre la *religion naturelle*. Elle devint déiste, et par conséquent une parfaite moraliste; car, comme on le lui avait répété souvent, *la morale n'est corrompue que par son mélange avec la religion* (1), et c'est pourquoi les incrédules ont des mœurs si pures et si austères. Le marquis, enchanté de l'essor rapide que prenait sa femme, répétait avec orgueil à ses amis : Ne vous l'avais-je pas dit, que je la rendrais philosophe? Dans une effusion de cœur, il avoua à Julie que, toute réflexion faite, il était matérialiste

(1) M. de Condorcet. *Vie de M. de Turgot.*

et même athée. Ma chère Julie, ajouta-t-il, *parlons franchement; il n'y a point d'ame; ce systême, le plus hardi, le plus étonnant de tous, est au fond le plus simple* (1). Et moi, dit Julie, je doute de tout. Vous êtes sceptique, reprit le marquis. Oui répondit Julie, charmée de ce mot scientifique, oui, je suis sceptique: et l'on s'empressa d'annoncer à toute la société, que Julie, après de profondes méditations, se bornait invariablement au *scepticisme*.

Julie réussit parfaitement dans le monde. On trouvait en elle un mélange piquant de finesse, de franchise et d'ingénuité, et ce goût vif pour les amusemens, qui, joint à l'esprit, repand tant d'agrément dans la société. Julie se livrait avec ardeur à la plus extrême dissipation, mais elle aimait toujours

(1) Voltaire. *l'A. B. C.* L'auteur répète formellement la même chose dans ses *Lettres de Memmius*, et dans plusieurs ouvrages, et il l'insinue dans presque tous ses autres écrits.

passionnément son mari; d'ailleurs elle était si jeune, qu'aucun homme n'eut l'idée de s'occuper d'elle. Rien, dans le cours de cet hiver, ne troubla la tranquillité de ces deux époux. Seulement, au printems, le marquis se permit quelques représentations sur l'énorme dépense et les dettes de Julie. En vérité, mon ami, répondit-elle, j'ai sur-tout dépensé tout cet argent, par un sentiment de bienfaisance pour faire travailler des ouvriers; puisqu'il vaut mieux *acheter* que *donner*, j'ai cru ne pouvoir faire trop d'emplettes. Fort bien, dit le marquis en souriant; mais, en faisant *ces bonnes actions*, il faut tâcher de ne pas vous ruiner. Julie fit peu d'attention à cette leçon; elle était devenue trop *bonne citoyenne*, pour se décider facilement à modérer son patriotisme. On passa l'été et l'automne dans les maisons des princes, et à Fontainebleau. Julie vit à Lille-Adam, une étrangère dont la beauté faisait beaucoup de bruit: sa cé-

lébrité, plus encore que sa figure, fixa sur elle les regards du marquis ; il eut envie de lui plaire, il y réussit. Julie s'en apperçut un peu : elle n'était pas tout-à-fait formée, elle ne vit que de la coquetterie d'un côté, de la galanterie de l'autre ; elle eut de l'inquiétude, elle questionna, et le marquis lui donna l'exemple d'une sincérité parfaite. Il fit un aveu qui, quelques mois auparavant, aurait indigné Julie, mais qui, à cette époque, ne lui causa que du dépit et de la douleur. Le marquis l'assura qu'il l'aimait toujours avec la même passion ; elle en douta ; il ajouta que la franchise expiait tous les torts. Julie trouva qu'il ne fallait plus combattre cette idée, et même, de ce moment, elle l'adopta véritablement.

L'hiver ne s'écoula pas sans orages. Julie passait une grande partie de sa vie chez la comtesse de C***. Elle y voyait les hommes les plus aimables de la société ; elle paraissait en distinguer un..

Il s'appelait le vicomte de Murcé : c'était un homme à bonnes fortunes ; il avait quarante-cinq ans, fort peu d'esprit; mais rien ne déguise la médiocrité, comme un ton décidé et un grand usage du monde. Le vicomte de Murcé avait cette espèce de douceur qui vient de l'insouciance et du manque de caractère, mais qui préserve, comme la bonté, de l'aigreur et du ressentiment. Il ne disputait jamais que pour soutenir la conversation; et, dans la crainte de s'appesantir, il se contentait communément d'entamer une discussion, et de la laisser terminer aux autres. Manquant de la finesse et de l'esprit qui rendent observateur, il ne remarquait que les petits ridicules les plus frivoles : une expression, un mot de *mauvais ton* était, pour lui, la chose la plus frappante; il s'en moquait, dans sa société, d'une manière assez plaisante. Ce genre de critique le rendait redoutable, et lui donnait beaucoup de considération. Ses décisions, sur ce point,

étaient des espèces d'oracles ; on les citait comme des sentences sans appel, et l'on répétait unanimement qu'il avait *un goût parfait*, quoiqu'à tout autre égard, ses jugemens n'eussent pas le sens commun. Il connaissait parfaitement les femmes, et il avait un ascendant particulier sur les jeunes personnes ; il savait les amuser, gagner leur confiance, et les faire valoir ; il établissait leur réputation d'esprit et d'agrémens. On desirait son suffrage, afin d'en obtenir beaucoup d'autres, et souvent, en faisant tant de frais pour lui plaire, on se trouvait engagée sans avoir su prévoir où pouvaient conduire toutes ces avances, et l'intimité qui en devenait la suite.

Le marquis, qui était plus amoureux que jamais de sa femme, ne vit pas, sans ombrage, sa liaison avec le vicomte. N'osant montrer son inquiétude, il tâcha d'éloigner Julie de la comtesse, mais tous ses efforts furent inutiles. C'est vous, lui dit la marquise, qui m'avez me-

née chez elle, j'y répugnais; maintenant que je la connais, je l'aime. Cependant, dit le marquis, vous ne pouvez l'estimer. — Pourquoi donc? — Elle a eu dix amans. — Mais elle est si franche! elle ne s'en cache pas, je vous assure... — Cette indécence même est un tort de plus. — Ne m'avez-vous pas dit que la sincérité expie toutes les fautes? — Oui, les faiblesses, mais un tel déréglement!.. Si elle était capable d'une passion véritable, je l'excuserais. — Mon ami, aviez-vous une *grande passion* pour cette étrangère dont vous avez été l'amant à Lille-Adam? — Peut-on comparer les mœurs d'un homme à celles d'une femme? — Cela se pourrait très-bien si l'on n'avait pas de préjugés. Souvenez-vous de la relation d'*Otahiti* (1) que vous m'avez fait lire?.. Au reste, je n'approuve point la conduite de la comtesse, je la condamne par sentiment, et

(1) *Supplément du Voyage de Bougainville*, de Diderot.

non par principes; ainsi, l'indulgence envers elle est une justice et un devoir.

Le marquis, ne sachant que répondre, prit en secret la résolution de se brouiller avec la comtesse. Il saisit un prétexte frivole pour lui faire une scène très-violente, et il rompit avec elle d'une manière éclatante. Il imaginait que Julie alors n'oserait plus la voir. Il se trompa. Julie, avec sa décision enfantine, et ses principes philosophiques, donna tout le tort à son mari, et déclara positivement qu'elle ne sacrifierait point son amie, et dès le lendemain de la rupture, elle fut souper chez elle. La comtesse s'attendrit, l'accabla de caresses; le vicomte loua *son caractère* avec enthousiasme. Ainsi, Julie fut bien persuadée que l'on fait un action héroïque en résistant aux volontés de son mari, en convenant qu'il est injuste, et en affichant un grand sentiment pour ceux qui sont devenus ses ennemis. Elle rentra chez elle, et revit le marquis sans

aucun embarras ; il voulut lui faire des reproches, elle lui sauta au cou, le caressa, plaisanta ; il essaya de la raisonner, de lui faire comprendre ses devoirs ; elle parla d'amour, d'égalité, lui répéta ses propres phrases, et le philosophe commença à s'effrayer de l'usage que son aimable disciple faisait déjà de ses leçons. Lorsqu'un homme se laisse subjuguer par une femme de cet âge, l'empire qu'il accorde n'a point de bornes, parce que le despotisme d'un enfant n'est tempéré par aucune réflexion sensée : et comment se fâcher contre un objet séducteur, qui rit, qui pleure, qui caresse, avec tant de grace ? comment gronder sérieusement un être charmant dont la révolte ne paraît être qu'une mutinerie pleine de gentillesse, et dont la déraison ressemble à l'innocence ?

Le marquis n'osant, ne pouvant parler en maître, eut recours à la prière ; mais Julie prétendit que, puisqu'il reconnaissait son tort, il devait le répa-

ser, et se raccommoder avec la comtesse; il voulut s'en défendre, et Julie lui coupant la parole, en mettant sa main sur sa bouche: je l'ordonne à mon amant, dit-elle; s'il a toujours pour moi le sentiment qu'il m'inspire, il obéira. Le pauvre marquis se soumit; Julie le mena en triomphe chez la comtesse, il y fut de la plus mauvaise grace du monde; on le reçut avec une dignité remplie de sécheresse. Cette démarche lui donna un ridicule; le vicomte s'en moqua plaisamment *en petit comité*; on loua Julie, et même, on la fit rire aux dépens de son mari, et elle perdit entièrement le peu de considération qu'elle avait conservé pour lui.

On était à la fin d'avril, et Julie n'avait nulle envie d'aller à la campagne; mais le marquis reçut un courrier qui lui apprit que sa mère, qui était à Bordeaux, se mourait d'une fièvre maligne. Julie avait un bon cœur, et, malgré le chagrin qu'elle éprouvait de se séparer

de sa société, et de s'éloigner de Paris, elle n'hésita point à suivre son mari; elle partit. Elle trouva sa belle-mère fort malade encore; Julie la soigna et la veilla avec affection, quoiqu'elle eût souvent entendu dire que *dans les grands principes de l'intérêt de la patrie, il est utile d'éteindre l'amour paternel et filial; que tous ces liens de pères et d'enfans peuvent nuire à ceux de citoyens, et produisent seulement des vices sous l'apparence de vertus; de petites sociétés dont les intérêts, presque toujours opposés à l'intérêt public, éteindraient à la fin, dans les âmes, toute espèce d'amour pour la patrie... et qu'on ne peut soustraire les peuples à ces calamités qu'en brisant entre les hommes tous les liens de la parenté et en déclarant les citoyens enfans de l'état. C'est le seul moyen d'étouffer les vices* (1). La mar-

(1) *De l'Esprit.*

quise connaissait ces maximes; aussi, ne se crut-elle point obligée de rendre de tels soins à sa belle-mère; elle cédait aux mouvemens de son cœur qui, dans quelques occasions, influaient encore sur sa conduite, en dépit de la philosophie.

Lorsque la malade fut convalescente, la marquise reçut des visites et les rendit; on lui donna des fêtes. Elle se plut à Bordeaux, y passa toute la belle saison, et ne revint à Paris, avec sa belle-mère et son mari, que sur la fin du mois de décembre. Précisément à cette époque, le marquis fut obligé d'aller recueillir une succession en Dauphiné, et de partir précipitamment. Il laissait à regret sa femme à Paris; mais, depuis quelques mois, il était parfaitement content de sa conduite, il comptait beaucoup sur la surveillance de sa mère, et d'ailleurs il se flattait de revenir avant six semaines.

Aussitôt que son mari fut parti, Julie

courut chez la comtesse ; elle fut reçue à bras ouverts. Elle revit le vicomte qui, plus en faveur que jamais, venait d'être reçu *chevalier de l'ordre ;* elle trouva que ce cordon bleu ajoutait encore à l'élégance et à la noblesse de sa figure ; l'idée qu'on attachait à cette décoration la rendait, sur-tout aux yeux des femmes, la plus belle parure d'un homme, et celle qui lui seyait le mieux. La marquise, dévouée à cette société, y passait sa vie ; sa belle-mère voulut lui faire des représentations à ce sujet, Julie les reçut avec légéreté, s'en moqua avec ses amis, et ne changea rien à sa conduite. Un jour, ayant dit devant le vicomte qu'elle aimait la danse, il annonça un moment après qu'il donnerait un bal, mais il refusa d'en désigner le jour. Lorsque Julie se retira, il sortit en même temps, et lui donna le bras. En descendant l'escalier, il lui demanda quel jour elle fixait pour le bal. Julie, émue, le regarda avec surprise, et le vicomte ré-

pondant à sa pensée, dit seulement : et à quelle autre ?... La marquise fut charmée de ce peu de mots ; les femmes aiment les réticences, et qu'on les devine, (quand elles ne veulent rien cacher) c'est-à-dire qu'on leur épargne l'embarras de s'expliquer. Elles trouvent dans ce langage mystérieux, dans ces phrases coupées, ces petits mots qui sous-entendent tant de choses, une certaine délicatesse qui leur plaît, et une sorte de pénétration qui les touche ; elles ont tort ; l'amour et la sensibilité s'expriment rarement ainsi. La langue du cœur est riche, abondante, harmonieuse, mais elle manque de finesse et de précision.

Julie fut *à la fête donnée pour elle*, tout y flatta sa vanité ; la somptuosité du bal, les éloges prodigués à celui qui le donnait, *la gloire* de fixer sur elle l'attention et les regards de l'homme dont tout le monde vantait le goût, la grace et la magnificence, le plaisir de voir que le vicomte s'occupait d'elle trop exclusive-

ment, pour que ses sentimens ne fussent pas remarqués..... la jalousie de quelques femmes, la curiosité, l'étonnement, l'humeur et le dépit des autres; que *d'émotions heureuses* produisirent ces différentes observations et toutes ces pensées !... Le vicomte demanda à Julie la permission d'aller chez elle, et il y fut le lendemain. Là, il déclara ses sentimens; il ne supposait pas qu'une femme, si supérieure, eût des *préjugés*. Comment démentir une opinion si glorieuse ? Entre un amant et une femme philosophes, il ne s'agit que de savoir si l'on se convient, ou si l'on ne se convient pas, puisque tous les deux s'accordent à penser qu'il faut suivre les impulsions *de la nature*; que l'amour, même illégitime, dès qu'il est violent, ne peut qu'*épurer* l'ame et perfectionner *la bonté*. Les philosophes écrivent quelquefois, comme on sait, de longs romans; pourquoi ces ouvrages sont-ils si singulièrement ennuyeux ? C'est, sur-

tout, parce que les auteurs, par condescendance pour les lecteurs vulgaires, ne conduisent pas franchement les intrigues d'amour avec la rapidité qu'exigeraient les caractères. Quand on est d'accord sur la croyance et sur les principes, un *oui*, ou un *non*, suffisent, et l'amour, traité *philosophiquement*, n'admet plus ces petits détails d'incertitudes, de résistance, de combats, de remords, qu'il faut laisser aux écrivains médiocres. L'amour, ainsi dépouillé de toute la puérilité des *préjugés*, n'offre plus que de *grands traits*, mais il n'a plus de nuances, et ne saurait certainement former, avec vraisemblance, des romans en plusieurs volumes.

Le roman de Julie et du vicomte fut très-*philosophique;* tout fut arrangé, décidé, conclu dès ce premier rendez-vous. On se promit de se revoir tous les jours, et au bout d'un mois, tout le monde sut, à n'en pouvoir douter, que le vicomte de Murcé était l'amant de la

marquise de Clange. Cependant le marquis revint ; il arriva à midi ; il avait voyagé toute la nuit, pour revoir un peu plus tôt, après deux mois d'absence, la femme qu'il adorait, et dont il était mécontent ; car depuis cinq semaines, il n'avait reçu d'elle que cinq ou six petits billets bien froids. Il trouva la marquise seule dans sa chambre ; elle le reçut avec amitié, mais avec un calme dont l'amour ne saurait se contenter ; il le lui reprocha. Julie garda le silence ; son mari, étonné, la pressa de parler. Sans doute, je le dois, dit enfin Julie, avec l'air du monde le plus tranquille ; mais, mon ami, je crains de vous faire de la peine..... — Comment ? — Il faut que je vous fasse une confidence..... — Une confidence ! — Oui, mon ami, et j'ai l'enfantillage d'être, sinon embarrassée, du moins un peu troublée.... — De grace, expliquez-vous. — Je sais à quel point vous êtes au-dessus des préjugés, en ne vous cachant rien, je n'ignore pas

que je me mets à l'abri de tout reproche: je me rappelle parfaitement nos conventions.... — Au fait, que voulez-vous dire ? — Mon ami, la passion ne se commande pas, vous serez toujours mon ami le plus cher ; mais..... — Vous ne m'aimez plus ?... — Je n'ai plus d'amour pour vous, j'aime le vicomte de Murcé... A ces mots, le marquis pâlit, la douleur et la colère le rendirent immobile ; et Julie, ne lui supposant qu'un chagrin involontaire, reprit la parole : Voilà, dit-elle avec attendrissement, ce que j'ai craint ; je vous afflige !... Cependant je vous avais promis une parfaite sincérité, j'ai dû tenir mon serment. Et vous, mon ami, vous m'avez donné votre parole de me conseiller, de me guider..... Je me flatte que vous ne blâmerez point le choix que j'ai fait, il est généralement approuvé..... — Comment ! le vicomte de Murcé est votre amant ? — Oui, mon ami, et depuis six semaines. Il a, pour moi, la passion la plus violente.... Per-

fide! s'écria le marquis, pouvez-vous avoir l'inconcevable effronterie de me déclarer, avec un tel sang froid, votre ignominie et ma honte? A ces mots, Julie se mit à rire; ces grands mots-là, dit-elle, pourraient effrayer une pensionnaire qui sort du couvent; ils m'auraient fait bien peur, il y a trois ans; mais aujourd'hui!... — Non, cette profonde corruption, à dix-huit ans, est incompréhensible!... — Si vous me desiriez tous les scrupules de l'ignorance et de la superstition, il fallait me les laisser, je les avais. — N'y a-t-il pas un milieu entre la superstition et le mépris de tous les principes? — Des principes! j'ai tous les vôtres et ceux de vos amis. Je suis bonne, compatissante, tolérante, je suis sincère, je ne vous trompe point; que pouvez-vous me reprocher?... mais j'excuse au premier mouvement, je suis sûre que vous en sentirez bientôt l'injustice et l'extravagance, n'est-ce pas, mon ami?... Le marquis, ne pouvant

ni répondre, ni contenir sa fureur, sortit brusquement, sans proférer une parole. Julie, qui n'était pas même émue, sonna ses femmes et se mit à sa toilette.

Cependant le marquis se trouvait d'autant plus à plaindre, que son malheur était son ouvrage, qu'il le sentait enfin, qu'il n'y voyait point de remède, et qu'il était plus amoureux que jamais. Une jeune femme, pervertie par un amant, peut être éclairée sur son égarement, on peut lui prouver qu'elle a été séduite et trompée, parce qu'on avait intérêt à l'abuser et à la séduire; mais la corruption qui vient d'un mari, est sans ressource. Un mari seul peut donner aux sophismes affreux du vice tout le poids et toute l'autorité de la raison. En corrompant sa femme, il parle, il agit contre lui-même; comment ne pas le croire? Ce désintéressement, ou, pour mieux dire, cette imprévoyance de la folie, en donnant à des discours insensés l'apparence de la vérité la plus

impartiale, dissipe tous les doutes, et détruit à jamais jusqu'au germe des remords.

Le marquis ne savait à quel parti s'arrêter; il fallait absolument renoncer à l'espoir de changer les opinions de Julie, et de modérer sa philosophie. Enfin Julie, avec ses idées d'indépendance, méprisait l'autorité d'un mari, et se moquait de ses ordres. Que faire donc? fermer les yeux sur ses désordres? mais on était amoureux. Se battre avec le vicomte? Julie trouverait cette action atroce et remplie d'inconséquence, et le meurtrier de son amant deviendrait pour elle un objet d'horreur. Se séparer d'elle? l'amour encore s'y opposait. D'ailleurs elle n'avait que dix-huit ans, son déshonneur était constaté; mais nul éclat public n'autorisait à un parti si violent.... Après avoir fait toutes ces réflexions désespérantes, le marquis prit une résolution bizarre, qui du moins s'accordait mieux avec sa conduite passée

et les sentimens qu'il avait eu l'imprudence de montrer jusqu'alors. Il écrivit à Julie un billet conçu en ces termes:

« Votre cruelle indifférence m'a percé le cœur; vous avez changé, et je vous aime toujours avec passion.... Laissez-moi du moins l'espérance qu'avec le tems je pourrai regagner ce cœur généreux et sincère, ce cœur qui fut à moi, et sans lequel je ne puis vivre! » Enfin, dit Julie, voilà une lettre raisonnable et touchante! Elle se rendit chez son mari, l'embrassa, lui promit toutes *les consolations de l'amitié;* elle fut ensuite à l'Opéra, et de là, souper chez son amie, la comtesse de C***.

Le marquis avait vendu sa maison de campagne, Julie voulait en avoir une; le marquis lui dit le même soir qu'on lui en offrait une charmante à quatre lieues de Paris, et il lui proposa de l'aller voir le lendemain. Julie y consentit; et il fut convenu qu'on prendrait des chevaux de poste, afin d'al-

ler plus lestement. On était au mois de mars, le tems était beau, on partit le lendemain à dix heures du matin. Au bout d'une heure et demie, Julie remarqua que l'on devrait être arrivé. Le marquis répondit qu'on avait pris le chemin le plus long, et, sur-le-champ, il parla d'autre chose. Enfin, on s'arrêta devant une maison de poste; on avait fait six lieues, et Julie fut étrangement surprise de voir qu'on attelait à la voiture un nouveau relais de chevaux de poste. Que signifie ceci? demanda-t-elle avec émotion; où me conduisez-vous donc?.... — Dans une terre charmante que je possède en Touraine..... — En Touraine!... quelle trahison et quelle tyrannie!... — Ma chère Julie, rendez-moi plus de justice, je ne suis point un tyran; si je me conduisais en mari offensé, j'aurais ordonné; je ne veux être qu'un amant passionné; mais je suis un amant malheureux et jaloux, et je vous enlève.....

Et moi, reprit Julie, je m'échappe; en disant ces mots, elle voulut ouvrir la portière; le marquis prit ses deux mains dans les siennes, et la retint avec force immobile à sa place. Dans ce moment la voiture partit au grand galop. Quelle indigne violence! s'écria Julie en pleurant; qu'y gagnerez-vous? poursuivit-elle, je vous haïrai, et je me sauverai. Point du tout, reprit froidement le marquis, vous vous amuserez en Touraine; vous y trouverez fort bonne compagnie, je vous y donnerai des fêtes ravissantes; nous y jouerons la comédie, et vous y oublierez un fat beaucoup trop médiocre par son esprit, pour tourner la tête d'une jolie femme, et beaucoup trop vieux pour vous plaire. Malgré les promesses du marquis, Julie voulut encore s'affliger et se plaindre; mais le marquis lui représenta qu'un enlèvement est un événement glorieux pour une femme, et presque indispensable dans un ro-

man; Julie se calma, et, sur la fin du voyage, elle eut même assez de *force d'esprit* pour s'égayer et pour plaisanter elle-même sur cette aventure.

Arrivée dans son château, elle en trouva la situation agréable; elle reçut des visites, on lui procura des amusemens, et elle commença à penser que l'on pouvait passer sans désespoir quelques mois en Touraine.

Le marquis avait un fils naturel, âgé de dix-huit ans, qu'il avait fait élever philosophiquement, mais avec soin. Il se nommait *Belmont*. Quelques années après la naissance de cet enfant, le marquis déclara qu'il ne voulait pas qu'on lui donnât la plus légère notion de religion; mais que lorsqu'il aurait quinze ou seize ans, on lui proposerait d'en choisir une à son gré; ce qui fut ponctuellement exécuté: ce système alors était fort à la mode; les esprits forts le trouvaient parfaitement raisonnable. Quand le jeune Belmont

eut seize ans, son père un jour lui dit très-gravement que sa raison étant formée, il était en état de réfléchir sur les différentes sectes du christianisme, et qu'il le laissait le maître de se faire catholique, ou luthérien, ou calviniste, ou quaker, etc., etc., etc. Belmont, concluant naturellement de cette indifférence que son père ne croyait à aucune religion, demanda naïvement pourquoi l'on excluait de son choix les religions juive et mahométane? Le marquis ne s'attendait pas à cette question, et il éluda d'y répondre. Quelques jours après, Belmont prit des informations sur la quantité de volumes qu'il fallait lire pour acquérir les lumières qui pouvaient le guider dans son choix; il connut que sa vie entière, en la supposant longue, ne suffirait pas à cette étude; ce qu'il avait entendu dire vaguement du paradis de Mahomet, lui donnait une inclination particulière pour cette religion; mais comme

il ne savait pas le turc, il fut obligé de renoncer au projet d'étudier le *Koran* et la *Sunna*. Dans ces entrefaites, on le fit entrer au service. Il partit pour sa garnison, emportant avec lui quelques livres philosophiques, à la vérité choisis, que lui avait donnés son père; mais il aimait la lecture, il était curieux, il voulut lire les *œuvres complètes* des philosophes qu'il admirait, et il devint l'un de leurs plus zélés disciples. Il avait une figure charmante, de l'esprit, beaucoup d'audace et de vivacité dans le caractère, des talens agréables, des manières remplies de grâce, et des passions plus impétueuses encore que celles de son père. Son régiment se trouvait en garnison à deux lieues de la terre du marquis, il s'empressa d'aller voir celui que la bienséance alors ne lui permettait pas d'appeler son père en public, mais auquel il avait toujours donné ce nom dans ses lettres et dans leurs entre-

tiens particuliers. Julie n'avait vu Belmont que dans les commencemens de son mariage. Il était alors si jeune et si timide, qu'elle n'avait remarqué que sa jolie figure; mais il fixa toute son attention lorsqu'elle le revit au bout de trois années, leste, confiant, brillant, et vivement occupé d'elle. Par les ordres de la marquise, on fit faire un théâtre, et l'on joua la comédie. Les rôles d'*amoureux* et d'*amoureuses* furent parfaitement remplis par la marquise et par Belmont. Ce dernier n'avait jamais vu de femme aussi séduisante que Julie, il prit pour elle une passion que nul principe ne combattait. Les livres de ses maîtres l'avaient familiarisé depuis long-tems avec les idées révoltantes d'adultère et d'inceste (1). La reconnaissance qu'il de-

(1) *Les Lettres Persanes* qui contiennent un épisode dont l'intérêt est fondé sur les amours incestueux d'un jeune homme et de sa

vait à un père qui le chérissait, ne l'arrêta pas; il avait si souvent entendu dire que la passion excuse tout, *justifie tout!*.. Julie, aussi *éclairée*, aussi intrépide que lui, s'apperçut promptement du sentiment qu'elle inspirait; elle laissa prendre des espérances, et bientôt un aveu formel les confirma. Alors Belmont sollicita un rendez-vous secret; on lui opposa, pour la forme, quelques scrupules; il était bien jeune, il s'effraya, s'affligea; il écrivit un billet passionné, qu'il lui remit le soir à une répétition de comédie. Julie tenait un sac à ouvrage dans lequel elle enferma ce billet, en attendant qu'elle pût le lire à son aise; mais son mari, qui déjà soupçonnait cette intrigue, avait, du

---

sœur; le *Supplément au Voyage de Bougainville*, de Diderot, dans lequel on déclare nettement que l'*inceste* d'un père avec sa fille, loin d'être un crime, est une chose qui ne répugne ni à la raison, ni à la nature, et qui même, dans certains cas, peut être une *bonne action*.

coin d'une coulisse, tout observé et tout vu. Il dissimula, et, durant toute la répétition, il ne quitta pas sa femme un seul instant. Après la répétition, il lui donna le bras pour la reconduire dans le salon; sur-le-champ, il proposa de danser; Julie voulut aller dans sa chambre, il la suivit, sous un prétexte naturel, et avec l'air le plus simple; Julie ne lui croyant aucun soupçon, mit le sac dans un tiroir de commode, dont elle n'osa prendre la clef; ensuite elle sortit de sa chambre, rentra dans le salon, et se mit à danser; alors, le marquis disparut, il fut s'emparer du sac, et s'enfermer dans son cabinet; il trouva la lettre, l'ouvrit, et lut ce qui suit:

(1) « Comment as-tu la puissance de « supporter l'état où je suis? de refuser

(1) Cette lettre entière n'est qu'une *citation*. L'auteur de ce conte ne sait pas faire parler des amans *philosophes*.

« un mot qui le ferait cesser comme
« par enchantement; je ne te reconnais
« pas, tu permets à tes idées sur la vertu
« d'altérer ton caractère: prends garde,
« tu vas l'endurcir, tu vas perdre cette
« bonté parfaite, le véritable signe de
« ta nature divine..... Ne va point,
« par de vaines subtilités, distinguer en
« toi même la conscience de ton cœur;
« interroge-le ce cœur.... il t'entraîne
« vers moi,, c'est ton Dieu, c'est la na-
« ture, c'est ton amant qui te parle...
« Crois-moi, il y a de la vertu dans
« l'amour, il y en a même dans ce
« sacrifice entier de soi-même à son
« amant, que tu condamnes avec tant de
« force.... Je veux te lier pour jamais;
« je veux affranchir ton ame, violem-
« ment et sans retour, de tous les scru-
« pules vains qui la retiennent encore...
« Oublie tout ce qui n'est pas nous, nos
« âmes se suffisent; anéantissons l'uni-
« vers dans notre pensée, et soyons heu-
« reux. »

Quoiqu'après la lecture de cette lettre le marquis fût transporté de fureur, il vit néanmoins avec plaisir que Julie n'avait pas encore consenti tout-à-fait à *l'anéantissement de l'univers.*

Il envoya chercher Belmont, et aussitôt qu'il l'apperçut : Vous êtes, lui dit-il, un ingrat et un monstre ; sortez à l'instant de chez moi, et n'y reparaissez jamais. A ces mots, il lui tourna brusquement le dos, et se rendit dans le salon. Julie n'y était plus ; elle cherchoit vainement son sac dans sa chambre, elle questionnait toutes ses femmes, elle était dans une extrême agitation. On vint l'avertir que le souper était servi : il y avait beaucoup de monde, il fallut s'aller mettre à table. Elle chercha inutilement des yeux le jeune Belmont. Quelqu'un demandant ce qu'il était devenu, le marquis répondit froidement qu'*une lettre* venait de l'obliger de retourner à sa garnison. Alors la marquise connut, à n'en pouvoir dou-

ter, que son mari avait volé le sac à ouvrage, et qu'il possédait la lettre qu'elle n'avait pu lire; le dépit et la colère lui ôtèrent tout son embarras, et tout le reste de la soirée elle fut avec son mari d'une aigreur et d'une impertinence très-remarquables. Le pauvre philosophe, entièrement subjugué, fut déconcerté par cette étrange conduite; cependant, quand il se retrouva seul avec sa femme, il voulut faire quelques reproches, mais on lui coupa la parole, en lui débitant avec impétuosité une demi-douzaine de maximes philosophiques qu'on tenait de lui; il se borna donc, pour cette fois, à se plaindre du peu de *sincérité* que l'on avait eu pour lui dans cette occasion. Ce reproche vous sied bien, dit Julie en haussant les épaules; vous m'avez corrigée de ma candeur par la manière extravagante dont vous avez reçu ma première confidence.... Le marquis fut presque réduit à convenir qu'il avait tort; il implora

son pardon. Julie, décidée à le tromper désormais, sentit que le moyen d'y parvenir était de se raccommoder avec lui; ne jouant plus que le rôle d'une courtisane avec son mari, elle le séduisit par quelques caresses et des grâces, lui laissa toutes ses inquiétudes, et reprit tout son empire.

Le lendemain, le marquis reçut de son fils une lettre conçue en ces termes:

MONSIEUR,

Vous avez découvert le secret de mon cœur, il a dû vous déplaire, et je m'en afflige; mais ma conscience ne me reproche rien, et j'ose vous dire sans détour que je n'ai vu, dans la manière dont vous m'avez traité, que de l'inconséquence et de l'injustice. Je ne suis point *ingrat*, car je vous aime, je vous honore, et je reconnais avec plaisir vos bienfaits; le plus grand de tous est de m'avoir donné une excellente éducation

qui m'a garanti du joug de la superstition, et qui me délivre des entraves des préjugés. Vous avez voulu que je fusse l'élève et le disciple de la nature, j'ai profité de toutes vos leçons. Comment pouvez-vous m'appeler *un monstre*, parce que je cède à l'attrait irrésistible des grâces et de la beauté? *Les passions sobres font les hommes communs* (1); voudriez-vous que je fusse un homme vulgaire? *Le sentiment est l'âme des passions; or, le sentiment n'est point libre, ce n'est point parce qu'on le veut qu'on aime ou qu'on hait; il ne peut donc être criminel* (2). J'ai dû respecter votre repos; c'est ce que j'ai fait; je ne me suis point vanté du sentiment que j'inspirais; je n'ai point pris de confident; je n'ai eu ni indiscrétion, ni fatuité: que pouviez-vous exiger de plus d'un homme dans le délire de la

(1) Helvétius. *De l'Esprit.*

(2) *De l'Esprit.*

passion ? Vous ne m'objecterez point cette sentence triviale : *Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît*, car nous avons lu tous les deux, dans les ouvrages du philosophe que nous adorons, que ce n'est là *qu'une maxime de justice raisonnée*, et que la *loi naturelle dit seulement : Fais ton bien avec le moindre mal d'autrui qu'il est possible* (1). Rien ne motive donc le traitement injurieux que j'ai reçu de vous. Ah ! les outrages dont vous m'avez accablé, ne me confirment que trop la vérité de cette sentence philosophique : *On n'aime plus ses enfans, dès qu'ils ont atteint l'âge de l'indépendance* (2). Je cesserai de me présenter chez vous, mais je me flatte que d'ailleurs vous voudrez bien ne tyranniser ni mes sentimens, ni ma

(1) J. J. Rousseau. *Discours sur l'Inégalité des Hommes.*

(2) *De l'Esprit.*

conduite. Daignez songer *que toute espèce de dépendance étant injuste, le fils ne dépend pas plus du père, que celui-ci, de sa progéniture* (1), *et que, pour l'amour filial, il n'est pas d'une obligation si générale, qu'il ne puisse être susceptible de dispense :* enfin (souffrez que je vous le dise), *un père dont on n'éprouve que des témoignages de haine, toute la distinction qu'on lui doit, c'est de le traiter en ennemi respectable* (2).

Je suis avec respect, etc.

BELMONT.

Cette lettre, exécrable autant qu'insolente, fit frémir le marquis ; il avait lu dans des livres toutes ces choses, et même, sans y réfléchir; il en avait approuvé plusieurs; mais lorsqu'on lui en

(1) *Code de la Nature.*
(2) *Les Mœurs.*

faisait l'application, lorsqu'il les voyait tracées de la main de son propre fils, il en sentait enfin l'odieuse extravagance et toute l'énormité. Cet infortuné philosophe, indignement outragé, était battu, terrassé par deux enfans qui n'employaient contre lui que les armes qu'il avait eu l'imprudente sottise de leur donner lui-même. Un repentir tardif, des regrets inutiles mettaient le comble à son malheur. Il envoya, sur-le-champ, un courrier à Paris, et peu de temps après, Belmont reçut, du ministre, l'ordre de quitter la Touraine, et d'aller dans un autre régiment qui était à la Rochelle. Belmont, outré de rage, au lieu d'obéir se cacha dans les environs; de là, il écrivit encore à Julie une lettre pleine de fureur, de ressentiment, de menaces effrayantes, et dans laquelle il finissait par lui dire que si elle *ne jurait pas de ne plus connaître d'autres liens, d'autres devoirs que l'amour, il irait se briser, à ses yeux, la*

tête sur des pierres qui feraient rejaillir son sang jusqu'à elle (1). La marquise, malgré toute sa philosophie, fut épouvantée d'un amour si féroce; elle porta la lettre à son mari, en le priant de la délivrer des poursuites de cet amant forcené. Le marquis, en dépit de ses opinions *libérales*, obtint une lettre-de-cachet, et Belmont fut saisi, arrêté, et conduit à Pierre-Ancise; mais on cacha cette rigueur à Julie; le marquis avait trop souvent devant elle parlé contre les lettres-de-cachet, pour oser lui donner cette nouvelle preuve de son inconséquence. Julie crut simplement que Belmont était conduit à la Rochelle, et, quelque tems après, on lui dit qu'il s'était embarqué pour passer aux Colonies. Julie resta six mois en Touraine; elle ne s'y ennuya point; le colonel du régiment de Belmont était aimable et jeune encore: il acheva de faire

(1) Passage extrait d'un livre nouveau.

oublier le vicomte de Murcé. De retour à Paris, la marquise n'éprouva pas le moindre empressement de retourner chez la comtesse de C***; loin de desirer d'y revoir le vicomte, elle craignait de l'y rencontrer : cette société cessait de lui plaire, et *son amie* cessait de l'intéresser. Les philosophes ne voient dans l'amitié qu'un commerce mercenaire, dont l'intérêt est l'unique base; ils réservent toute leur énergie pour *l'amour* ou pour *la passion* de la gloire; ils prétendent qu'*un homme d'esprit, en prédisant l'instant où deux amis cesseront de s'être utiles, peut calculer le moment de leur rupture, comme l'astronome calcule le moment de l'éclipse* (1). Le marquis avait, pour ami intime, un homme moins âgé que lui, petis-fils du vieux comte d'Orgimont qui, après avoir fait pendant trois ans la guerre en Amérique, était enfin re-

(1) Helvétius. *De l'Esprit.*

venu depuis cinq mois pour recueillir la succession de son grand-père, mort l'année précédente. Le comte d'Orgimont venait d'épouser une jeune personne de la cour, proche parente du marquis, et ce mariage resserrait encore le lien de l'ancienne amitié qui les unissait. Le comte d'Orgimont entrait dans sa trentième année; élevé par des parens éclairés et sages, il avait toujours eu pour la religion ce profond respect, cette admiration fondée, qui conduisent nécessairement en peu de tems à la parfaite conviction : avec une grande âme et des penchans vertueux, il ne trouvait rien d'effrayant dans l'austérité des maximes et des principes de la religion; cette vertu perfectionnée, toujours soutenue par une espérance sublime, élevait tous ses sentimens, et plaisait à son imagination; il lui semblait que le plan de la vie, formé par un esprit éclairé sur de si nobles idées, n'avait plus rien de vulgaire, et préparait, en dépit

même de la fortune, la destinée la plus glorieuse et la plus desirable. Ce ne fut point en vain que cette lumière céleste l'éclaira dès ses plus jeunes ans; son cœur s'élança vers la vertu par un mouvement naturel; dès qu'il put l'entrevoir, il ne travailla, il n'étudia que pour la discerner mieux, et, lorsqu'il l'eut connue, il jura de la suivre, et chaque pas dans cette route heureuse l'affermissant dans ses opinions, il ne s'en écarta jamais, et s'y fixa sans retour. Sa figure majestueuse et régulière frappait au premier coup d'œil; mais la douceur et la simplicité de ses manières formaient avec sa taille imposante un contraste qui avait quelque chose de touchant; la sérénité de son regard peignait le calme parfait de son âme, mais on voyait que cette paix si douce était l'ouvrage heureux de la vertu, et non le résultat de l'indifférence. Tout en lui annonçait la bonté et la sensibilité; enfin, il joignait à l'égalité d'humeur la

plus aimable, une tournure d'esprit originale et piquante. Quoiqu'il eût banni de son âme toute espèce d'aigreur et d'intolérance, il était naturellement enclin à tourner en ridicule tout ce qui lui paraissait déraisonnable ou vicieux; l'usage du monde et ses principes réprimaient dans la société ce penchant, mais ne l'avaient pas détruit. Malgré l'extrême différence d'opinions, il aimait sincèrement le marquis, parce qu'il reconnaissait en lui d'excellentes qualités. D'ailleurs, la fausse philosophie lui paraissait si absurde, qu'il ne pouvait croire que l'on fût véritablement attaché à de telles erreurs, et il était persuadé que lorsqu'on avait quelqu'élévation dans l'âme et de la sensibilité, on devait finir par les abjurer. La jeune Cécile, comtesse d'Orgimont, âgée de vingt ans, avait tous les charmes et toutes les vertus de son sexe; belle sans coquetterie, spirituelle sans prétentions, sa modestie et sa timidité, en lui donnant les grâces les

plus intéressantes de la jeunesse, ne lui permettaient pas de montrer les qualités brillantes qui la distinguaient, mais on l'examinait avec un intérêt qui les faisait deviner; car la bienveillance est, en sens contraire, aussi pénétrante que peut l'être la malignité. Julie vit avec étonnement le comte d'Orgimont; il lui parut d'abord extrêmement imposant. Par un instinct dont elle ne pouvait se rendre compte, elle n'osait en sa présence se livrer à sa coquetterie : cette contrainte fixa sur lui son attention et sa pensée. Bientôt elle sentit que l'homme qui la réprimait avait acquis sur elle une sorte d'empire que nul autre encore n'avait eu. Elle le craignait, et cependant elle desirait sa présence; elle trouvait dans toute sa personne quelque chose de si distingué, qu'elle le regardait et l'écoutait avec un intérêt de curiosité qu'aucun autre homme ne pouvait lui inspirer. En le connaissant davantage, elle admira son esprit, et fut charmée

de sa gaîté; mais cet homme si aimable, si supérieur, était *dévot;* quel étonnant phénomène!... il paraissait sensible, il était si jeune encore!... avait-il donc de la *passion* pour sa femme? c'est ce qu'on se promit d'examiner. Les nouveaux époux s'aimaient avec cette tendresse pure, confiante et délicieuse qui dure toute la vie; mais qui n'a rien de frappant pour de certains observateurs qui, déifiant la fureur et la folie, veulent en trouver l'empreinte dans tout ce qui est grand, touchant et sublime, et prétendent que la bizarrerie et les écarts les plus monstrueux sont les attributs du *génie*, et que l'emportement, l'extravagance, la frénésie et la férocité, sont inséparables du veritable amour (1). Ma-

(1) Le style de nos jours est devenu si *énergique*, que ce mot affreux, *féroce*, est employé pour exprimer la violence d'un amour intéressant. Dans une des nouvelles de madame de Staël, l'héroïne dit : *Je m'examinais avec*

dame de Sévigné a dit d'une femme de son tems, qu'elle était *recueillie dans sa beauté;* on pouvait dire de Cécile qu'elle était *recueillie dans son bonheur*, et il ne lui inspirait point de transports, parce qu'elle le sentait toujours également. Jamais elle n'exprimait ses sentimens avec véhémence; la passion a des accès, la profonde sensibilité n'en a point, elle est toujours la même dans tous les instans.

Les femmes galantes, non seulement par envie, mais par le mauvais goût que donne nécessairement la dépravation, trouvent toujours que les femmes vertueuses sont insipides : comment pourraient-elles sentir le charme de la pudeur et de la douce sérénité, et des grâ-

---

une attention féroce. Dans une autre nouvelle du même auteur, l'héroïne dit qu'elle commence *à devenir féroce.* Pour renchérir, les héroïnes passionnées finiront par dire qu'elles deviennent *sanguinaires, etc.*

ces simples et naïves? Julie, après beaucoup d'observations, se persuada que Cécile n'était point assez brillante, et n'avait point assez d'*énergie* pour être aimée de son mari. Cette prétendue découverte lui causa la joie la plus vive; elle s'interrogea elle-même sur ce mouvement, et elle connut enfin qu'elle avait une violente passion pour le comte. En effet, elle avait eu pour le marquis une tendresse véritable; mais, dans un tems où l'innocence et la pureté de son ame l'avaient préservée de cet emportement de passion, qui, dans une femme, vient presque toujours du déréglement et de l'imagination, elle n'avait eu de l'amour, ni pour le vicomte de Murcé, ni pour son amant actuel. Le comte était l'homme le plus distingué et le plus aimable qu'elle eût jamais connu; il était à la fois austère et brillant, jeune, beau, sensible, et cependant armé contre toutes les séductions. Quelle gloire, que celle d'une telle conquête!... Julie commença

par se brouiller avec son amant, qui fut irrévocablement congédié. Ensuite, elle mit beaucoup plus de décence dans sa conduite, et beaucoup moins de philosophie dans ses discours. Cette réforme lui valut des succès qu'elle regarda comme les présages d'une victoire complète. Elle observa que la comtesse qui jusqu'alors ne l'avait traitée qu'avec une réserve extrêmement froide, venait un peu plus souvent chez elle, et lui montrait plus d'amitié. Le comte était aussi infiniment plus aimable avec elle; bientôt même une sorte d'intimité s'établit entr'eux. Julie montrait de la confiance, demandait des conseils, on répondait en plaisantant; mais les plaisanteries étaient douces; elles avaient de la grâce, et quelquefois un ton de sentiment. Un jour on se trouva tête-à-tête : Julie s'étonna d'éprouver encore une émotion de crainte et de pudeur; elle fut embarrassée, elle aimait... Cependant, elle sut dissimuler son trouble, et fit, avec sa grace accou-

tumée, les frais de la conversation. Peu à peu, elle mit l'entretien sur les passions en général, et enfin sur l'amour, et tout-à-coup, affectant de prendre l'air et le ton de la bonhomie, elle demanda au comte, s'il avait pour sa femme une passion violente. Non, répondit-il, et Cécile n'en inspirera jamais. Pourquoi donc? reprit négligemment Julie, charmée de cette réponse. — Si les anges descendaient sur la terre, ils n'inspireraient point des *passions impétueuses;* en les aimant avec ivresse, avec égarément, on profanerait leur nature divine, ou, pour mieux dire, des qualités célestes, et l'image touchante de l'innocence et de la pureté ne sauraient produire de tels sentimens. J'aime Cécile comme les cœurs tendres et généreux aiment la vertu; je sens combien la douce et profonde admiration que j'ai pour elle m'élève et m'honore; et néanmoins, ce sentiment si pur ne peut m'enorgueillir : on ne doit s'applaudir que d'un ef-

fort. Je ne pourrais changer pour Cécile qu'en perdant à la fois mon goût naturel, toutes les inclinations de mon cœur, toutes les lumières de mon esprit, les principes que j'ai toujours révérés et suivis, et la raison qui m'a guidé depuis que j'existe : voilà comme je l'aime.

Quelle réponse pour une femme vaine et passionnée, qui méditait le projet d'une déclaration, et qui confusément se flattait d'en obtenir une!... Julie tremblante, abattue, n'osait plus soutenir les regards du comte; l'éloge qu'elle venait d'entendre la flétrissait à ses propres yeux. Un repentir tardif, un remords importun, la consternaient sans l'éclairer encore; elle rougissait d'elle-même sans espoir de se relever, et son ame était bouleversée par tous les tourmens que peuvent causer la jalousie et la plus profonde humiliation. Naturellement peu capable de feindre, il lui fut impossible de cacher le trouble affreux qu'elle éprouvait; elle gardait le

silence. Le comte reprit la parole, il parla des choses indifférentes ; Julie ne répondit que par des monosyllabes faiblement articulés. Enfin, une visite survint, le comte sortit ; Julie se plaignit d'un violent mal de tête, on la laissa seule, et alors, pour la première fois depuis quatre ans, elle fit des réflexions raisonnables et désespérantes. Elle compara les sentimens frivoles et méprisables qu'elle avait inspirés, à cet attachement pur, inaltérable que le comte avait pour sa femme, et elle connut enfin que l'orgueil qui conduit à toutes les dépravations de la galanterie pourrait seul, mieux entendu, retenir et fixer dans la route glorieuse de la vertu. Elle se rappela, avec une sorte d'effroi, la manière dont elle était traitée dans le monde depuis un an, le ton léger des hommes avec elle, la froideur cérémonieuse des femmes qui jouissaient d'une bonne réputation, les dédains exprimés délicatement, mais sous tant de formes

dont elle était l'objet, les épigrammes, les censures indirectes, l'agitation continuelle et fatigante qui détruisait sa santé, les inquiétudes renaissantes, les dépits secrets et le bonheur intérieur entièrement perdu ! Et quels étaient les dédommagemens de tant de honte et de peines réelles ? les flatteries de quelques jeunes gens sans mœurs, et de viles intrigues sans amour ! Julie, rendue momentanément à la raison par la douleur et par le sentiment, était trop dominée par sa nouvelle passion, pour éprouver d'autres remôrds que ceux que l'amour lui inspirait; elle gémissait sur-tout de son abaissement, parce qu'elle sentait qu'une femme avilie ne pourrait jamais séduire celui qu'elle adorait; elle regrettait la vertu, sinon comme le seul bien réel, du moins, comme un charme désirable. Enfin, au milieu des pensées tumultueuses qui l'agitaient, elle maudissait, avec raison, les funestes leçons qu'elle avait reçues de son mari, et, sans

chercher à s'éclairer sur ses erreurs, elle ne pouvait plus aimer des principes corrupteurs que le comte d'Orgimont méprisait.

Sous le prétexte d'un dérangement de santé, Julie passa plusieurs jours renfermée dans sa chambre. L'hiver venait de finir, le marquis était à la campagne, dans une société brillante, aux environs de Paris. Julie, plus exaltée que jamais par l'amour et le repentir, fit dire au comte, qu'elle desirait lui parler; il vint. Alors, sans lui faire l'aveu de ses sentimens secrets, elle lui confia des égaremens que personne n'ignorait; elle lui montra ses regrets, ses remords; elle les peignit d'une manière touchante, c'était le seul moyen d'intéresser qui lui restât. Enfin, elle implora un conseil: quelqu'austère qu'il puisse être, ajouta-t-elle, donné par vous, je le suivrai sans hésiter. Le comte l'écouta d'abord d'un air froid et sévère; ensuite, ému par plusieurs traits de sen-

timent et d'ingénuité, il s'attendrit; il vit que cette malheureuse victime de la philosophie moderne était née avec une belle âme. Vous n'êtes, lui, dit-il, que dans votre vingtième année, tout peut se réparer encore. Quittez un séjour dangereux pour vous, décidez votre mari à passer avec vous deux ans dans une terre. Vous reviendrez heureuse et raccommodée avec vous-même, vous aurez retrouvé la paix, et le monde vous rendra toute son estime. Je ne desire, je ne veux que la vôtre, s'écria-t-elle, et je ferai tout pour l'obtenir. M. de Clange revient demain, je lui parlerai sans délai, et je le presserai avec tant d'ardeur, que je suis sûre de le décider à partir sous huit jours. Julie parlait de bonne foi; son cœur se déchirait en pensant qu'elle allait se séparer du comte; mais il louait sa généreuse résolution, et elle trouvait, dans cet éloge, tout le courage dont elle avait besoin. Aussitôt qu'elle vit son mari, elle

lui fit part de son projet, et elle ne lui cacha point qu'il était fondé sur le desir de ramener, en sa faveur, l'opinion publique. Le marquis, quelques mois plus tôt, eût approuvé ce dessein; mais il n'était plus amoureux de Julie; il venait de former une intrigue nouvelle et brillante, il se moqua de ce goût subit pour la retraite, et il déclara nettement qu'il voulait rester à Paris. Julie, pour prouver au comte sa sincérité, le conjura de parler à son mari; le comte fit cette démarche avec zèle, et sans aucun fruit.

Si le marquis eût profité des dispositions généreuses de Julie, cette dernière, si jeune encore, aurait pu retrouver, dans la solitude et le souvenir du passé, les vertus que de pernicieux exemples avaient étouffées dans son cœur, sans les détruire entièrement. Plaignons la jeunesse qui s'égare, et n'en désespérons point; elle est imprudente et légère, mais elle est si flexible! Julie, lassée du désordre de sa vie, était prête à y renon-

cer; et son mari, qui l'avait éloignée de la vertu, l'empêcha d'y retourner. Dans cette dernière occasion Julie avait montré de si bons sentimens, elle se conduisait si bien depuis trois mois, que le comte prit pour elle une véritable amitié. Julie le voyait plus souvent que jamais, et, maîtrisée par son cœur et par son imagination, sa passion pour lui prenait chaque jour de nouvelles forces; il lui témoignait un tendre intérêt, et plus elle l'examinait avec sa femme, moins elle pouvait se persuader qu'il eût pour Cécile un grand attachement. Julie n'avait ni assez de lumières et de délicatesse, ni même une sensibilité assez profonde, pour qu'il lui fût possible de concevoir que l'on pût aimer avec fidélité, lorsqu'on n'aimait pas avec fureur: elle reprit l'espérance, et bientôt toute l'imprudence de sa conduite. Son secret lui echappa dans une conversation particulière avec le comte; ce dernier, interdit et frappé d'étonnement, feignit de ne la

pas comprendre; Julie, alors, perdant toute pudeur, s'exprima avec la véhémence de la passion la plus impétueuse. Lorsqu'elle eut cessé de parler, le comte la regardant de l'air le plus froid, lui répondit avec toute la sécheresse d'un mépris que la politesse pouvait à peine déguiser. Julie, parvenue au dernier degré d'abaissement, fut anéantie. L'état où elle était toucha le comte: il le témoigna. Je ne veux point de votre pitié, lui dit-elle, laissez-moi. Il obéit, et la quitta. Le lendemain, le comte partit avec sa femme pour une terre qu'il avait en Poitou, avec l'intention d'y passer six ou sept mois.

La marquise, humiliée, désespérée, s'abandonna pendant quinze jours à la plus violente douleur; ensuite elle chercha des distractions. Son mari la négligeait, elle ne voyait plus l'objet de sa passion; il la fuyait, il la dédaignait: elle n'avait senti, dans toute son amertume, l'ignominie du déshonneur qu'à

cette époque. Est-il une honte plus accablante, plus irréparable que le mépris fondé de ce qu'on aime ?.... Délaissée, abandonnée, sans amis, sans guide, sans protecteur, avilie à ses propres yeux, Julie, pour s'arracher à elle-même, à ses regrets, à ses remords, à son amour, se livra à de nouveaux égaremens; il lui semblait qu'en bravant ainsi l'opinion de l'homme qu'elle avait adoré, elle se vengeait et se séparait de lui sans retour.... Elle épuisa tous les excès. Son mari, qui avait pris un autre attachement lui laissait à tous égards une entière liberté; cependant, comme Julie, par sa prodigalité et le faste ruineux d'une femme galante, dérangeait beaucoup sa fortune, il lui représenta qu'ayant plusieurs enfans, elle devait du moins pour eux modérer sa dépense. Julie, plus philosophe que jamais, répondit qu'avant tout il fallait jouir, et qu'en mettant à fonds perdu sur les têtes de ses enfans une partie de son bien, ils au-

raient toujours la même aisance. Mais vos petits enfans? reprit le marquis. Bon! dit Julie, on est bien insensé de penser à sa postérité : qu'*étiez-vous pour vos aïeux, il y a quatre siècles? Rien. Regardez avec le même œil des êtres à venir, qui sont à la même distance de vous. Soyez heureux, vos arrière-neveux deviendront ce qu'il plaira au destin qui dispose de tout.* (1)

La conduite dépravée de Julie avait entièrement éloigné d'elle le comte

(1) Diderot. *Salon de l'année* 1767. Julie aurait pu citer à ce sujet, du même auteur, un passage beaucoup plus philosophique encore, le voici : « Dis-moi si, dans quelque contrée « que ce soit, il y a un père qui, sans la honte « qui le retient, n'aimât mieux perdre son « enfant, un mari qui n'aimât mieux perdre « sa femme, que sa fortune et l'aisance de « toute sa vie? — *Supplément au Voyage de Bougainville.* Il faut avouer que les philosophes du dix-huitième siècle ont également calomnié la nature humaine et la religion.

d'Orgimont et sa femme; et Julie, au bout de quelques années, n'eut d'autre souvenir de son ancienne passion pour le comte, qu'une haine violente pour Cécile, dont elle enviait la réputation et sur-tout le bonheur. Malgré ses désordres, la marquise n'était point bannie de la société, parce qu'elle avait toujours une bonne maison; que son mari ne se plaignait point d'elle, et qu'elle avait toujours avec lui le ton de la douceur et de la déférence, ce qui lui coûtait peu; car, étant née avec un bon cœur, elle avait conservé pour lui une amitié sincère. Une scène de bal, une aventure d'éclat acheva d'avilir Julie, en joignant le ridicule et le scandale public à l'opprobre: le marquis, enfin, se fâcha et parla de séparation. Julie alors eût été perdue sans ressource, c'est-à-dire privée de ses enfans, et reléguée pour jamais, ou dans un couvent, ou dans la classe abjecte

des femmes chassées de la cour et de la bonne compagnie; mais un ange vint à son secours. La pieuse, la vertueuse Cécile accourut chez elle, et, secondée par son mari, la raccommoda avec le marquis; ensuite, Cécile se montra partout, à la cour et à la ville, avec cette femme jugée depuis long-tems, et qu'on était prêt à condamner par une sentence irrévocable; l'appui généreux que lui prêtait la vertu, la sauva. Cécile ne pouvait justifier Julie, mais elle obtint son pardon. Julie fut plus humiliée du bienfait que du danger qu'elle avait couru. Elle ne pouvait regarder comme un bonheur ce qui faisait la gloire de sa rivale, et cet ascendant de la vertu était pour le vice une nouvelle flétrissure. Julie, depuis cet événement, mit un peu moins de *franchise* et plus de ménagement dans sa conduite; elle ne voulait pas avoir une seconde obligation de ce genre à la comtesse d'Orgimont.

Quelques mois avant la révolution, Belmont, qui avait passé quatre années à Pierre-en-Cise, et le reste du tems en Amérique, revint enfin à Paris. Il n'était point changé, mais il avait acquis de l'expérience. Durant son séjour en Amérique, il avait montré une brillante valeur (car, philosophes ou non, tous les Français sont braves); le marquis le revit avec attendrissement, le reçut en père. Belmont était séduisant, il ne lui fut pas difficile de regagner un cœur sensible, sur lequel il avait tant de droits. La révolution éclata; Julie, à cette époque, avait vingt-huit ans. Plusieurs personnes religieuses et modérées espérèrent d'abord que cette révolution, qui commença par réformer les lettres-de-cachet, les droits de chasse, et beaucoup d'autres abus, pourrait être avantageuse à la France; elles se trompèrent : elles n'avaient ni calculé, ni connu l'extrême influence des idées

philosophiques les plus extravagantes; elles en virent bientôt le pouvoir; leur illusion dura peu. Il n'en fut pas ainsi de Julie, enivrée des principes philosophiques, son enthousiasme pour la révolution augmentait à mesure qu'elle voyait mettre en pratique ce qu'elle avait admiré dans des livres. Le marquis, non par conviction, mais par défaut de vues et par faiblesse de caractère, fut d'abord du parti constitutionnel; il ne croyait possible, ni l'abolition de la royauté, ni les crimes qui se commirent par la suite; cependant, un secret pressentiment lui donnait une tristesse invincible et une grande incertitude dans ses démarches; il n'eut rien fait de marquant, et n'aurait même pas montré d'opinion tranchante, sans la haine et les fureurs du parti contraire; les disputes de société devenant tous les jours plus vives, l'animosité qu'on lui montra excita la sienne; par dépit,

par colère et par l'esprit de contradiction que ces mouvemens inspirent, il soutint avec zèle le parti auquel il n'était que très-légèrement attaché, il montra pour *la liberté* une ardeur qu'il n'avait nullement, et, comme tant d'autres, il s'engagea par ses discours, sans avoir fait une seule réflexion sérieuse sur ces grandes questions. Julie, accoutumée à le prendre au mot sur tout ce qu'il disait, le crut d'autant mieux en ceci, que les opinions exagérées qu'il soutenait souvent, s'accordaient parfaitement avec les livres et les entretiens philosophiques dans lesquels elle avait puisé tous ses principes; elle allait même beaucoup plus loin que son mari, et toujours d'après ses lectures. Belmont l'entretenait dans cet enthousiasme, il en avait un lui-même encore plus exalté; cependant, la marche rapide de la révolution, approuvée en général par Ju-

lie, effrayait beaucoup le marquis : entouré de gens passionnés, il n'osait montrer ses inquiétudes et son mécontentement, et cette contrainte lui causait une agitation dont sa santé se ressentit; il tomba malade, et bientôt les symptômes les plus alarmans firent craindre pour sa vie ; il eut une fièvre maligne avec un délire continuel; cet état dura plus d'un mois. Pendant tout ce tems, Julie ne le quitta point, et lui prodigua les soins les plus tendres. Au bout de trente-cinq jours il reprit sa connaissance, et le médecin commença à donner quelqu'espoir de guérison. Ce jour même, Julie apprit que l'on avait décrété à l'assemblée nationale l'abolition des droits féodaux et de la noblesse; d'après les principes et les sentimens qu'elle supposait à son mari, elle imagina que cette nouvelle le charmerait; quoique cet événement lui ravît son rang et la moitié de sa fortune ; mais

songe-t-on à cela quand il s'agit *des droits de l'homme et de la félicité de toutes les nations?* Quel bonheur, dit-elle, qu'il ait repris sa connaissance dans ce jour mémorable! quelle joie je vais lui causer! le vœu qu'il forme depuis vingt ans est enfin exaucé... En parlant ainsi, elle vole dans la chambre de son mari, elle s'approche de son lit, et, entr'ouvrant ses rideaux d'un air triomphant: ranimez-vous, réjouissez-vous, mon ami, s'écria-t-elle, je viens vous mettre du baume dans le sang, mon ami, nous sommes tous égaux; plus de décorations, plus de titres, plus de noblesse, plus de droits féodaux, l'assemblée nationale vient d'anéantir toutes ces sottises dont nous avons tant gémi... A ces mots, le marquis pâlit en regardant fixement Julie: ah! bon dieu! dit-elle, j'aurais dû le préparer; dans l'état de faiblesse où il est, la joie peut lui causer un saisissement funeste!....

En effet, cette prétendue joie fit évanouir le pauvre malade, et le médecin appelé fut très-surpris de le trouver à la mort. Néanmoins les secours de l'art le rappelèrent à la vie : sa convalescence fut très-longue, mais il parvint enfin à recouvrer la santé. Le parti républicain prenant chaque jour de nouvelles forces, le marquis s'y livra, en détestant intérieurement cette *philosophie* destructive, mise en pratique, qu'il avait tant admirée dans des livres. Cependant, en paraissant approuver *les principes*, il abhorrait, ainsi que sa femme, les injustices et les cruautés qui se commettaient, et, loin d'y prendre part, il employait tout son crédit à les prévenir lorsqu'il le pouvait. Le jeune Belmont, plus fidèle à ses maîtres, approuvait tout sans restriction. Ses livres favoris lui avaient inspiré avant la révolution le plus grand mépris pour la France. Il n'appelait les Français que *des Wel-*

ches; il prétendait que, sans le *quinzième chapitre de Bélisaire, le dix-huitième siècle eût été dans la boue* (1). *Il soupirait, en disant :*

Dieux ! pourquoi mon pays n'est-il plus la patrie
Et de la gloire et des talens ? (2)

Il s'écriait : *Malheureuse France ! tous les sages qui vivent dans ton sein font gloire de te renier pour leur patrie, tu es aujourd'hui la plus avilie des nations, et le mépris de l'Europe* (3). Avec de telles idées, Belmont desirait que la révolution régénérât cette *malheureuse France,* il voulait que l'on détruisît tout lien avec le ciel et toutes les puissances humaines, afin que la philosophie régnât seule. Il s'écriait dans les salons, dans les cafés, dans les rues,

(1) Voltaire.

(2) *Ibid.*

(3) *De l'homme, de ses facultés, et de son éducation.*

dans les tribunes et dans des pamphlets, des journaux, des libelles : « Peuples de « la terre, voulez-vous être heureux ? « démolissez tous les temples et renver- « sez tous les trônes (1); c'est la philo- « sophie qui doit tenir lieu de divinité « sur la terre; elle seule éclaire et sou- « lage les humains. Fuyez les temples; « c'est l'imposture qui y domine; n'é- « coutez plus vos maîtres, substituez « aux uns et aux autres l'écrivain de gé- « nie; la nature l'établit seul prêtre de « la vérité, seul organe incorruptible de « la morale; il est le magistrat né de ses « concitoyens (2). Vous qui vous faites « insolemment adorer du haut de ces « trônes qui n'en imposent qu'à l'igno- « rance, fléaux du genre humain, hom-

(1) *Révolution de l'Amérique.*

(2) Histoire philosophique et politique de l'établissement des Européens dans les Deux-Indes.

« mes qui n'en avez que le titre, rois;
« princes, empereurs, chefs, souve-
« rains; vous tous enfin, qui, en vous
« élevant au-dessus de vos semblables,
« avez perdu les idées d'égalité, de so-
« ciabilité, de vérité, je vous assigne au
« tribunal de la raison; écoutez : la stu-
« pidité, la crainte, la superstition,
« voilà vos titres.... Tant de milliers
« d'hommes, dépouillés par votre du-
« reté, enhardis par le sentiment de la
« liberté, encouragés par le vrai droit
« naturel dont la philosophie leur ex-
« pliquera les immuables principes,
« oseront enfin un jour réclamer hau-
« tement leurs droits.... Ils ont des
« bras; s'ils ne peuvent s'en servir à cul-
« tiver une portion de terre en proprié-
« té, qu'ils s'en servent à purger cette
« même terre, des monstres qui la dé-
« vorent (1). » Belmont aurait pu s'ex-

(1) *Le Prophète philosophe.*

primer avec plus de laconisme et de franchise, en disant tout simplement : Il faut dépouiller ou tuer tous les rois, tous les nobles et tous les prêtres, afin de donner toutes les richesses et tout le pouvoir aux philosophes ; mais de si belles pensées méritaient bien d'être embellies et relevées par toute la pompe de l'éloquence. Tous ces discours affligeaient vivement le marquis ; mais depuis la révolution il ne voyait presque plus Belmont, devenu un personnage important dans le parti républicain. D'ailleurs le marquis ne savait que trop que l'enthousiaste Belmont aurait méprisé ses conseils. Il voulut en donner quelques-uns à Julie, dont l'indécence, même dans sa manière de se mettre, n'avait plus de bornes. Les jeunes personnes commençaient à s'habiller en Vénus antiques ; déjà, se couvrant de légères draperies blanches collées contre leurs corps, elles ressemblaient, de

loin, à des fantômes enveloppés dans des linceuls, et, de près, elles avaient l'air de femmes sortant du bain..... Le marquis se récria contre cette mode. Mais, répondit Julie, vous m'avez dit vous-même, plus d'une fois, que *la pudeur n'est qu'un préjugé ou une fausseté*(1), *et que même la corruption des mœurs n'est point incompatible avec la grandeur et la félicité d'un état*(2). D'ailleurs, disiez-vous encore, *pourquoi enfermerait-on une femme qui marcherait toute nue dans les rues, et pourquoi personne n'est-il choqué, en voyant des statues absolument nues?*(3) Julie, qui n'était modérée en rien, aimait passionnément les arts; un danseur, jeune et beau, lui inspira tant d'enthousiasme, qu'elle voulut le recevoir chez elle, et ce fut bientôt avec une

(1) *De l'Esprit.*

(2) Même ouvrage.

(3) Dictionnaire philosophique de Voltaire.

telle intimité, que le marquis en parut choqué; Julie répondit, avec sa bonne mémoire ordinaire, qu'*une femme angélique, une créature céleste*, (madame de Warens) avait eu pour amant son laquais, et que le plus grand des philosophes avait admiré cette *singularité*. Pour moi, continua Julie, j'ai un goût beaucoup moins extraordinaire; j'aime un jeune homme charmant, couvert de gloire: car il a déjà reçu trois ou quatre couronnes de laurier; et souvent les héros guerriers n'en obtiennent pas tant. Enfin, mon amant excite chaque jour l'enthousiasme du public et celui des journalistes; il danse *avec génie*, il aime avec fureur (1): l'égalité

(1) On sait qu'aujourd'hui les mots *gloire* et *génie* s'appliquent aux comédiens, aux chanteurs, aux danseurs, qui sont si souvent accablés sous les *lauriers* que tant d'amateurs passionnés jettent à pleines mains sur les trente-deux théâtres de Paris.

établie ne permet plus d'admettre des distinctions absurdes; de quoi vous étonnez-vous donc? Le marquis fut obligé de se taire, sous peine de passer pour un mauvais patriote; il regrettait amèrement le comte d'Orgimont, dont les lumières et la sagesse auraient pu lui être utiles. Le comte avait émigré depuis long-tems; mais, pour l'intérêt de ses enfans, il avait laissé sa femme en France, qui, après avoir vendu une partie de ses biens dont elle avait fait passer l'argent à son mari, s'était retirée dans une petite terre en Franche-Comté, où elle vivait obscurément avec sa famille.

Les idées républicaines étaient devenues presque générales; cependant une ombre de royauté subsistait encore. Belmont faisait avec acharnement les motions les plus incendiaires; il proposait la loi agraire, il disait que *le premier qui osa clorre et cultiver un terrain,*

fut l'ennemi du genre humain, qu'il fallait l'exterminer; que les fruits sont à tous, et que la terre n'est à personne (1). Non seulement il assurait que la révolution préparait le bonheur de la France, mais il prétendait qu'elle serait très-utile au progrès des beaux arts, et sur-tout à la littérature; et c'est en effet ce que prouvaient déjà tant de discours *éloquens*, tant d'orateurs fameux, s'élevant miraculeusement de la poussière, et que l'on pourrait comparer à ces forcenés combattans, issus d'un monstre, que la fable nous représente armés de poignards, s'élançant tout-à-coup des entrailles de la terre, avec le seul instinct d'une aveugle fureur, se précipitant les uns sur les autres, et ne sortant du néant que pour tout détruire autour d'eux, et pour s'exterminer. (2) Et la

(1) J. J. Rousseau.

(2) Les guerriers nés des dents du dragon, semées par Cadmus.

poésie ! ajoutait Belmont, comme elle va devenir sublime ! quelles odes sur *la liberté*, quels hymnes *à la raison*, quels chants patriotiques vont immortaliser notre littérature ! car, *c'est lorsque la fureur de la guerre civile arme les hommes de poignards, et que le sang coule à grands flots sur la terre, que le laurier d'Apollon s'agite et verdit ; il en veut être arrosé : il se flétrit dans les tems de la paix et du loisir* (1) ; et c'est pourquoi les tragédies du grand Corneille, celles de Racine et de Voltaire, sont si mauvaises ; les œuvres de Boileau si insipides, les pièces de Molière si médiocres, les odes du grand Rousseau si peu poétiques, les premiers vers du chantre des Jardins si mal tournés, etc., etc. ; c'est que le *laurier d'Apollon* ne *s'agitait* point, qu'il n'était point *arrosé de*

(1) *De la poésie dramatique*, de Diderot.

sang, qu'il n'y avait point de *guerre civile*, et *que le sang ne coulait pas à grands flots sur la terre.*

On a remarqué que les anciens, qui ont donné une pique et un casque à Minerve, auraient pu donner aussi un dard piquant à Clio, à Thalie, et un bouclier à ses sœurs pour les garantir des traits de la satire, et que néanmoins ils n'ont jamais représenté les Muses armées (1); parce qu'ils pensaient qu'elles sont sur-tout amies de la paix et de la solitude : mais les philosophes ont trop *de génie* pour adopter des idées si communes.

Enfin les républicains triomphèrent, la royauté fut abolie!..... Quelques jours après, le marquis vit Belmont, et il ne put s'empêcher de lui montrer sa douleur et son effroi; Belmont répondit avec férocité : le marquis se

(1) C'est *Elien* qui fait cette remarque.

fâcha; Belmont s'emporta, et le marquis voulant lui rappeler qu'il était son père, Belmont lui reprocha avec insolence sa détention à Pierre-en-Cise, et son voyage en Amérique. Vous méritiez une punition, reprit le marquis; d'ailleurs plusieurs années se sont écoulées depuis l'époque dont vous parlez; est-il possible de conserver si long-tems un tel ressentiment contre un père!.... Oui, repartit Belmont, je le conserve: *les grandes ames sont celles qui savent le mieux haïr; les honnêtes-gens sont les seuls qui ne se réconcilient jamais; les fripons savent nuire ou se venger, mais ils ne savent point haïr* (1). C'est vous-même qui m'avez appris ces maximes, et quand vous me les enseignâtes, j'étais dans l'âge où l'on ne reçoit point de faibles impressions. Tous vos préceptes sont gravés ineffa-

(1) M. de Condorcet. *Eloge de M. Turgot.*

çablement dans ma tête ; ne vous étonnez donc point que je les mette en pratique. Après tout ce que vous m'avez fait souffrir, tout ce que je vous dois, comme je vous l'ai mandé jadis, c'est de vous traiter en *ennemi respectable*. Ainsi, je vous avertis que vous êtes devenu très-suspect, que l'on se dispose à vous signifier l'ordre de quitter la France, que peut-être même on vous arrêtera sous peu de jours, au lieu de vous déporter, et que vous ferez très-sagement de vous sauver sans délai. Scélérat ! s'écria le marquis, cet avertissement prétendu n'est que la menace d'une prompte dénonciation ! je t'épargnerai un parricide, je partirai. En effet l'infortuné marquis se hâta de se sauver, n'emportant avec lui qu'une modique somme, qui ne pouvait le faire subsister long-tems ; mais Julie lui promit de lui faire parvenir des secours ; il ne compta guères sur cette promesse, quoiqu'il fût

persuadé qu'on la lui faisait de bonne foi; mais peut-on attendre d'une femme galante, de la suite dans sa conduite, de la prudence et de l'activité dans les affaires, et de la constance dans son amitié? Une femme sans mœurs, toujours légère, frivole, et nécessairement égoïste, n'est véritablement occupée que de ses intrigues: après avoir sacrifié la vertu, l'honneur, la réputation, l'estime de sa famille, le repos d'un époux à ses honteux plaisirs, comment ne leur sacrifierait-elle pas encore des amis absens dont elle n'attend plus rien?.. Elle pourra, par intérêt, par vanité, quelquefois même par obligeance, rendre quelques services, quand il ne sera pas nécessaire de renoncer pour long-tems à ses habitudes; mais cette patience inaltérable, cette persévérance d'une solide amie, on ne doit l'attendre que d'une femme vertueuse, celle-là peut seule être véritablement généreuse et sensible.

Le marquis passa sans obstacle dans les pays étrangers. Julie, quelques mois après son départ, divorça. Elle voyait alors, presque tous les jours, Belmont, qui se déclara son protecteur dans le parti démagogue : Julie lui reprochait souvent la férocité de ses opinions. Belmont assurait qu'il agissait sans scrupule, parce que *nous n'avons point d'autre conscience que celle qui nous est inspirée par le tems, par l'exemple, par notre tempérament et par nos réflexions* (1), et qu'ainsi le crime et la vertu ne sont que des choses arbitraires ; et lorsqu'on lui parlait en faveur des enfans des infortunés condamnés à la mort, il répondait : *il faut, ou consoler par de grandes récompenses, ou proscrire les enfans des factieux. L'un est plus humain, l'autre est plus sûr : car, qu'est-ce qu'un*

(1) Voltaire. *Dictionnaire philosophique.*

enfant à qui une récompense fait oublier la mort de son père (1) ? Belmont se glorifiait tellement de ses principes, de son amour pour la liberté, et de sa haine pour les prêtres et pour les princes, qu'il desirait qu'on lui fît l'application de ces deux vers *fameux :*

Et ses mains ourdiraient les entrailles du prêtre,
Au défaut d'un cordon pour étrangler les rois. (2)

Aussi quand Julie, prévoyant le sort funeste du malheureux Louis XVI, montra l'horreur qu'elle éprouvait, on lui ferma la bouche, en faisant l'éloge de l'assassin Brutus (3), et en lui citant cette maxime politique : *le supplice public d'un roi change l'esprit d'une nation pour jamais* (4). La philosophie, comme on voit, répond à tout. Belmont,

(1) Diderot.

(2) Les *Eleuteromanes* de Diderot.

(3) Eloge mille fois répété dans les œuvres de Diderot et de tant d'autres philosophes.

(4) Diderot.

malgré son ardent patriotisme, se fit, par son arrogance, beaucoup d'ennemis dans son parti même : au commencement du règne de la terreur il fut dénoncé, et peu de tems après mis en prison. Julie ne craignit point de se compromettre pour le servir. Au milieu des crimes de la révolution on n'a point vu d'hommes manquer de courage, ni de femmes (même les moins estimables d'ailleurs) avoir la lâcheté de renier leurs amis proscrits. Julie obtint la permission d'aller voir Belmont dans sa prison. Ce dernier fut jugé et condamné. Julie, malgré l'épouvante que lui causa ce jugement précipité, se rendit, comme de coutume, à la prison. Cette action fut louable; mais les femmes intrigantes et dépravées sont beaucoup moins portées que les autres à éviter les scènes terribles et pathétiques, elles y retrouvent un cœur et l'éclat, et les incidens extraordinaires leur plaisent;

l'ame avilie, et, par conséquent, desséchée, unie à une ardente imagination, donne le besoin des émotions violentes; blasée sur toutes les jouissances d'une douce sensibilité, elle recherche naturellement ce qui n'y suppléera jamais, l'agitation et les grandes secousses.

Belmont ne montra point cette résignation sublime, cette fermeté majestueuse de l'homme religieux; l'espérance ne le consolait point, mais l'orgueil l'enivrait encore et le soutenait; prêt à tout quitter, il n'agissait toujours, il ne parlait que pour les témoins qui l'environnaient, que pour obtenir un frivole et dernier applaudissement. Ne croyant qu'au *néant*, il assurait ses amis qu'il renonçait sans regret à la faculté d'aimer et de connaître, et qu'il entrait, avec insouciance, dans cette nuit horrible et profonde... Si de tels discours pouvaient être sincères, il faudrait que celui qui les tient fût le

plus stupide et le plus insensible de tous les êtres. Au moment de la mort, le courage n'est vrai et n'est digne d'admiration que dans l'homme vertueux; mais dans l'impie, il n'est qu'un jeu théâtral, ou qu'une démence.

Belmont ne devait être exécuté que le lendemain. Pour se soustraire au supplice, il demanda très-froidement à Julie de lui procurer du poison : malgré toute sa philosophie, Julie frémit. Non, dit-elle, n'attendez point de moi cet affreux service : je ne crois qu'à la religion naturelle, mais l'action que vous me proposez me fait horreur!... la main d'une femme pourrait-elle présenter du poison?.. pourrais-je me décider à précipiter le terme de votre vie, ne fût-ce que d'une minute? Non, Belmont, quand j'aurais le dessein de m'immoler après vous, je n'aurais pas la force de vous empoisonner, ce courage barbare serait atroce dans une femme.

Julie persista dans sa résistance, et Belmont fut décapité. Julie, quelques mois après, perdit sa liberté ; on l'enferma dans une maison d'arrêt, où elle retrouva la vertueuse comtesse d'Orgimont, qui, malgré la perfection de sa conduite et sa rare prudence, n'avait pu échapper à la persécution générale contre les nobles. Il y avait beaucoup de monde dans cette maison ; les prisonniers étaient assez bien logés, et se voyaient entre eux. Julie y fit de nouvelles connaissances, y forma de nouvelles intrigues, y montra la coquetterie qu'elle avait eue dans le monde, et presque la même gaîté, et parut s'y plaire, parce qu'elle y renouait toutes ses habitudes, et qu'elle pouvait s'y agiter et s'y étourdir, comme si elle eût été dans la société. D'ailleurs, le desir d'étonner par son courage, contribuait beaucoup à lui donner cet extérieur de légéreté. Cependant elle voyait, chaque mois,

plusieurs de ses compagnons d'infortune disparaître pour aller à l'échafaud ; elle répétait, dans ces occasions, deux ou trois phrases mélancoliques ; ensuite, après avoir payé ce tribut de sensibilité, elle reprenait toute sa vivacité habituelle. La comtesse avait un maintien bien différent, celui que l'on doit avoir dans de telles calamités publiques. Elle avait toujours la même douceur, mais elle était silencieuse et recueillie, et, plus d'une fois, on la surprit baignée de larmes. Les philosophes de la prison triomphaient de voir *une dévote* plongée dans cette profonde tristesse ; Julie, sur-tout, se croyant enfin supérieure à celle qu'elle avait tant enviée, jouissait de cette gloire avec un orgueil qui la rendait encore plus brillante. Un jour, se trouvant seule avec Cécile, elle vanta sa tranquillité, en l'assurant que sa santé n'avait jamais été si bonne, et qu'elle n'avait jamais

dormi d'un sommeil aussi paisible.

Je ne vous conçois pas, dit Cécile en soupirant. Le changement affligeant de votre figure, reprit Julie, ne prouve que trop combien vous souffrez. Je suis sûre que vous dormez bien peu? — Et mon sommeil est si agité!.. — En vous regardant on l'imagine bien. Moi, je ne fais que les songes les plus doux, les plus rians... Pauvre Cécile, je parie que les vôtres sont affreux? — Affreux, en effet! je n'y vois que mon mari, ma mère et mes enfans, qui, de loin, me tendent les bras et m'appellent, sans que je puisse me réunir à eux... Julie, qui n'avait pas deviné ce songe-là, fut interdite un moment; ensuite, reprenant la parole: je suis mère aussi, dit-elle, et j'aime passionnément mes enfans, mais la philosophie sait surmonter une douleur inutile. — Elle ne saurait vaincre des passions coupables; n'agit-elle donc que pour affranchir des sentimens légi-

times ? Elle enseigne qu'on doit se livrer à toutes les impulsions de la nature, pourquoi veut-elle en modérer les mouvemens les plus forts et les plus sacrés ? — Et vous, Cécile, comment la religion ne vous préserve-t-elle pas de ce profond accablement ? — La religion défend le désespoir et les murmures, mais elle recueille dans son sein les larmes d'une épouse et d'une mère. Je suis soumise, et je suis affligée. S'il faut mourir, je saurai supporter mon sort, et, dans l'attente d'une si douloureuse séparation, la tristesse peut-elle paraître une faiblesse, puisque, dans une telle situation, elle est à la fois une bienséance et le sentiment le plus naturel ? Pourquoi cacherais-je ce qu'il faudrait feindre, si je ne l'éprouvais pas ? Croyez-moi, ma chère Julie, ce n'est pas au milieu des meurtres et de tous les désastres dont nous sommes les témoins, qu'une femme doit se vanter

d'avoir conservé sa tranquillité. — Je trouve que toutes ces horreurs familiarisent avec l'idée de la mort, et détachent tout-à-fait de la vie.... — Comment le sang qui coule peut-il détacher une mère de ses enfans?... Soyez plus sincère; et convenez que tout simplement l'image de la mort ne vous frappe point, parce que vous n'osez l'envisager, et que vous n'y pensez point. Les philosophes n'ont du courage qu'en fermant volontairement les yeux, et non en regardant fixement des objets effrayans. — Mais, en effet, dans notre système, *il ne faut jamais penser à la mort..... La mort n'est rien, l'idée seule en est triste. N'y songeons donc jamais, et vivons au jour la journée; leçons-nous, en disant; que ferai-je aujourd'hui pour me procurer de l'amusement, c'est à quoi tout se réduit.* (1)

(1) Voltaire. *Ses lettres.*

Julie, fidelle observatrice de ces maximes, continua de mener le même genre de vie, profanant, par une indécente gaîté, et par toutes les frivolités de la galanterie, la demeure mélancolique des victimes de la tyrannie. Elle resta près d'un an, avec la comtesse, dans cette prison. Enfin, il fut décidé que l'une et l'autre seraient *jugées*; on indiqua le jour où ces infortunées seraient traînées au tribunal; et ce jour funeste devait être le lendemain. Après avoir reçu cet arrêt le matin au point du jour, Cécile s'enferma dans sa chambre, et ne parut plus. Julie avait, plus que jamais, besoin de société; elle resta, durant la journée entière, dans le salon où tous les prisonniers se rassemblaient. Fortifiée, exaltée par l'intérêt qu'elle inspirait, Julie, fixant sur elle tous les regards, ne s'occupait que du soin de montrer une âme forte et supérieure: tout le monde était attentif; toutes ses paroles étaient

recueillies; elle se croyait une héroïne; elle jouait un rôle qu'elle croyait sublime; elle produisait le plus grand effet; et depuis long-tems accoutumée à tout accorder à la flatterie, elle était élevée au-dessus d'elle-même par l'enthousiasme. Mais enfin, à minuit il fallut se séparer de ses admirateurs; Julie les quitta avec une sorte de terreur qu'elle eut beaucoup de peine à dissimuler; elle crut en les voyant disparaître que l'univers entier s'anéantissait pour elle; et en entrant dans sa petite chambre, tout son courage factice l'abandonna; il lui sembla qu'elle pénétrait dans l'horreur du tombeau... La voilà seule avec une conscience souillée des souvenirs honteux, et la mort est devant elle, et sous des traits menaçans et terribles!... Julie, posant sa lumière sur une table: C'en est donc fait, dit-elle, demain, avec le jour, il faudra comparaître devant les assassins, et de là, je serai, sur-le-champ,

conduite à l'échafaud!... Elle frissonna... et tâchant de repousser cette affreuse pensée, elle se leva, et fit, avec distraction, quelques pas dans la chambre; elle s'arrêta devant une caisse remplie de fleurs; elle contempla une rose épanouie, en disant: *Elle me survivra!*... Elle se détourna brusquement, et, se remettant dans son fauteuil, elle commença lentement à se déshabiller; elle tira sa montre, et après l'avoir montée machinalement: A quoi bon! dit-elle en frémissant, le temps est fini pour moi! avant que cette aiguille ait parcouru son cours ordinaire, je n'existerai plus!... Le mouvement de cette machine, imprimé par ma main, durera demain encore, quand je serai, pour jamais, fixée dans l'éternelle immobilité!.. A ces mots ses cheveux se hérissèrent sur sa tête, un froid mortel circula dans ses veines... Pour essayer de se distraire elle voulut écrire; mais sa main tremblante s'y refu-

sa ;... elle laissa tomber sa tête appesantie sur le dos de son fauteuil ; jetant autour d'elle de sinistres regards, quel abandon ! s'écria-t-elle ; mais qui pourrais-je souhaiter près de moi ? quel est le cœur sur lequel je puis compter ? Durant ce court séjour que j'ai fait sur la terre, j'ai recueilli quelques vaines louanges ; mais, depuis quinze ans, ai-je goûté la douceur d'être aimée !.. qui me pleurera ? qu'ai-je donc gagné en cédant à toutes mes impressions !.. Ces tristes réflexions en amenèrent beaucoup d'autres que Julie n'avait jamais faites ; leur nouveauté ajoutait encore à leur effet terrible dans ce moment solennel ; des idées religieuses achevèrent d'en augmenter l'horreur... Julie, éperdue, épouvantée, ne pouvant plus supporter la solitude effrayante de sa chambre, éprouva le plus violent desir de passer le reste de la nuit près de Cécile, quoique, depuis quelques mois sur-tout, elle se fût tout à fait éloignée

d'elle, et qu'elle n'eût laissé échapper aucune occasion de tourner en ridicule sa piété, et ce qu'elle appelait sa tristesse pusillanime. Néanmoins, certaine que Cécile passerait la nuit en prières, et que, par conséquent, elle n'était point couchée, Julie se décida à l'aller trouver, malgré la certitude de la troubler, et l'idée qu'elle en serait mal reçue; mais elle préférait les reproches, les leçons mêmes, tout enfin, au tourment de rester seule livrée à elle-même. Elle sort, traverse le corridor, et, trouvant la clef à la porte de la chambre de Cécile, elle entre; elle vit Cécile à genoux. Cette dernière, entendant du bruit, tourna la tête, et en appercevant Julie, elle se leva et fut à elle, les bras ouverts. Cécile ne pleurait pas, son sacrifice était fait, elle en avait déjà reçu le prix; une puissance suprême élevait son courage. Julie ne pouvait être affectée que par des sensations; tous les objets extérieurs faisaient

sur elle de vives impressions. Cécile n'avait jamais trouvé que dans son âme la source des peines, des plaisirs et de la joie; rien ne la frappait que l'idée de quitter les objets de son affection; nul mouvement de terreur ne se mêlait à cette pensée : qu'avait-elle à craindre ?... Le souvenir du passé faisait sa gloire et sa sûreté; elle tendait vers le ciel des mains pures. L'imagination, ce rayon d'immortalité, cette faculté céleste, ne peut s'élever au plus noble degré d'exaltation, que lorsqu'elle n'a jamais été souillée : c'est le véritable feu sacré dont le souffle impur du vice éteint la flamme. Cécile ne l'avait jamais profané, elle en jouissait avec ravissement dans ces momens terribles; n'appercevant plus les objets matériels qui l'entouraient, elle ne voyait que la perspective brillante du séjour immortel..... Dans cette nuit ténébreuse, le son effrayant de l'horloge ne parvint pas une seule fois à son

oreille; elle n'entendait que les concerts mélodieux des anges; mais, à travers cette harmonie divine, elle pouvait écouter encore les plaintes et les gémissemens du malheur... La douleur de Julie n'était que de l'épouvante ou de l'égoïsme, douleur amère, insupportable, parce qu'elle est honteuse. Julie disait: Qui me regrettera? Cécile s'écriait: Qui consolera ce que j'aime? Sa douleur n'avait rien de personnel, tout en était pur, touchant et généreux; elle se confondait avec l'idée des plus nobles devoirs, et, comme la vertu malheureuse, elle trouvait en elle-même la force et la consolation.

Julie, dans les bras de Cécile, sentit s'affaiblir un peu ses terreurs; il lui semblait qu'un tendre embrassement de Cécile était un pardon magnanime qui devait effacer une partie de ses fautes. Ma chère Cécile, dit Julie, j'interromps votre prière?... Ah! répondit Cécile,

s'attendrir avec une amie souffrante, c'est être toujours avec Dieu. O généreuse Cécile ! s'écria Julie.... Elle n'en put dire davantage; un déluge de pleurs lui coupa la parole. Cécile la pressa contre son sein; et Julie, tombant à ses genoux : Angélique créature ! s'écria-t-elle, absous-moi de mes égaremens, tu le peux... Oh, délivre-moi du remords déchirant qui m'accable et qui m'épouvante !.... Dans cette affreuse demeure, privée de tous les secours de la religion, je n'ai que toi pour me réconcilier avec le ciel ! ne me rejette pas, ne me repousse pas... Calme-toi, mon amie, dit Cécile, soumets-toi, repens-toi, et tes fautes seront pardonnées. Ma conduite fut bien moins méritoire que tu ne le crois. Je trouvai dans un époux un généreux protecteur et le guide le plus vertueux. Si j'avais pu m'égarer, j'aurais été la plus insensée, comme la plus abjecte des créatures... — O Cécile, tu vas

recevoir une immortelle récompense !.. — Je ne puis m'enorgueillir de cet espoir. La bonté toute-puissante ne saurait récompenser en moi que le soin que j'eus de mon bonheur; je l'appréciai et je le conservai. Au pied du tribunal suprême je ne porterai en ma faveur que les bienfaits du ciel; je dirai : Je fus heureuse et paisible, et je voulus toujours l'être.

Julie ne répondit que par des pleurs. Au bout de quelques minutes, voulant prier avec Cécile, elle lui témoigna le désir de réciter les prières mêmes qu'elle avait interrompues. Cécile lui donna son livre d'heures, en disant : Lisez-les, je les sais par cœur; je les dis tous les jours depuis un an : c'étaient les prières des agonisans ! Julie frémit, le livre lui tomba des mains. Ah ! s'écria-t-elle, je ne pourrais les articuler; mais je veux les entendre. Dites-les, chère Cécile, je vous écouterai. Cécile prit le livre, et,

d'une voix assurée et touchante, elle récita ces prières lugubres et solennelles. Durant ce tems, une sueur froide inondait le visage abattu de Julie; elle éprouvait toutes les horreurs d'une agonie douloureuse, tandis qu'elle admirait la douce sérénité répandue sur tous les traits de Cécile. Après deux heures de prières, Julie pâlit tout-à-coup. Oh, dit-elle d'une voix défaillante, j'apperçois les premiers rayons de notre dernier jour!.. Rappelons notre courage, répondit Cécile, n'affectons point de braver la mort, mais ne montrons point de faiblesses; des chrétiennes doivent mourir avec dignité. A ces mots, elle aida Julie à se relever; elle la fit asseoir dans un fauteuil; elle l'engagea à boire un peu de vin, elle en but aussi; ensuite, elle raccommoda la coiffure en désordre de Julie. Elle tira d'une armoire deux voiles; elle lui en donna un, posa l'autre sur sa tête. Elle prit un paquet qui renfermait quelques

petits bijoux, et des lettres qu'elle avait écrites à sa mère, à son mari et à ses enfans; elle mit ce paquet dans sa poche, comptant en charger un ami fidèle. Toutes ces choses faites, elle s'assit à côté de Julie; elle saisit la main tremblante et glacée de cette infortunée, elle la retint affectueusement dans la sienne, et, de l'autre main, tenant un livre de piété, elle lut tout haut. Au bout d'une heure, on entendit ouvrir des portes, et, un instant après, marcher dans le corridor. Julie resta immobile de saisissement et de terreur; Cécile, troublée, lui serra la main, et garda le silence.... On approche de la porte, on ouvre; ce n'était qu'une femme qui servait les prisonnières, mais elle était en pleurs... Que venez-vous m'annoncer? lui dit Cécile avec émotion. La femme répondit qu'elle n'avait rien à lui apprendre; qu'elle pleurait, parce que son père venait d'être envoyé au tribunal...

Julie l'interrompit brusquement, en lui disant de sortir. O Julie, reprit Cécile, donnons encore une larme à la pitié!... A ces mots, elle embrassa la pauvre femme. J'ai pensé à vous, Marianne, ajouta-t-elle; j'ai fait hier au soir un petit paquet pour vous; il contient deux robes de Perse et quelques vêtemens pour vos enfans. En prononçant ces paroles elle lui remit le paquet, en glissant dans sa main quelques pièces d'argent. Marianne pleura encore, mais ce fut de reconnaissance. Dans ce moment, on entendit un bruit affreux dans la maison, des cris et un tumulte extraordinaire. Grand Dieu! s'écria Julie, on assassine les prisonniers!... et elle s'évanouit. Cécile la secourut, et dans l'instant où Julie rouvrait les yeux, on vint leur dire qu'elles étaient sauvées, que Robespierre était arrêté. Cécile tombe à genoux; Julie se jette dans ses bras; ensuite, elle s'échappe, et court dans la

maison pour y partager l'alégresse générale ; sa joie s'exhale en transports éclatans ; celle de Cécile se concentre dans son âme, et, s'unissant à la piété reconnaissante, la pénètre d'un sentiment délicieux. Elle rouvrit le paquet qui contenait ses lettres ; elle les arrosa des plus douces larmes. O chers objets de ma tendresse ! dit-elle, le ciel nous réunira, puisqu'il m'arrache à la mort que j'ai vue de si près ! Je vous conserverai ces tristes écrits ; un jour nous les lirons ensemble, en bénissant la Providence !...

Deux mois après cet événement, Cécile et Julie recouvrèrent leur liberté. La première, après avoir arrangé ses affaires, se hâta de retourner en Franche-Comté. Julie resta à Paris. Comme elle avait une très-grande fortune, on crut que les débris en seraient considérables ; elle le pensait elle-même. Il y a dans les personnes dépravées une lé-

gérete qui semble incorrigible; c'est surtout par défaut de réflexion qu'on s'égare, et toutes les femmes vicieuses sont, au fond, frivoles et superficielles. Quoique Julie eût trente-quatre ans, elle oublia bientôt les terreurs et le repentir qu'elle avait éprouvés; les mœurs de ce tems ne pouvaient que révolter une personne qui aurait eu de l'élévation dans l'âme et un esprit réfléchi; mais elles entraînèrent Julie. Cette affreuse licence la familiarisa de nouveau avec toutes les idées qu'elle avait abjurées. Elle ne put résister à la passion qu'elle crut inspirer à un jeune homme sans naissance, sans mérite et sans fortune, qui mit tous ses soins à la séduire; elle se rappela tout ce que les philosophes avaient dit sur le divorce; elle se crut libre, quoiqu'elle se fût mariée avant l'établissement de la loi, et qu'elle eût fait le serment solennel de ne jamais rompre le nœud qui l'unissait au marquis; elle

céda à de pressantes sollicitations, et elle épousa son amant. Tandis que Julie terminait, par cette dernière extravagance, sa carrière de galanterie, le marquis errait toujours dans les pays étrangers. Sur la fin de la première année de son expatriation, se trouvant absolument sans ressources, il eut la tentation d'entrer au service d'une des puissances ennemies de la France. Cependant, ce parti répugnait à son cœur; il s'enhardit en consultant quelques-uns des livres qui lui servaient de guide. *L'Oracle des Philosophes* lui dit:

Ceux qui ont écrit sur le droit des gens, se sont fort tourmentés pour savoir si un homme qu'on a banni est encore de sa patrie; c'est à peu près comme si on demandait si un joueur qu'on a chassé de la table du jeu est encore un des joueurs.... Mais peut-on porter les armes contre ses anciens con-

citoyens? Il y en a mille exemples (1)... *On a vu les Suisses au service de la Hollande tirer sur les Suisses au service de la France; c'est encore pis que de se battre contre ceux qui vous ont banni.* (2)

Le marquis changea de nom et s'enrôla dans les armées ennemies; il avait une valeur brillante, mais il trouva que la profession des armes est un métier fatigant et barbare lorsque la gloire n'en est ni le but ni la récompense; il fit deux campagnes, dont il ne retira pour tout fruit que des blessures et

(1) Il en cite beaucoup d'anciens et de modernes.

(2) Voltaire. *Dictionnaire philosophique*, *mot* BANNISSEMENT. Il y a une extrême différence de se battre contre une armée dans laquelle se trouve un petit nombre d'individus de sa nation, ou de se battre, avec préméditation et par vengeance, contre une armée toute composée de ses compatriotes.

des remords. Il rencontra le comte d'Orgimont qui s'était fait négociant, et avec beaucoup de succès pour sa fortune. Le comte recueillit son ami malheureux qui fut charmé de pouvoir quitter le service. Les deux amis vécurent ensemble dans une ville d'Allemagne, tant que dura le règne de la terreur; ensuite, ils se rapprochèrent de la France, afin de solliciter leur rappel. Cécile fut seule chargée de l'obtenir : elle y travailla avec un zèle infatigable, et ne put néanmoins l'obtenir qu'au bout d'un an. Les deux amis rentrèrent enfin dans leur patrie. Le comte d'Orgimont y retrouva ses affaires en bon ordre, une épouse fidelle, sensible, et jouissant d'une réputation parfaite. Cécile remit dans ses bras des enfans charmans, respectueux, reconnaissans, dociles, et formés d'après les anciennes maximes; le marquis, grâce aux soins généreux de Cécile, recouvra une petite

terre qui, du moins, assura sa subsistance ; on lui amena des enfans sans éducation et déjà gâtés par de pernicieux exemples. Il savait que Julie était remariée depuis dix-huit mois, et il apprit que, totalement ruinée, elle était mourante de la consomption ; l'indigne objet de son dernier attachement l'avait abandonnée, et, après avoir divorcé, s'était remarié à la veuve d'un riche parvenu. Le marquis, pénétré de compassion pour la mère de ses enfans, pour la femme qu'il avait adorée et qu'il avait corrompue, se rendit chez elle, pour lui offrir de l'emmener avec lui dans la terre qui lui restait : il frémit en revoyant cette Julie, jadis si brillante, dans un triste galetas, livrée aux soins d'une vieille servante ; Julie, dans sa trente-sixième année, sans amis, sans protecteurs, oubliée du monde, ou l'objet du profond mépris de ceux qui se rappelaient son nom déshonoré ;

Julie enfin, seule, pâle, défigurée, environnée des ombres de la mort!..... Le marquis, par les offres les plus généreuses, essaya vainement de ranimer son âme abattue; il n'est plus temps, répondit Julie, tout est fini pour moi. Je suis touchée des sentimens que vous me montrez; mais quand je reviendrais à la vie, toute société entre nous est devenue impossible; un ressentiment mutuel, invincible, nous sépare; j'ai flétri votre nom, et c'est vous qui m'avez perdue. Vous devez me reprocher vos malheurs et votre honte, et je puis vous accuser de mes égaremens... Si ce cœur desséché se rouvrait à la sensibilité, et se rattachait à vous, comment pourrais-je vous pardonner de m'avoir rendue indigne de votre tendresse et de celle de mes enfans!... Laissez-moi mourir; éloignez-vous, ce n'est point votre main qui doit fermer mes yeux! Ah! dans les justes terreurs d'une affreuse agonie, je mau-

dirai peut-être le corrupteur de ma jeunesse !.... Que l'expérience et notre infortune vous éclairent! abjurez les détestables maximes qui nous ont précipités dans cet abyme de maux... Si vous avez le bonheur de trouver pour vos fils des épouses élevées dans des principes religieux, ne négligez rien pour fortifier en elles de tels sentimens; n'oubliez pas que l'éducation d'une jeune personne ne peut être qu'ébauchée par une mère; que c'est un mari qui la perfectionne, ou qui la rend inutile, et qu'enfin le plus insensé des hommes est celui qui pervertit la compagne de sa vie, et la mère de ses enfans.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES.

L'épouse impertinente par air, Nouvelle. Page 1

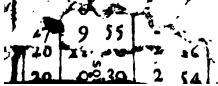
Dialogue entre deux hommes de Lettres. 57

La Femme philosophe, Nouvelle imitée de l'anglais. 87

Le Philosophe pris au mot, ou le Mari corrupteur. 195

FIN DE LA TABLE.

66676648


9 55
20
30 30 2 54